

Sur la tombe de Roland

Laurence Kahn

Roland, tu nous manques déjà. Ta voix forte. Ta haute stature. Ton regard vif derrière le cercle de tes lunettes. Le timbre, les inflexions si singulières de ta parole qui résonnent à nos oreilles.

Comme tous ceux ici réunis, je veux lutter encore un instant contre le scandale de la perte. C'est pourquoi je m'adresse à toi, au nom de tous tes camarades de travail, afin que les tiens sachent combien tu nous es cher et comment tu fus parmi nous. Car tu as été là, au milieu de notre vie, diligent dans le partage des tâches, engagé dans le débat.

Je devrais dire *engagé* tout simplement. Car cela, tu le fus sans désespérer, quoi qu'il t'en coûtât à la pensée que, soudain, tu pourrais être contraint de renoncer. Mais la chose analytique te passionnait. Elle ne te lâchait pas, et tu le lui rendais bien. Aussi menacé as-tu été, tu n'as jamais abdiqué. Ta conviction portait haut la gravité, mais tout autant la joyeuseté de la responsabilité commune.

Responsabilité dans les tâches institutionnelles, et c'est ainsi que j'ai vraiment appris à te connaître, lorsque Edmundo Gómez Mango, alors président de l'APF, te demanda d'être le Secrétaire du Comité d'enseignement. J'ai bien aimé travailler avec toi durant ces deux années, découvrant dans ta réserve la générosité et la drôlerie qui permettaient de s'acquitter avec légèreté d'une besogne matérielle parfois ingrate.

Mais ta contribution ne s'arrêta pas là. Tu avais une vision des relations que tu souhaitais voir s'ouvrir au sein de notre association. L'enseignement requérait, selon toi, la discussion avec ceux qui en sont les destinataires. C'est ainsi que tu inauguras le principe d'une réunion entre le Comité d'enseignement et les analystes en formation. Elle fait désormais partie de notre héritage.

Pourtant, Roland, ce serait trahir ta vaillance que de m'en tenir à ce seul apport. Ta hardiesse, ton tourment aussi bien, t'ont constamment porté vers les formes les plus énigmatiques de ce à quoi nous confronte notre exercice de la psychanalyse. Tu as été hanté

par les figures de l'absence, de la disparition. Texte après texte, conférence après conférence, tu les as affrontées, suivant à la trace ce qui prend le visage de la résurgence dans une forme inconnue. De cette incertitude, qui fait le cœur de notre attention, tu as constamment cherché à explorer les confins, arrimé à la fonction des « petites perceptions », creusant l'oubli pour y découvrir ce qui en « rejaillit », soutenant le tracé fugace et vivant de ce qui paraît anéanti.

Un jour, l'objet de ta quête, prégnant de longue date, rencontra de plein fouet le terrible péril qui, soudain, faisait irruption dans ta vie. Ta détermination à ne pas lâcher pour autant la substance de tes questions fut impérieuse. Et ton courage fit mon admiration, notre admiration. Courage dans la force quotidienne qu'il te fallait ; mais, tout autant, courage dans la pensée. Car tu prenais frontalement l'effroi de la destruction et le scrutais jusqu'à ce qu'il livre les tracés ténus de l'indestructible.

Tu as maintes fois comparé l'analyse au temps long de la navigation, telle celle de Christophe Colomb, afin qu'émerge un « nouveau monde » : monde inconnu, monde présent de tout temps, monde pétri de mots anciens dans lequel il se dérobe et se signale tout à la fois.

Roland, tu fus, toi, un rude navigateur qui connaissait les récifs de la crainte en refusant que celle-ci l'asservisse. La lutte était inégale, et il ne te fut pas donné de prononcer ta dernière conférence. Mais, comme tu nous l'as dit, « la méthode nous conduit à être des veilleurs et des passeurs ».

Veilleurs, sache-le, nous le resterons, à l'écoute de ce que tu nous laisses en partage. Passeurs, nous le demeurerons, pour que la mémoire de ce que tu nous lègues reste vive. « Seules sont mauvaises et dangereuses les tristesses qu'on transporte dans la foule pour qu'elle les couvre » écrivait Rilke.

Le souvenir de toi ne se recouvrira pas. La tristesse signifiera l'hommage indéfectible au collègue, à l'ami. Adieu.

Pour Roland

Catherine Chabert

C'était le 31 Décembre 2008. Il faisait froid au cimetière de Bagneux, où nous étions réunis pour quitter notre ami, pour être présents auprès de Catherine et de leurs enfants. J'avais écrit un court texte pour dire la perte et la tristesse mais aussi l'amitié. Ce texte, je l'ai perdu aussi, un petit manuscrit sans inscription enregistrée, comme si, en effet, cette mort ne pouvait trouver sa place.

Mais le souvenir reste vivace, celui de Roland et de l'histoire de notre amitié.

C'était dans les années 70 : nous nous sommes rencontrés dans le Service de Pédopsychiatrie dirigé alors par le professeur Duché où il était interne et moi, psychologue : nous venions l'un et l'autre de commencer une analyse, de nous engager dans ce formidable mouvement, et nous étions l'un et l'autre, jeunes parents, nos deux aînés ont le même âge. Je me souviens de les avoir aperçus un jour, cette année-là, Catherine, Julien et lui, je me souviens de cette scène au Parc Montsouris et de l'intense bonheur qui s'en dégageait. C'est sans doute cette impression durable qui a alimenté la suite de nos échanges, tout au long de nos conversations, puisque c'était notre mode privilégié de communication.

C'était un jeune homme passionné, déjà cultivé, déjà révolté par la psychiatrie de l'époque, déjà militant pour lutter contre les résistances à la psychanalyse : nous étions du même côté, à la recherche de la « jeune science », nouvelle pour nous, irradiant le transfert et l'espoir de changement.

Mais il était aussi exigeant, habité par un idéal authentique, actif, qui pouvait le rendre critique parfois vis-à-vis des autres mais surtout vis-à-vis de lui-même.

Nous avons suivi nos chemins, jamais très loin, la naissance des enfants, le parcours analytique avec ses embûches et ses succès, et le dialogue a continué sans suspension, animé par nos intérêts cliniques et nos débats théoriques, il était toujours aussi passionné, toujours aussi engagé, toujours la même intelligence, la même sensibilité.

Et puis un jour, au lendemain d'une réussite attendue, il m'a appelée, pour me dire sa maladie et avec la profonde simplicité qui était la sienne, qu'il comptait sur moi.

Nos échanges se sont intensifiés, nous parlions toujours, de la psychanalyse, de ses changements, de cinéma, d'opéra et de théâtre, et surtout, chaque fois, il parlait de sa vie, de Catherine et de ses enfants, de ses soucis et de ses joies. Les longues conversations au téléphone, presque chaque semaine, ont pris leur place, sans défaillance.

Jamais une plainte, jamais de détail alarmant concernant l'évolution de sa maladie, comme s'il tenait à maintenir, intacte, l'image que j'avais de lui. Il a continué avec courage, malgré les arrêts inévitables et à nouveau, la reprise, obstinée, des débats, des questionnements, des lectures... La vie, à tout prix.

Il est mort le 24 Décembre, il y a un an...

Enterrement de Roland Lazarovici, le 31 décembre 2008

Victor Chomentowski

Roland

Je ne veux dire que quelques mots. Quelques mots pour Roland, mon ami.

L'amitié n'a pas besoin de grandes explications. Peut être que nous avons besoin de ce que chacun apporte à l'autre, ce qu'il n'a pas ou pas assez. Parfois la réflexion intellectuelle, parfois le sens pratique, le recul, l'action, la critique, l'adhésion, la gauche, la droite, la judéité assumée ou intrigante. Mais il n'y avait pas que les contraires, car nous nous comprenions souvent sans mot dire, complices, de l'insignifiant, du quotidien comme de la beauté éternelle. Une poêlée de cèpes à San Gimignano, une neige idéale, le mystère d'un soir à Santorin.

Parmi les mille images qui m'ont fait ressouvenir des moments passés, ces temps-ci, j'en retiens une qui n'appartient à aucun de nous deux mais à tout le monde. C'est Jean-Pierre Léaud qui ouvre sa fenêtre donnant sur la place Clichy dans *L'amour à 20 ans* de François Truffaut. Pourquoi ? Parce que c'était le temps de notre jeunesse, quand je rencontrai pour la première fois Roland au lycée, au pied de la butte Montmartre. C'était justement l'année de la sortie de ce film (1962). Cette image m'est venue parce que cette fenêtre, c'était l'ouverture au monde, des milliers de possibles face à notre interrogation sur

notre avenir, des réponses à notre soif d'ambitions de toute sortes qui brûlaient en nous : que ferions nous lorsque nous serions grands ?

Quelques années plus tard, et trois enfants en plus chacun, lors d'un long voyage en voiture pour rejoindre nos familles en Corse, nous eûmes le temps de discuter : Roland me faisait part de ses doutes et des décisions à prendre pour sa vie professionnelle. Il me demandait mon avis. Je ne fus sûrement pas très efficace car par la suite il ne choisira pas vraiment, comme s'il fallait tout faire, ne rien abandonner. Projet prométhéen par nécessité : combiner plusieurs vies, tout faire, voir tous les spectacles, tout lire, et donc trimbaler une valise de livres devenue proverbiale... Souvent il me rappelait cette conversation. Sans que je sache exactement pourquoi, elle avait compté. Pas exactement.

En tout cas, de l'enfant de la Butte jusqu'à son dernier combat, malgré un sens aigu de la réalité du monde et des hommes, je témoigne de sa croyance dans un idéal de progrès.

Le destin d'un homme n'est pas seulement dans sa durée, peut être le pensait-il en lisant son dernier livre, un livre de Daniel Arasse à la vie aussi courte. Le destin n'est pas dans la durée, c'est dans l'épaisseur.

Au revoir, Roland. Ciao.

La haine de l'infantile

Roland Lazarovici

L'enfant peut exprimer sa rage, quand il ne parle pas. L'enfant frappe. Il déteste. Il est plus difficile de penser qu'il hait. Quand il arrive qu'un enfant tue un autre enfant, le meurtre ne se « justifie » aux yeux de l'adulte que par la haine, ou par la fragilité de la frontière entre réalité et fantasme. On connaît le silence des enfants qui ne disent leur haine qu'à l'adolescence ou à l'âge adulte, c'est-à-dire quand la sexualité a apporté les transformations de l'après-coup. Quelle valeur donner à cette haine dans un passé reconstruit ? Le sentiment était perçu, mais il n'est nommé que par l'adulte.

L'enfant, la mère : qui a commencé ?

Nous étions, comme l'on disait, « frères de divan ». Il sortait d'une séance, et, dans le café où nous nous étions rencontrés, il m'avait demandé : « Est-ce que tu as déjà ressenti de la haine ? Moi, je ne sais pas ce que c'est. » Il était l'aîné d'une famille nombreuse et avait beau fouiller dans sa mémoire, il n'avait aucun souvenir d'un tel sentiment. Cela me laissa perplexe : on pouvait donc ignorer une expérience humaine si banale ?

Admettre sa haine nécessite parfois un effort considérable. On sait combien il a été difficile, dans les services de pédiatrie, de reconnaître la violence exercée sur les enfants, d'en lire les traces sur le corps comme autant d'indices de la haine en acte. Le désir d'un parent de détruire son enfant semblait impossible. Les pédiatres, les membres de l'équipe soignante ne sont pas les mieux placés pour reconnaître leurs propres mouvements de haine dans une erreur de prescription, un oubli, un geste maladroit : le modèle médical intériorisé est celui d'une mère a-conflictuelle, toujours disponible.

Le « frère de divan », quand il retrouvera sa haine dans la séance d'analyse, sera confronté à une difficulté : il ne s'agira plus seulement de vivre les souvenirs d'enfance, mais d'être dans une construction de l'infantile qui s'appuie sur ces souvenirs en prenant des formes énigmatiques : un repas de famille, une expression paternelle, une odeur sont autant

d'occasions de répulsion et enferment, au-delà du rejet, un mouvement de haine inadmissible.

La haine surgit banalement, pourtant, dans l'adresse à l'analyste quand l'obligation ou la nécessité d'« associer librement » devient exigence surmoïque. L'enfant est bien là, qui retrouve des scènes de contrainte anale, la soumission haïe à un adulte qui dans le même temps pouvait être si bon, si tendre. Cet ancien enfant sur le divan recherche chez l'analyste - Winnicott y a insisté - une « haine objective », qu'il lui faut vivre pour atteindre l'« amour objectif »¹. Et on ne sait plus trop qui hait qui. Winnicott fait l'hypothèse que « la mère hait le petit enfant avant que le petit enfant ne puisse haïr la mère et avant qu'il puisse savoir que sa mère le hait ». Cette haine maternelle peut être liée à l'« amour impitoyable » que lui voue son enfant, et l'auteur développe le modèle duel « haine contre haine ». L'enfant ne pourrait tolérer sa propre haine s'il ne la retrouvait du côté maternel, et la sentimentalité lui est un obstacle.

Lorsqu'il énumère les raisons qui peuvent aboutir à la haine maternelle², Winnicott ne dit pas ce qui lie à ses sources premières l'actualité d'une haine apparue dans la relation précoce - c'est-à-dire la séduction originaire et le fantasme opérant du traumatisme sexuel. Et en effet, à côté de la réponse aux besoins, il s'agit de prendre en compte la dérivation sexuelle. L'avidité, la demande d'amour qui accompagnent la relation nourricière peuvent être vécues - et considérées - comme un rappel de la force traumatique de la séduction sexuelle³.

Freud : le déplaisir

La haine trouve la force de son actualité dans la sauvagerie infantile de l'humain, toujours active.

1 D. W. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, PBP, 1975, pp. 48-59.

2 Ibid., p. 56.

3 S. Ferenczi, *Journal clinique*, Payot, 1985, pp. 159-161.

Freud note qu'au tout début de la vie « l'externe, l'objet, le haï sont identiques ». Dans le développement du moi, la différenciation entre un moi-plaisir et un monde extérieur-déplaisir donne accès à la délimitation entre l'amour, comme forme de lien aux sources de plaisir, et la haine. Haïr « désigne la relation au monde extérieur étranger et pourvoyeur d'excitations »⁴.

Le déplaisir est-il source de haine ? Oui, répond Freud, mais demeure l'énigme de ce sentiment et de sa source originelle infantile. Ce moment originaire, nécessaire à penser la question de l'origine, peut être décrit comme un processus. Alors que l'amour se lie directement au plaisir sexuel, et à la relation du moi à son objet sexuel, la haine est dans une relation « décisive »⁵ avec le déplaisir. Le moi, écrit Freud, « hait, exècre, persécute avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui sources de déplaisir »⁶. Il peut s'agir d'un refus de satisfaction sexuelle ou d'un refus de la satisfaction des besoins de conservation. « Les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation. » Freud considère en effet que amour et haine ne sont pas issus du clivage d'un élément originaire commun, mais qu'ils ont des origines différentes et sont passés chacun par un développement propre. Ce n'est, écrit-il, que par « l'instauration de l'organisation génitale que l'amour est devenu l'opposé de la haine ».

Ce qui se passe en cas de perte d'amour, quand s'opère une régression, concerne une haine sexualisée, dans une forme déjà élaborée de son intégration au sadisme. Mais la spécificité première de la haine est d'être liée de manière intime aux pulsions de conservation du moi.

Des frères, le père : meurtre

La haine infantile de l'adulte est mobilisée dans le transfert, elle y témoigne des traces que l'ancien enfant ne peut retrouver que partiellement, fragmentairement, irréellement, et dont seule demeure la conviction qu'une violence sexuelle de séduction par l'adulte a pu « originairement » avoir lieu. Quand Freud décrit la haine des frères pour le père chez les peuples primitifs, et à l'origine de l'humanité, il

4 S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *OCP XIII*, PUF, 1988.

5 Ibid., P.185.

6 Ibid.

construit une scène qui éclaire la haine des enfants. Le « primitif » est à la fois le représentant de la névrose et le représentant de l'enfant. Le meurtre du père permet à la communauté des frères de s'entendre et d'écarter la poursuite des meurtres, comme si le meurtre du père et la culpabilité qui en dépendait permettaient l'extinction de la haine. Freud note : « Une fois qu'ils eurent éliminé (le père), eurent satisfait leur haine et furent parvenus à réaliser leur désir de s'identifier à lui, les motions tendres qui avaient été violentées ressortirent nécessairement »⁷ (mes italiques). Les frères s'entendent ainsi sur les interdits, renforcent leurs liens homosexuels. Ce qui compte ici, c'est que leur haine s'exprime à propos de la possession sexuelle des femmes : haïr est pour eux une tentative de détruire le sexuel dans la configuration œdipienne.

Démarcation : les signifiants

Mais lorsque Freud parle du petit Hans et qu'il interprète l'hostilité de Hans à l'égard de son père en la nommant haine, il introduit la langue adulte, celle de l'agresseur sexuel qu'est l'adulte, la langue d'après la séduction.

Wolfson, dans son livre autobiographique, *Le Schizo et les langues*⁸, a montré l'usage qu'il a fait des langues pour échapper à la haine de sa mère et aux mots de sa mère. Il transformait les mots de la langue maternelle en mots d'une langue étrangère, en respectant leurs sens et leurs consonances, empêchant ainsi certains signifiants maternels de le pénétrer ou de s'absenter.

La place des signifiants dans la (re) construction de la haine infantile s'éclaire avec le travail de Guy Rosolato sur les signifiants de démarcation. Rosolato propose un modèle de développement : dérélition première de l'enfant, délaissement - même ponctuel ou transitoire -, impuissance de la prématuration. Le premier cri, à la naissance, représente une force de débordement des excitations qui provoquent une violence initiale. La souffrance se manifeste aussi dans un rejet, qui est en même temps un appel reçu comme tel par la mère qui donne alors les premières satisfactions et marques d'amour. L'opposition plaisir/déplaisir fixe les premiers signifiants de démarcation en fonction d'une relation individualisée.

« Deux formes de rejet, écrit Rosolato, vont se préciser : à l'égard de ce qui n'est pas significatif quant au

7 S. Freud, *Totem et tabou (1912-1913)*, Gallimard, 1993, pp. 291-292.

8 L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Gallimard, 1969.

plaisir-déplaisir et à la douleur, et à l'égard de ce qui est inassimilable du fait de l'intensité répétitive du déplaisir ou de la douleur, surtout quand l'amour maternel est défaillant. C'est dans ce contexte que se constituent séparation entre intérieur et extérieur et le refoulement originnaire des signifiants, reçus «homologués». (...) Le refoulement des signifiants de démarcation en rapport avec un plaisir impossible ou avec le déplaisir devient un mécanisme fondamental. Le manque, y compris dans l'impuissance à faire cesser la douleur, pourra provoquer successivement le cri, les pleurs, les affects corrélatifs, le rejet, la haine et le désir de faire disparaître, de détruire ou de tuer ce qui se manifeste sans abolir le «mal», ce qui maintient ou aggrave celui-ci ou simplement reste lié à lui. Le refoulement des représentations et des signifiants répond à cette dernière solution. »⁹

Du côté de l'adulte ou du côté de l'enfant, ce sont les signifiants sexuels qui ont fait violence, et qui apparaissent dans la fantasmagorie du traumatisme. Ils déclenchent le désir de leur anéantissement. La rage, la colère ne deviennent haine que parce que l'adulte construit avec l'enfant le désir de détruire ce qui excite, en exerçant sur lui l'emprise de ses propres représentations infantiles.

Une mère et son père : abus

Il faut de la passion, et l'accepter, pour haïr l'enfant en soi-même. Il y a une acuité de la passion, un anéantissement recherché. La haine vise à effacer le souvenir qui s'est attaché à l'objet et l'affect qui lui est lié. Une mère évoque la haine qu'elle éprouve envers son enfant. Elle ne sait ce qui, chez lui, suscite son acharnement. Un trait de son propre père ? Un regard sur l'adolescent, et c'est la fureur, et elle s'étonne d'un tel excès de haine pour « si peu ». Il lui faut trouver des éléments dans le comportement de l'enfant qui justifient ce qu'elle peut éprouver. Elle perçoit son désir de mort, sa potentialité meurtrière, mais rien en elle ne lui permet d'apaiser sa haine. Il lui faut en maintenir le sentiment, faire que l'objet de la haine s'actualise. Aucune différence, aucun écart n'est permis entre l'enfant qu'elle haït et le trait paternel qu'elle retrouve. Son père était violent, et elle reconnaît son désir de rechercher, malgré elle, la trace de son père dans son enfant. Elle s'interroge un temps, puis retrouve

avec angoisse des associations entre la trace qui suscite sa haine et des scènes répétées de séduction sexuelle subies dans l'enfance. Elle ne pouvait rien faire. Les hommes abusaient d'elle mais elle ne criait ni ne se débattait : elle subissait. Un clivage s'opère entre le déroulement de la scène, le refoulement des sensations d'alors et la construction de l'impuissance passive pour ne pas penser la séduction active ni sa participation dans la création du fantasme. Sa haine est une tentative d'échapper à la séduction paternelle, activée et répétée dans le transfert.

Un des éléments qui composent le fantasme (ici la ressemblance entre le père de la mère et le fils) sert à activer la passion, à en exagérer la force. La passion se lie à l'excitation suscitée. Elle emporte, déborde les sens, ne permet pas de réfléchir. Un crime d'amour est souvent un crime passionnel. Violence et passion sont liées. De quelle violence s'agit-il ? Lorsque l'objet est présent, la passion peut se déclarer, se vivre, trouver son accomplissement. Si l'objet se dérobe, ou se refuse, la douleur devient intense, parfois insupportable. Pour effacer cette douleur, il faut détruire l'objet - zone active de la douleur - soit directement, soit en le traitant psychologiquement. Il y a aussi une troisième solution, masochiste, qui maintient la souffrance en soi-même.

Enfants et parents : maltraitance

La passion de détruire est bien visible chez l'enfant dans certaines séances de psychothérapie. La destruction, qu'elle ignore l'autre ou lui soit explicitement adressée, se fait acharnement sur des poupées, des feuilles de papier, de la pâte à modeler - et tout ce qu'on trouve dans le cabinet d'un analyste d'enfants, y compris son mode interprétatif : penser la haine infantile, c'est pour l'analyste nommer une représentation qui émerge en lui à partir des représentations de ses liens actuels à l'autre ou à l'environnement, auxquels se mêle ce qu'il déduit de l'enfance. Entre la haine envers l'infantile de l'autre et la haine du soi infantile, il explore. Les liens sont complexes. La haine du soi infantile est caractérisée par le sexuel à détruire dans ses émergences. Mais quels en sont les composants ?

Chez les parents dits « maltraitants », le déni, on le sait, est au premier plan, et l'enfant participe à l'organisation du secret et à la perpétuation de la violence. Il s'agit d'une haine organisée sur le mode d'une jouissance sadique. Les comportements sexuels qui s'y associent rassemblent la gamme

⁹ G. Rosolato, « l'hystérie, névrose d'inconnu », *Topique* n°41, *Le Métier du psychanalyste*, mars 1988.

des actions perverses, déclinées sur le modèle de la perversion polymorphe de l'enfant. Mais la haine vise la violence devant l'agitation non contrôlée de l'enfant, ses cris, son rôle d'intrus, sa présence même, au sein du couple parental. L'enfant est haï d'être le produit d'une scène primitive qui aurait dû demeurer stérile. L'enfant réel est mis en situation d'être le représentant de l'infantile parental. La haine déployée sur l'objet externe dégage le parent de la permanence de son impuissance infantile, de son incapacité à traiter psychiquement la haine ressentie ou subie vis-à-vis des imagos parentales, actualisées comme objets sexuels internes excitants.

Ainsi la violence extériorisée par ma patiente était-elle un moyen de s'extraire de ses propres mouvements autodestructeurs. L'infantile est ici la retrouvaille avec une figure qui possède des traits dits d'autorité. L'adulte-enfant hait ce qui vient s'opposer au plaisir de la toute-puissance. La haine ne peut trouver son accomplissement externe, et se retourne, en engendrant une souffrance qui ne trouve comme exutoire que l'enfant aux traits sexuels excitants du père. La haine détruit dans l'autre ce qui réveille les éléments sexuels infantiles.

Vienne : la sexualité infantile des jeunes mères

L'interprétation de la haine trouve d'autres repères. À la société psychanalytique de Vienne, le 11 janvier 1911, on s'interroge sur la question de l'infanticide et des sévices commis envers les enfants, à propos d'une conférence de Mme le docteur Hilferding intitulée « Sur les fondements de l'amour maternel »¹⁰. Auparavant, le professeur Freud a fait cadeau à la bibliothèque d'un ouvrage sur la vie sexuelle des Japonais, le docteur F. S. Krauss a présenté un paquet reçu du Pérou - une plante contre la stérilité - et demandé si quelqu'un pouvait examiner la plante. Et le baron Winterstein a lu un passage du *Crépuscule* de Nietzsche, où il est question des pulsions dans le rêve. La conférence du docteur Hilferding n'est qu'absence d'amour, déception, refus d'allaiter, sévices et infanticides, affects d'hostilité « les plus violents » et, de façon générale, l'enfant y est « objet sexuel naturel » pour la mère : tels sont les « fondements » de l'amour maternel. Une explication est même envisagée concernant

les sensations sexuelles de la mère dues au fœtus. Des intervenants dans la discussion protesteront qu'« il a trop été question de la haine maternelle », évoquée d'emblée dans la discussion par Adler.

Freud félicite la conférencière, à sa manière si particulière : « Dans l'exposé, ce sont les éclaircissements auxquels elle est arrivée avant de s'occuper de psychanalyse qui sont les plus valables parce qu'ils sont originaux et indépendants » (la conférencière réagira, dans son intervention finale, en disant que telle (autre) référence faite par Freud « relève trop du domaine psychique pour être susceptible de nous expliquer quoi que ce soit » ...). Il ajoute qu'il considère toujours l'indifférence comme de l'hostilité. Il dit que, lorsqu'elles sont déçues, « les jeunes mères ont subi l'influence nocive de la littérature moderne (et utilisé) le désir frénétique d'avoir un enfant comme prétexte à leurs désirs sexuels. On entend souvent invoquer comme motif de cette déception l'excuse que l'enfant est « si laid », ce qui, précise-t-il, est effectivement vrai de tout nouveau-né ». Il note que les « impulsions hostiles (et nous ajouterons la haine) qui s'expriment dans les sévices d'enfants pourraient être liées à (l') éveil de la sexualité infantile chez la mère », c'est l'effet principal que produit sur elle la vue de l'enfant. Le refoulement y est associé. Freud complète son intervention sur une dernière remarque : « La satisfaction de certaines zones érogènes (succion, tendances coprophiles) que procurent les soins donnés à l'enfant s'accompagne d'une « involution » du caractère, d'une certaine régression ; cela s'exprime suffisamment clairement dans le laisser-aller de maintes jeunes mères. »

Pervers nourrissons

L'enfant pervers est l'autre figure d'attraction susceptible de donner prise à la haine. L'adulte se trouve confronté à des régressions, à des fixations, et à les refuser. Sa propre perversion polymorphe est réactivée. Un exemple : une femme allaite son enfant, et prend conscience du plaisir particulier qui associe le mordillement du sein et la succion. Elle remarque la « jouissance » du nourrisson, son regard « si particulier ». La sexualité de l'enfant la renvoie à son propre défaut de jouissance dans sa vie conjugale. Elle s'inquiète alors d'un mouvement de violence, de rejet perçu en elle. Sa haine de toutes les évocations sexuelles que la relation à l'enfant suscitent en elle la trouble, et il faudra une longue cure pour

¹⁰ *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, III, Gallimard, 1979, pp. 120-131

qu'elle puisse ressentir pour sa mère cette haine qui l'avait fait venir me parler de son rejet de l'enfant.

Le patient, l'analyste : narcissisme

La haine se porte aussi sur le dedans : haïr sa douleur, son plaisir, sa pensée, ce que l'enfant sait reprendre dans son identification à l'adulte. Dans la cure, si le patient adulte me dit qu'il me hait, je veux y voir un trait d'enfant. J'évite ainsi une destruction, au moins potentielle, immédiate. La haine donne à entendre qu'il y a quelque chose de contraire et d'hostile au moi dans la sexualité. Celle-ci menace le narcissisme du sujet au plus profond de lui-même : le plaisir non seulement corrompt mais détruit. La séduction originaire reste fantasmatiquement marquée d'une qualité essentiellement destructrice et violente.

Ma patiente déjà évoquée revit dans les relations entre son aîné et les plus jeunes son propre abandon infantile. Elle hait l'« égoïsme ». Elle ne supporte plus « la détresse du second » face aux attaques de l'ainé qu'elle vit comme « surnois », l'égoïsme de sa demande purement matérielle (vêtements, argent) lui est intolérable : « Tout glisse sur lui. » L'impuissance ressentie, sa culpabilité d'avoir provoqué seule cette difficulté lui rappellent ses relations parentales, mais elle ne peut s'empêcher de ressentir de la haine, comme s'il lui fallait répéter sans cesse les scènes d'abandon et de jalousie de sa propre enfance. Lorsqu'un rapprochement est sollicité par le garçon, elle ressent une douleur physique insupportable, un désir de le détruire. Elle ne peut affronter le meurtre psychique qui l'affranchirait de ses revenants infantiles. L'objet haï doit continuer à jouer son rôle.

Serge Leclair évoque le nécessaire travail analytique concernant le meurtre de l'enfant en soi-même, l'enfant du passé, merveilleux, rêvé et illusoire¹¹. Le meurtre se renverse, devient attaque - dans un exemple, agression du ventre paternel -, désir de destruction des contenus du ventre maternel. Leclair attire l'attention sur l'importance de la dimension narcissique, mais aussi de la relation à la mère.

Mais je pense que la haine est en amont du meurtre. L'envie peut détruire l'objet, la haine exige que l'objet continue à exister. Si le meurtre est accompli,

la haine peut certes se perpétuer sur les dépouilles et les reliques, mais un espoir d'accomplissement subsiste. En revanche poursuivre de sa haine l'enfant, c'est continuer un mode de relation avec la figure narcissique du moi-idéal, en maintenir la toute-puissance. La haine de l'enfant merveilleux, de l'enfant que l'on porte en soi, protège paradoxalement de son meurtre et laisse l'emprise maternelle s'exercer à loisir.

Toujours on battra un enfant

Freud montre dans « Un enfant est battu » que, dans l'origine du fantasme d'être battu, « le père a tout fait pour gagner (l') amour (de la fille) et de cette manière dépose en elle le germe d'une attitude de haine et de concurrence envers la mère ». Dans la traduction retenue ici¹², c'est le père qui plante la haine : cela me paraît aller du côté de l'implantation sexuelle, et de l'implantation de la passion pour qu'il y ait haine.

L'enfant est choisi comme victime. Son innocence est facteur excitant de la haine. On connaît l'origine du terme : *innocens* est celui qui ne fait pas de mal. Par suite, c'est celui qui est irréprochable, non coupable. L'innocent chez Bossuet n'a pas commis le péché originel, c'est l'ignorant des choses sexuelles. *Nocens* vient de l'idée de mort violente. La haine est le désir de faire du mal à cet innocent (qui n'est supposé tel que grâce au déni de la sexualité infantile). Plus l'enfant montre l'ignorance, plus on peut l'accabler de haine, comme s'il s'agissait de répéter la séduction excitatrice, l'excès de la violence du message sexuel de l'adulte. L'innocence attise la haine en adressant au parent un double message : recon-naître la méconnaissance du sexual adulte par l'enfant, et constater la présence excitante de la sexualité infantile dans son actualité. Le renoncement aux plaisirs partiels est réactivé.

La fascination pour le traumatisme sexuel infantile et sa fantasmatique poussent à la transgression comme élément essentiel de satisfaction. La haine cherche sans cesse à détruire l'excitation actualisée au détriment d'une pensée à construire, celle du meurtre psychique des imagos parentales, et plus particulièrement celle du père, acte psychique nécessaire au dégagement de l'emprise d'une passion maternelle séduisante et destructrice, source haïssable du sexual infantile.

¹¹ S. Leclair, *On tue un enfant*, Le Seuil, 1975.

¹² S. Freud, « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

Biblio

Roland Lazarovici

Parus dans *Documents & Débats*

« Les petites perceptions » : le travail de démarcation dans la cure
Le nouveau et l'inconnu
Une interprétation disparaît.

2004

“Disparition et transparence”, *Champ psychosomatique*, n°33, Déni du corps, juillet 2004, L'esprit du Temps, 43-54.

“Traumatisme et passage mélancolique”, in K. Nassikas, (sous dir.), *Le trauma entre création et destruction*, Paris, Juillet 2004, L'Harmattan, *L'œuvre et la psyché*, 165-178.

“La haine de l'infantile”, *penser/rêver*, n°6, *La Haine des enfants*, Paris, automne 2004, Mercure de France, 133-146.

“La psychanalyse : extra-territorialité maintenue ou dilution en psychiatrie de secteur?”, *Topique*, n°88, *Psychanalystes et psychiatres en France*, décembre 2004, L'esprit du Temps, 133-144.

“Meurtre collectif et meurtre de soi”, *Psychanalyse, Traversées, Anthropologie, Histoire*, n°15/16, *Géographie et histoire de la subjectivité*, février 2005, ARAPS, 141-150.

Compte-rendu de la réunion entre analystes en formation et Comité de l'enseignement du 19 octobre 2003 Roland Lazarovici

2003

« Matière de l'informe », *penser/rêver*, automne 2003, n°4 : *L'informe*, Paris, Mercure de France.

« Le rôle de la culture dans la construction identitaire à l'adolescence », *Les cahiers du Réseau Public de l'Insertion des Jeunes en Ile de France*, n°8, *La culture, un enjeu*, octobre 2003.

2000

« Le refus de l'image », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°2, *Dire non*, In Press, automne 2000

« Risque de suicide et contre-transfert », *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites, Adolescence*, Monographie, International Society for Adolescent Psychiatrie, Décembre 2000

1998

« L'impuissance : défaite du masculin », *Revue Française de Psychanalyse*, LXII, 2, avril-juin 1998.

« L'amour de l'objet perdu », *Adolescence*, tome 16, n°2, automne 1998

« Séparation et recomposition familiale : la dépression des adolescents face à la désidéalisée et à la sexualité des parents », *Revue de Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, tome 46, n°10-11, 1998.

1997

« Sur la peur d'aimer » (notations), *Le fait de l'analyse*, n° 3, *Avoir peur*, septembre 1997, Editions Autrement.

1990

Avec Blanche Meliarenne, « Les psychotropes en pédiatrie : étude de leur place dans la dynamique de la relation parents-enfant-médecin » in Young J.-G. et Chiland C. (sous dir.), *L'enfant dans sa famille, tome 9, Nouvelles approches de la santé mentale : de la naissance à l'adolescence pour l'enfant et sa famille*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, pp. 577-588

1988

« Les rêveries de l'adolescence : un trouble du penser ? », *Adolescence*, 1988, vol. 6, n° 2, pp. 231-252.

1985

« Mucoviscidose et représentation de la mort », *Adolescence*, 1985, vol. 3, n° 2, pp. 253-266.

1981

« La maladie somatique de l'enfant », *Perspectives psychiatriques*, 1981, n° 82, pp. 225-232.

1977

Avec Michel Soulé, « La dysharmonie évolutive chez le très jeune enfant : clinique et évolution », *Information psychiatrique*, 1977, vol. 53, n° 9, pp. 1105-1120.

De la différence de nature entre la psychanalyse et la littérature

Laurence Apfelbaum

Freud, c'est bien connu, aimait la littérature et il se plaisait à souligner la parenté profonde unissant le psychanalyste et le poète qui s'avancent l'un et l'autre vers les mystères de l'âme, puisant aux mêmes sources pour penser les vérités de l'inconscient. Au point qu'il n'hésitait pas à reconnaître aux créations de l'artiste une sorte de longueur d'avance : ainsi, dans une lettre à Schnitzler¹ : «J'ai (..) eu l'impression que vous saviez intuitivement – ou plutôt par suite d'une auto-observation subtile – tout ce que j'ai découvert à l'aide d'un laborieux travail pratiqué sur autrui». Éloge d'autant plus aimable qu'il passe sous silence combien certaines de ses propres découvertes lui sont venues d'une très rigoureuse auto-observation de lui-même. Mais Freud se décrivait aussi comme ligoté par ce qu'il appelait le travail de «dissection» propre à l'analyse². Il en résulte que, quelle que soit leur affinité, la position de l'artiste et celle de l'analyste n'en diffèrent pas moins sur un point fondamental : le premier est censé dévoiler l'inconscient d'une manière qui permette au lecteur séduit de faire l'économie d'une certaine part de résistance, alors que le second se donne pour tâche de sillonner ces résistances aussi longtemps qu'il le faut pour les arracher à la répétition.

Et pourtant. Cette opposition est peut-être ce qui donne une saveur particulière à ce que relate dans le «Fragment d'une grande confession»³ Theodore Reik de son bout d'analyse avec Freud, seconde tranche abordée bien après son analyse avec Abraham. Reik en effet souffrait d'étourdissements et vomissements qui lui faisaient chaque fois éprouver «littéralement mille morts» ; littéralement, car il croyait bien pouvoir en mourir. Il était à ce moment de sa vie pris en tenaille entre ce qu'il appelait ses «travaux

forcés» auprès d'une épouse gravement malade devenue parfois tyrannique, et une inclination «pas purement physique» pour une jeune femme, alors qu'il avait par le passé abondamment trompé son épouse légitime sans craindre d'en mourir. Il évoque ainsi sa dernière séance avant son retour à Berlin – c'est d'ailleurs la seule séance qu'il évoque : «Freud m'écouta près d'une heure presque sans rien dire, puis prononça quelques mots de sa voix grave et ferme : une question toute simple qui résonna longuement en moi. Sur le moment elle m'étonna car je ne vis pas le rapport qu'elle avait avec ce que je venais de relater. J'attendis, croyant qu'une explication allait suivre, mais Freud garda le silence»⁴. Il s'agit donc, semble-t-il, d'une interprétation ; puisqu'après avoir eu sur le divan un soudain vertige il se dit «Ah oui, c'était donc ça ? ».

Or quelle était la question ? C'était : «Vous souvenez-vous du roman de Schnitzler : *Le meurtrier* ? ». Une interprétation donc, sous la forme d'une allusion à un roman. Freud n'invoque pas ici un de ces grands textes classiques dont il faisait des citations de tête mais un roman tout à fait contemporain, dont il savait néanmoins que Reik l'avait forcément lu puisqu'il était ami de Schnitzler et avait même écrit sur lui. Car Reik était bien ami de Schnitzler, à la différence de Freud, dont on ne sait même pas s'il l'a finalement rencontré après les quelques lettres qu'il lui avait écrites, à quinze ans d'écart, dont celle fameuse de 1922 où il lui expliquait rétroactivement son évitement par «la crainte de rencontrer (son) double».

Quand j'avais lu pour la première fois ce fragment d'une grande confession de Reik, ma réaction avait été de penser : Voilà une bien curieuse interprétation, totalement allusive, ce qui m'apparaissait a priori comme une forme abâtardie d'interprétation, à la fois trop massive, trop transparente ou préconsciente : juste une sorte de parallèle établi entre le discours

1 S. Freud (1922), *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966.

2 S. Freud (1905), *Fragment d'une analyse d'hystérie*, *OCF*, VI, Paris, PUF, p.239.

3 Theodor Reik (1949), *Fragment d'une grande confession*, Paris, Denoël, 1973.

4 Idem. p. 356.

du patient et un élément extérieur à la cure, destiné à faire sentir un rapport d'une manière qui s'impose au nom de l'évidence comme une affaire de connaissance commune ou de monde partagé. Lorsqu'il m'est arrivé - rarement - d'user d'allusion, parce que j'étais saisie probablement d'une excitation esthétique irrésistible devant la similitude de ce que me racontait un patient et le souvenir d'un livre que j'avais aimé, je me suis plutôt trouvée confrontée aux difficultés que provoque un *acting* de la part de l'analyste : une fois par exemple le patient m'a dit qu'il ne connaissait pas le livre, ou plus exactement le film, un vieux classique, auquel je faisais référence - alors qu'il était un cinéphile incollable qui avait maintes fois évoqué dans ses associations ce genre de film. Peut-être avait-il soudain oublié celui-là comme il nous arrive sous le coup de la surprise de ne plus connaître quelque chose qu'on connaît bien ; ou peut-être a-t-il feint l'ignorance, mécontent de voir surgir une association qui m'était propre alors que c'était lui qui devait associer, ou lui qui aurait dû y penser le premier ; ou bien, était-ce l'idée que nous ayons vu le même film, que nous ayons pu un jour nous côtoyer dans une «salle obscure», qui n'était pas reconnaissable ? Le résultat a été une sorte de rupture dans le fil de la séance qui s'est trouvée comme engloutie dans ce trou de refoulement. En même temps, en disant cela, je sens bien qu'il ne s'agit pas vraiment de quelque chose qu'on pourrait répertorier comme «l'allusion», en tant que telle, mais plutôt de ces avatars transférentiels qui font qu'à un moment un élément étranger, extérieur, déjà formulé ou écrit ailleurs, semble s'introduire dans la séance, au risque d'y faire effraction.

Pourtant, en relisant ce passage de Reik il y a quelque temps, je me suis trouvée moins dérangée par l'usage fait par Freud de l'allusion littéraire, et moins encline à brandir un étendard d'une interprétation pure. Car Reik fait grand cas de cette intervention : «Il est certain qu'en la circonstance Freud a eu un trait de génie en n'agissant pas selon les règles mécaniques, mais en se fiant de façon souveraine à son intuition». Génie qui aurait consisté à ne pas avoir dit crûment «Vous souhaitez que votre femme meure pour pouvoir épouser l'autre», mais d'avoir «atténué la surprise», dit Reik, en le mettant sur la voie d'une similitude. Alfred, le personnage du roman, a demandé la main d'Adèle, une jeune fille sévèrement gardée par un père prudent qui a exigé un an de réflexion pour son

consentement ; il en a donc profité pour emmener en croisière sa vieille maîtresse Elise qui ne vit que pour lui, et à qui il faut annoncer la rupture alors qu'elle est sujette à des spasmes cardiaques ; mais du coup, il se demande bien si elle ne pourrait pas mourir à Naples «sous ses embrassements». Puis, comme l'affaire ne s'arrange pas par un érotisme fatal, il l'empoisonne. Selon Reik, en évoquant cette fiction de Schnitzler, Freud lui avait présenté une sorte de double. Peut-être est-ce la configuration transférentielle qui lui a permis de prendre de manière si constructive cette allusion. On aurait envie de broder sur la fascination que suscite ce jeu des doubles et le déplacement qu'il permet aux destins de l'ambivalence fraternelle et confraternelle - Reik, Freud, Schnitzler qui n'était pas seulement écrivain mais aussi laryngologue et à qui Freud écrivait en le traitant de «Très honoré Docteur» - un docteur qu'il ne veut pas rencontrer mais qu'il convoque dans une cure. Si l'on suit Reik, la force de Freud a été de lui présenter une fiction dont il pouvait se démarquer tout en s'y reconnaissant. On peut imaginer qu'il en est sorti comme on sort d'un cauchemar, soulagé soudain que ce ne soit que fiction : car il n'avait pas tué sa femme, lui. «Fait étrange, dit Reik, cette révélation, au lieu de m'affoler, me tranquillisa». Ce renversement d'affect est une expérience familière du réveil de cauchemar - encore que le réveil ne suffise pas toujours à que s'opère automatiquement la déprise de la réalisation hallucinatoire. En introduisant une référence à la fiction, est-ce cela que l'intervention de Freud aurait opéré, le déplacement de territoire permettant de se démarquer de la chose pénible et d'entendre la violence inconsciente ?

Avec ce fragment, j'aborde donc le thème d'aujourd'hui sous la forme d'une question restreinte concernant l'usage de la bordure de la fiction. En délimitant la question de cette façon, je vais forcément à l'encontre de ce qu'on appelle maintenant aux Etats-Unis le mouvement fictionnaliste, qui est né des anciens travaux de Videman, Schafer et Spence dans les années 70-80. Pour les auteurs qui s'en réclament⁵, c'est l'analyse elle-même qu'il faut considérer comme une fiction, dans la mesure où, ne reposant que sur le langage, elle ne saurait être autre chose qu'un «processus narratif». On ne recourt pas à la fiction, on la fait, et l'on est dedans à son insu. Mais il me semble

5 (tels que I.Hoffman, D.B.Stern, R. Geha entre autres).

de ce fait que le terme de fiction devient une sorte de mot valise où viennent se condenser une série de glissements du langage théorique qu'on peut suivre au fil des «révisions modernes» de la psychanalyse. Cet aboutissement tient probablement à la facilité qui permet de passer, comme dans une évidence d'équivalences, de la notion de construction à celle de narration, et enfin à celle de fiction, en recueillant le fruit de réelles réflexions sur la pratique analytique tout en déboulonnant chaque fois une partie de l'édifice.

Par exemple : la construction – que Videman avait opposée à l'idée de reconstruction – promeut l'idée force de la création qui s'exerce dans le cadre de la cure d'une réalité particulière, œuvre commune et tout à fait unique de l'analysant et de l'analyste. Cependant le fond de cette affaire semble sortir tout droit de la vieille marmite du contre-transfert et de son extension progressive dans le champ de l'analyse, sous la forme de l'implication de l'analyste dont le statut d'observateur impartial a depuis longtemps été battu en brèche. Avec l'image de la marmite j'essaie de figurer cet échauffement au long cours qui fait que des bulles n'arrêtent pas de venir se former et éclater à la surface, chaque fois distinctes mais faites de la matière brassée des bulles précédentes. Les plus grosses qui continuent d'éclater actuellement sont surtout celles de l'empathie et de l'intersubjectivité, mais celle de la construction était surgie d'un même frémissement qui a cherché à briser le consensus analytique, cette appartenance de l'analyste à une communauté autorisée de son savoir, qui fait qu'il n'entre pas dans la cure tout à fait aussi seul que ne l'est le patient. C'est pourquoi, je crois, Schafer a commencé sa réflexion par vouloir changer le langage même de la psychanalyse avec son «langage d'action» qui devait se tenir à l'usage de verbes modulés par des adverbes (pour inscrire les affects). Ce qu'il faisait ainsi était d'effacer toute allusion possible à un texte extérieur, en l'occurrence, le texte de référence de la métapsychologie freudienne. Il y a là ce qu'on pourrait considérer comme une hantise de l'argument d'autorité, comme si, en s'interdisant l'appui de la référence théorique, l'analyste allait pouvoir se défaire du lien implicite ou allusif, qui le maintient du côté d'un savoir-pouvoir et relègue le patient au statut d'objet réifié. D'où l'anathème jeté sur les substantifs. Il s'agit de prendre toute activité psychique, consciente ou non, comme une action

c'est-à-dire comme ayant un but, et l'expérience subjective comme une construction – qui est en soi une action dans la «construction mutuelle» de l'analyse⁶ – par laquelle l'analysant se donne les raisons de ses actions. Il est donc beaucoup fait appel à la notion de construction ici, mais dans un sens qui se démarque infiniment de ce qu'on appelait couramment construction depuis Freud, à savoir cet effort de reconstitution fait par l'analyste pour suppléer à l'absence de souvenirs par une histoire explicative et vraisemblable fondée sur le rassemblement synthétique de traces fragmentaires. Entre ces deux conceptions, il y a toute l'opposition entre la recherche de la compréhension par la poursuite des raisons subjectives, et celle de l'explication par le déterminisme d'une causalité. Il reste cependant un point commun entre la «redescription» constructiviste et l'intervention classique : c'est la notion de narration, qui organise un récit dans le temps de la conséquence.

Dans le langage analytique moderne, la narration est rapidement devenue «narrativité», c'est-à-dire un processus qui est posé comme le moteur non seulement de la cure mais aussi du changement dans la cure. Pour Schafer, cela consistait en ce que le patient puisse «redéfinir» ses actions en se reconnaissant à l'origine de tout ce qu'il mettait au compte d'expériences subies, qu'il s'agisse d'être maltraité par la vie ou tout simplement d'avoir une idée qui lui vienne à l'esprit. L'enjeu est de transformer la passivité en activité, ou plutôt de réaliser que même la passivité est une activité. Dans la cure que Schafer n'hésite pas à nommer le dialogue psychanalytique, l'activité peut s'instaurer du côté du patient dès lors qu'il est considéré comme narrateur, c'est-à-dire «quelqu'un qui, entre autres actions remarquables, raconte des soi» (narrates selves)⁷. L'analyse devient donc travail de narration, de révision du récit d'une histoire qui a forcément plusieurs versions, indéfiniment révisables jusqu'à ce qu'on aboutisse à la meilleure possible, selon ce qu'il appelle les «critères esthétiques» de la bonne histoire : la plus vraisemblable, la plus cohérente, la plus compréhensive (le plus grand nombre de motifs subjectifs dans une version réduite), mais avant tout celle dans laquelle le narrateur se

⁶ Roy Schafer (1979), "On Becoming a Psychoanalyst of One Persuasion or Another", *Contemp. Psychoanal.*, n° 15.

⁷ Roy Schafer (1987), "Self deception, defense and narration", *Psychoanalysis and contemporary thought*, n° 10.

donne comme agent. Laplanche, pour ne citer que lui, n'a pas manqué de souligner le caractère éminemment défensif de ces structures narratives et des idéaux qui leur sont liés⁸.

Mais il faut encore arriver à l'objet de notre réunion, la fiction, que j'essaie d'atteindre ici par ces glissements progressifs qui l'ont instaurée comme question apparemment «incontournable» de l'analyse. On y est presque : de l'agent à l'auteur, et du discours au texte, investi par l'herméneutique, il n'y a qu'un pas. L'idée du texte n'est pas nouvelle : Freud parlait du rêve comme d'un texte à traduire. Ce qui est plus nouveau, par contre, et me semble-t-il un effet de cette communauté patient - analyste que la notion de construction commune a permis d'établir, c'est que le texte du patient s'est estompé de manière étrange, pour devenir une sorte de référent ultime mais finalement insaisissable dans sa subjectivité propre ; et du coup les réflexions se sont finalement concentrées sur une autre forme du texte : celui que produit l'analyste lorsqu'il tente de rendre compte d'une cure dont il est en quelque sorte co-auteur. Spence s'est emparé du problème de l'élaboration théorico-clinique pour en dénoncer la dimension rhétorique, ces formes d'écriture n'étant destinées selon lui qu'à persuader la communauté analytique non pas à l'aide d'éléments cliniques bruts mais d'histoires de cas et de narrations en forme de fictions⁹ : des fictions où, dit-il, l'analyste impose ses interprétations comme des mascarades d'explication, de manière parfaitement invérifiable¹⁰. Cette critique semble, de par le langage utilisé par Spence, correspondre à la revendication de l'obligation scientifique de l'analyse. Mais en fait, l'idée, issue de Spence et reprise en 91 par le Comité scientifique de l'Association psychanalytique Américaine¹¹ consiste effectivement à dénoncer le caractère de fictionalisation mis à l'œuvre dans les récits cliniques, mais à en admettre aussi une part de nécessité car, ce témoignage subjectif découle de l'engagement de l'analyste dans la construction de l'espace analytique, (son «point de vue») ; et à ce titre

8 Jean Laplanche (1998), «La psychanalyse : mythes et théorie», *Revue Française de Psychanalyse*, tome XII, *Le narratif*, PUF.

9 Donald Spence (1982), *Vérité narrative et vérité historique*, *RFP*, n°3, 1998, pp. 849-50.

10 Donald Spence (1990), «The rhetorical voice of psychoanalysis», *JAPA*, 38; p. 599.

11 G.H.Klumpner et R.A.Galatzer-Levy (1991), «Presentation of clinical experience», *JAPA*, 39.

on ne saurait s'en passer, à condition de ne pas s'en contenter, mais de donner aussi la parole au patient, notamment sous des formes de retranscriptions *verbatim*. Ce groupe propose un format général qui permettrait d'établir un véritable style d'échange sur la clinique : ils voudraient qu'à la narration du cas on ajoute des précisions très méticuleuses sur les choses dites, les choses pensées mais non dites, les pensées ultérieures, bref une contextualisation par mise en commentaire systématique, ou une sorte de glossarisation de tout le matériel. Ce glissement vers une normativité littéraire - qui est à sa manière tout aussi dérangement que l'exigence de mesures dites scientifiques - était ce qui incitait déjà en 1982 Harold Bloom, pape de la critique littéraire aux US, à décréter que «la psychanalyse n'est rien d'autre qu'un fragment de la culture littéraire». C'est aussi ce qui permettait à Wallerstein en 1987, alors président de l'IPA, confronté à la nécessité de prendre acte du pluralisme irréductible des écoles analytiques, de dire que nos positions théoriques sont des affaires de légitimes préférences puisque ces théories ne sont, après tout, que des «métaphores», métaphores de ce qu'il appelle nos «théories privées».

En somme, mon argument est que dans leur effort de mettre en lumière la dimension de création à l'œuvre dans le processus analytique, les fictionnalistes ont noyé la question de la fiction en en faisant un processus ubiquitaire de narration, et en le déplaçant progressivement du discours du patient dans la cure au discours théorico-clinique de l'analyste. Ce dont les adversaires de l'analyse - mais aussi certains défenseurs dans une sorte de plaidoyer provocateur - s'emparent d'ailleurs pour l'enfermer dans le problème de la vérité, ou plus précisément de la non vérité de l'analyse. Or, si je me suis attachée comme point de départ au petit fragment de Reik, c'est parce qu'il me semble que, moins que le contenu ou la richesse d'une fiction éventuellement produite par l'analyse, c'est l'allusion à l'idée de fiction, un «ceci renvoie à une fiction» qui permet que bascule l'économie de la séance et qu'on entende autrement.

J'ai évoqué la manière dont Reik raconte le bienfait, selon lui, de l'intervention de Freud évoquant la référence au roman de Schnitzler : «Il me présentait une sorte de double, (...) autrement dit une personnification des possibilités sommeillant en moi, une effrayante image du destin que j'aurais pu avoir» «cette révélation

(...) me donna le recul par rapport à moi-même qui me manquait. J'en tirai la conviction que ces virtualités ne se réaliseraient pas, n'étaient que des produits de mon imagination, des ombres inoffensives»¹². Personnification, recul grâce à la virtualité, ombres. En quelque sorte, présenter comme réels, par le biais de la fiction, des personnages qui se transforment en ombres auraient permis de mettre à distance le meurtre, en le déréalisant. Cette virtualité-là n'est pas celle que Schafer et ses successeurs cherchent à épuiser dans une déclinaison à l'infini des versions subjectives du soi. La fiction évoquée par Reik a ceci de particulier qu'elle n'a pas été réalisée mais qu'elle a été réellement investie de tous les affects que mobilise l'identification à un autre, qu'elle a même été surinvestie, puisqu'il s'agit d'un personnage-héros. L'aller-retour entre ces territoires sillonne donc un terrain d'investissement et de désinvestissement par le biais de la déréalisation de ce qui à un moment est tenu pour avoir failli lui arriver à lui Reik, mais n'est pas arrivé. Un peu plus loin, parlant d'autre chose mais n'est-ce pas toujours la même chose, il écrit : «Pour nous voir clairement, nous avons besoin de devenir étrangers à nous-mêmes afin de nous regarder avec les yeux d'un autre. (...) Ne sommes-nous pas un peu comme des étrangers dans notre propre maison ? Pour nous y sentir réellement chez nous, il nous faut la quitter et y revenir».

En lisant ces réflexions de Reik, ce sont des images de rêves qui me sont venues à l'esprit : ces rêves de maisons que les patients racontent si souvent, des maisons inconnues où ils s'orientent comme s'ils y avaient toujours vécu, des maisons familières mais qui ne sont pas comme elles sont en vrai, cette pièce où nous nous rencontrons qu'est mon cabinet, mais qui n'est pas cette pièce, comme ce n'est pas moi mais une femme brune qui les reçoit. Ces rêves sont légion. À la différence de Freud et Reik qui avaient lu le même roman de Schnitzler, le patient et l'analyste n'ont pas fait le même rêve, mais il me paraît néanmoins légitime de parler là d'une sorte «d'allusion littéraire» : car lorsque le patient annonce qu'il va raconter un rêve, il renvoie à une convention qui a donné au genre qu'est le récit de rêve le statut de voie royale d'accès à l'inconscient, parce qu'il n'obéit pas à la logique de la raison. Dès lors, en dépit des absurdités qui surviendront on y cherchera du sens, on acceptera

12 T.Reik, ouvrage cité, p. 358.

que les personnages se transforment les uns dans les autres ou qu'on ne soit pas sûr de les reconnaître, ou encore qu'on les reconnaisse avec certitude en dépit des apparences, alors qu'ils ne ressemblent pas à ce qu'ils sont en réalité. Tout ceci ressemble fort aux accords implicites que Freud attribuait à l'auteur et au lecteur de la Gradiva en matière de littérature fantastique.

C'est le point de départ de ce texte sur la Gradiva que d'invoquer l'alliance des poètes et des romanciers avec «l'auteur de *L'Interprétation du rêve*», ainsi que Freud se désigne lui-même. C'est en effet essentiellement par le rêve que se noue cette alliance : les romanciers font parfois rêver les «personnages engendrés par leur fantaisie» pour figurer leurs états d'âme. C'est la preuve qu'ils estiment le rêve comme un «mouvement expressif de la vie psychique», et sont, «dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à nous, hommes vulgaires»¹³. Mais il ne faut pas se hâter pour autant vers une analogie directe du rêve et de la fiction, comme si l'homme vulgaire allait approcher en rêvant la liberté de création de l'écrivain. Freud avance pas à pas. Il propose en fait une analyse comparative de rêves imaginés par les romanciers et décide d'exposer une étude centrée sur les deux rêves inventés par Jensen pour son héros et d'y appliquer la méthode de l'interprétation psychanalytique. Et sa satisfaction est de constater que ces créations littéraires obéissent parfaitement aux règles de condensation, déplacement et symbolisation de la formation du rêve : on y découvre, sous le récit manifeste, les pensées latentes qui expliquent les incongruités de la démarche du héros.

Mais cette confirmation de la méthode par la fiction ne va pas sans difficultés, et Freud énonce à plusieurs reprises sa perplexité quant à ce qu'elle signifie: «Comment le romancier était-il parvenu au même savoir que le médecin, ou du moins, comment en était-il arrivé à faire comme s'il savait les mêmes choses»¹⁴ alors qu'il «nie tout simplement la connaissance des règles que d'après nous il a si bien suivies ? (- c'est du moins la réponse que lui a donnée Jensen lorsqu'il l'a interrogé -)»¹⁵. Dans un premier temps Freud répond à ces questions en

13 S.Freud (1907), *Délire et rêve dans la « gradiva » de Jensen*, Paris, Gallimard, 1973, p. 127

14 idem, p.190.

15 idem, p.241.

invoquant un fois de plus l'intuition des écrivains, «la tolérance de leur intelligence» qui leur fait connaître «les lois qui régissent la vie de l'inconscient sans avoir besoin de les exprimer»¹⁶. C'est seulement dans l'appendice à la deuxième édition, en 1922 qu'il se révolte contre cette soumission : «depuis que j'ai écrit cette étude, l'investigation psychanalytique s'est enhardie et a abordé encore à d'autres points de vue, la création littéraire. Elle n'y cherche plus seulement la confirmation de ce qu'elle a découvert chez les névrosés non créateurs ; elle prétend encore apprendre à connaître avec quel fond d'impressions et de souvenirs personnels l'auteur a construit son œuvre, et par quelles voies, par quels processus, ce fond a été introduit dans l'œuvre»¹⁷. De fait, cette perspective psycho-biographique – et toutes les passions qu'elle suscite – avait porté ses fruits dès 1910, avec le Léonard¹⁸. Mais, Léonard n'était pas écrivain. Il y a eu Dostoïevski. Mais en fin de compte Freud a plutôt laissé à d'autres le soin de poursuivre de cette manière l'analyse des œuvres littéraires. C'est Reik qui a écrit sur Goethe, Jekels puis Jones sur Shakespeare. Et curieusement, Freud n'a jamais publié son texte de 1905 sur «Les personnages psychopathiques à la scène» (la première publication a eu lieu en anglais, en 42, et seulement en 53 en allemand). Finalement, son approche de la littérature s'est maintenue essentiellement sur le mode de la citation, et parfois de l'allusion. Et son ton dans l'appendice à la deuxième édition de la *Gradiva* est presque sec, pour dire peut-être que cette fameuse alliance littérature-psychanalyse est moins acquise qu'elle ne semblait à première vue : «Peu après la publication de mon étude analytique sur *Gradiva*, je tentai d'intéresser le vieil écrivain à cette nouvelle orientation des recherches psychanalytiques ; mais il refusa son concours». Et Freud d'affirmer alors en quelque sorte l'ignorance de l'écrivain là où précédemment il vantait son omniscience.

A y bien regarder, quelque chose de cette ambivalence était présent dès l'origine, lisible dans l'introduction de la *Gradiva*, inscrite dans les mêmes phrases que celles qui rendaient si absolument hommage au poète : «Que le poète ne s'est-il prononcé plus

16 idem p.242.

17 idem p.245.

18 et même avant, en 1907, dans la foulée de la *Gradiva*, il en avait posé le cadre avec son texte «Le poète et l'activité de fantaisie».

nettement encore en faveur de la nature, pleine de sens, des rêves ! Une critique plus sévère pourrait en effet objecter que les romanciers et les poètes n'ont pris parti ni pour ni contre la signification psychique du rêve ; ils se sont bornés à montrer comment l'âme endormie frémit aux émotions demeurées en elle actives, en tant que restes de la vie diurne.»¹⁹ Autant dire que l'écart est énorme, et que les romanciers sont certainement du même côté que l'auteur de la *L'interprétation du rêve*, mais ni plus ni moins que les autres que Freud avait également mentionnés comme étant de ce côté, à savoir «l'antiquité et la superstition populaire». La liberté de l'invention des rêves littéraires n'épuise donc pas la question du rêve. Et cela tient précisément à l'ambiguïté de la liberté invoquée pour l'invention. Car ce que sait l'auteur de *L'interprétation du rêve* est que «ce que, dans la vie psychique nous nommons caprice, repose aussi sur des lois». Et que ce déterminisme est précisément ce qui autorise à aller au-delà du sens manifeste. Et que les romanciers ne font, finalement, que livrer des rêves non analysés.

D'ailleurs, on peut se demander si tous les rêves littéraires sont aussi bien faits en matière des mécanismes du rêve que l'étaient les deux de Jensen. Dans bien des romans, lorsqu'un rêve est raconté, il survient me semble-t-il un moment de vacillement qui peut dans certains cas mettre en péril la lecture : il arrive même que l'on ait envie de sauter le rêve, comme on le fait parfois avec des descriptions qui viennent interrompre l'action ; comme s'il s'agissait d'une sorte de digression, ou de bégaiement qui viendrait retarder le déroulement de l'histoire. D'autant que la plupart du temps les auteurs extraient ces rêves du corps du texte en les racontant dans un style différent et en les signalant très souvent d'un nom : «cauchemar», «songe affreux» ou «vision terrible» ; de cette manière, même si l'impatience du lecteur le retient de se laisser captiver par cette aventure nocturne, il aura du moins été averti du profond trouble du personnage. Ou il en gardera l'impression d'une sorte d'allégorie de la condition du héros, une autre manière de raconter sa destinée dans un style plus poétique, et d'une certaine façon plus synthétique ou plus intense.

C'est essentiellement sur ce point que l'analyse du rêve et avec elle la psychanalyse diffère de la

19 *Délire et rêve dans la «gradiva» de Jensen*, p. 127.

fiction littéraire : l'impossibilité de clore le rêve et de le circonscrire. Lorsque le patient fait le récit d'un rêve, il le construit dans le cours de la séance en s'appuyant sur une expérience nocturne qu'il tente de cerner avec d'autant plus de difficulté qu'il n'est plus ce dormeur au moment où il parle et qu'il s'efforce de décrire avec précision un objet qui menace à tout instant de disparaître dans l'irréalité dont il semble avoir été arraché ; or celui qui l'écoute n'a de cesse que de défaire sur le champ ces distinctions si laborieusement établies, et tout ce que le patient dit pour introduire et commenter ce récit sera entendu comme faisant partie d'un même récit ; et tout ce qu'il dira ensuite sera traité comme association pouvant appartenir aux pensées latentes du rêve. Ce qui fait que les limites du récit onirique s'évanouissent nécessairement dans l'analyse. Ce que l'on désigne alors comme le rêve est cet entremêlement de régression puisant dans les traces des désirs anciens les plus tenaces, et d'élaboration secondaire, œuvre paradoxale de l'instance censurante qui, tout en prétendant imposer les règles de cohérence nécessaire à la compréhension fabrique l'objet de mécompréhension accessible à l'analyse.

Le patient poursuit la mise en forme du rêve dans la recherche parfois tâtonnante des mots adéquats, la soumission aux mots qui s'imposent, la lutte contre le sentiment de ce qui échappe et le regret de qui manque, qui manque d'ailleurs peut-être pour n'avoir jamais été là. Car il est dans la nature du rêve d'effleurer, comme par allusion, des pans entiers de fantasmes, rêveries ou fantaisies, sortes de fictions ready-mades qui parviennent dans le rêve avec toute leur cohérence sans pourtant avoir été parcourus en entier ni poursuivis dans leurs détails. C'est là toute la discussion que Freud engage autour de la longueur du rêve de révolution française de Maury, dont il conclut que la participation du moi se décèle dans le contenu même du rêve. On pourrait même dire que s'il est question de fiction dans le rêve, c'est précisément sous cette forme de la participation du moi ; il ne s'agit pas en effet d'assimiler le rêve à la fiction ni de désigner tout le travail du rêve comme un travail de fiction sous couvert de la «créativité» qui s'y exerce – autre mot qui dans la foulée de la narrativité subjective du soi tend à devenir un mot fétiche. Ce que Freud développe avec insistance est la capacité du rêve à englober, comme des parties parfois reconnaissables ou comme des façades, des

morceaux de fiction ayant déjà une forme propre de référence connue, «des morceaux d'un penser préconscient formés pendant le jour»²⁰, c'est-à-dire des choses qui n'ont «rien à faire avec le travail du rêve» et n'ont «rien qui soit caractéristique du rêve»²¹. Dans cet entrecroisement anachronique de ce qui est déjà là et ce qui se forme, l'élaboration secondaire peut jongler avec les images, les allusions, et les restes diurnes, en introduisant les marques de vraisemblance nécessaires à ce que l'affaire se tienne sans éveiller la conscience endormie. Mais en ce point précisément, surgit un risque de ratage : le cauchemar, bien sûr ; mais il y a aussi, je crois, ces rêves qu'on a tendance à attribuer à une sorte d'excitation poursuivie dans la nuit d'un cerveau qui aurait besoin de se vider de ses préoccupations diurnes, lorsque le rêve semble être un calque de la réalité ; c'est-à-dire n'être pas un rêve.

«Je ne vois pas l'intérêt de rêver ça» me dit un patient qui vient de me décrire un rêve où il se voit cherchant un document perdu dans un bureau qui ressemble exactement au sien «dans la vie» ; or il a dû effectivement longuement s'attarder la veille dans son bureau pour retrouver un document nécessaire pour un rendez-vous du lendemain. Du coup, y passer en plus la nuit en rêve était pour lui une nuit perdue où à défaut de faire un bon rêve, il n'avait même pas bien dormi ; et c'était donc une séance «pour rien» à laquelle il venait, mais comme il devait de toute façon sortir pour ce rendez-vous dont la préparation l'avait retenu dans son bureau la veille, il n'y avait qu'à enchaîner dans la foulée. De sa première ébauche des *Faux Monnayeurs* lue à Roger Martin du Gard, Gide écrit dans son journal : «Si j'ai raté le portrait du vieux Lapérouse ce fut pour l'avoir trop rapproché de la réalité ; je n'ai pas su, pas pu perdre de vue mon modèle». Au niveau des modes de leur usage (mais non de leur fabrication), on pourrait dire du rêve comme de la fiction, qu'on attend d'eux qu'ils permettent de décoller de la réalité, qu'ils permettent de perdre de vue – ce que Reik appelait quitter sa propre maison.

Il a bien fallu élaborer sur la «séance pour rien», qui est progressivement devenue séance pour voir s'il pourrait déceler de l'irritation derrière ma bienveillance. Je

20 S.Freud (1933), «Révision de la doctrine du rêve», *OCF*, XIX, Paris, PUF, p. 98.

21 idem p. 102.

dis progressivement, car il a mis presque toute la séance à abandonner une compulsions à redire combien cette quotidienneté mise en rêve n'avait rien à faire dans l'analyse. Mais s'il se taisait, une sorte de tristesse devenait palpable, un découragement où semblaient s'engloutir les années passées en analyse comme s'il ne s'agissait que d'une vaste tautologie et qu'il était lui-même irrécupérable. C'est seulement après s'être abondamment lamenté de ce «rien de neuf» qu'il a réalisé qu'il ne voulait pas lâcher ce rêve décalque de la veille, comme s'il y avait finalement quelque chose d'incroyable dans la précision des détails et leur accumulation, alors qu'il aurait été bien incapable d'inventer plus de trois phrases si on lui avait demandé dans une conversation de décrire son bureau. Et la scène que nous jouions prenait tout à coup un autre aspect, comme dans un film dont il se souvenait vaguement pour l'avoir vu il y a bien des années : on assistait à un interrogatoire de police au cours duquel l'interrogateur s'énervait parce que le témoin prétendait qu'il n'avait rien remarqué de bizarre sur le lieu du crime. C'est à ce moment là qu'il se rappelle avec embarras qu'il voulait me parler de quelque chose depuis la dernière séance déjà. Mais là, il regarde sa montre, voit que c'est l'heure, et propose de m'en parler la prochaine fois. Il part avec un commentaire mi amusé sur son rêve, «qui n'était pas si raté que ça, après tout, puisque ça lui a permis de gagner 48 heures...», c'est-à-dire le temps que sa mère avait coutume de lui accorder pour avouer une bêtise à son père, ce qu'il finissait par faire ; mais entre-temps la mère avait craqué et avait intercédé pour lui et le père recevait son aveu avec une colère feinte, car il avait déjà eu le temps de se calmer.

Il n'y a donc pas de rêve raté en analyse. À la limite, on pourrait imaginer que même un rêve dont on ne se souvient pratiquement pas pourrait se prêter à une analyse de rêve simplement à partir des commentaires que cette perte suscite. Un patient, par exemple, se sert de l'oubli de ses rêves pour me signaler à chaque fois combien il est dans la résistance à l'égard de l'analyse et que cela ne change pas puisque après plusieurs années, il est toujours aussi incapable de m'apporter un récit de rêve complet. Il en est venu à penser que son analyse

ne serait terminée que lorsqu'il se souviendrait de ses rêves. En cela, on pourrait dire qu'il rejoint la position de Thomas Ogden qui énonce que «l'impossibilité de rêver»²², signe une sorte d'impossibilité d'accéder à l'analyse, c'est-à-dire à cette «activité de rêver» qui selon Bion crée le conscient et l'inconscient. Ceci pourrait impliquer qu'il n'y ait pas analyse s'il n'y a pas de récits de rêve, mais en fait Ogden parle d'une «activité de rêver» plutôt que du rêve lui-même, dans la mesure où il considère que «le rêve se produit continuellement, jour et nuit, bien que nous n'en soyons conscients dans l'état de veille que de façon dérivée, par exemple dans les états de rêverie ayant lieu dans une séance d'analyse». Si l'on pousse un peu cette idée, on pourrait dire alors que toute l'analyse serait à prendre comme un rêve, qu'on est dans le rêve sans même le savoir, et cela finirait par ressembler un peu à ce que j'évoquais à propos des fictionnaliste pour qui on est dans la fiction de toute façon. De fait, cette capacité de rêver qui est, selon Ogden «utilisable à des fins de communication avec nous-mêmes et entre nous», n'est pas si éloignée de la capacité de narration de Schafer, car elle implique une similaire échelle de valeurs dans la qualité des fictions ou des rêves : Ogden rapporte un rêve de Mme C. qui se voit dans une séance avec lui, même lieu même heure, (le genre de rêve de mon patient au bureau) ; mais le cabinet devient ensuite plus grand, «avec des trucs partout», des vieilles assiettes et d'autres choses dont elle ne se souvient pas, puis finalement il y a un tiroir qu'elle a envie d'ouvrir, mais elle se réveille avant. Il voit trois parties dans ce rêve : une première, celle qui calque la réalité, qui reflète selon lui l'état stagnant de cette analyse, y compris ce qu'il appelle la «psychose contre-transférentielle» dans laquelle il était lui-même plongé sans pouvoir rêver ; une seconde - celle de la pièce chaotique - qu'il appelle un rêve authentique avec capacité de refouler (elle ne se souvient pas de tout ce qui traînait dans la pièce) ; et une troisième, tournant autour de la curiosité, qui «fait intervenir une tension vitalisante» et «un psychisme bien différencié, communiquant en interne».

En ce qui concerne mon patient, il en serait en somme au stade 2, avec une capacité de rêver et de refouler mais s'exerçant dans l'absolu, ne

22 T.H.Ogden (2004), «De l'impossibilité de rêver», *L'année psychanalytique internationale*, n° 2, p. 21-36.

lui permettant pas encore tout à fait de raconter vraiment un rêve authentique. Or il me semble qu'il était surtout dans un arrangement transférentiel teinté d'absurdité angoissée : pour faire une analyse, il faut analyser ses rêves / mais pour me souvenir de mes rêves, il faudrait que j'aie changé et que j'aie donc terminé mon analyse – ce qui aurait pu nous garantir encore quelques années d'analyse sans analyse. À ceci près qu'en commençant une séance en annonçant un rêve, chaque fois oublié, il ne faisait pas que m'aviser d'un état stable de sa résistance : il indiquait aussi un choix de registre ambigu, c'est-à-dire qu'il me laissait entendre que je pouvais, si je le souhaitais, écouter comme des restes diurnes «rêvables» les évocations qu'il allait faire de ce qui s'était passé dans sa vie entre deux séances. C'était là une convention de liberté qu'il ne nous octroyait pas d'habitude, car il était la plupart du temps très pointilleux et soucieux de se faire comprendre, c'est-à-dire que je saisisse exactement ce qu'il voulait dire et ce qui s'était passé. Mais, parfois donc, à la faveur de l'allusion à un rêve oublié, il signalait qu'il était en éveil de la compréhension de l'inconscient, et donnait ainsi son accord pour «décoller» et ne pas s'en tenir aux apparences.

Nous voici une fois de plus à ce carrefour de «l'irréalité» - dont Freud avait désigné toute l'importance dans son article de 1907 sur «Le poète et l'activité de fantaisie» en commençant par la référence au jeu de l'enfant. «En dépit de tout investissement d'affect, l'enfant distingue fort bien son monde de jeu de la réalité, et il était volontiers les objets et les circonstances qu'il a imaginés sur des choses palpables et visibles

du monde réel»²³. C'est à cette même irréalité qu'il rattachait la capacité de l'écrivain d'évoquer sans trop de déplaisir pour le lecteur des choses qui, «en tant que réelles» seraient pénibles ; là finalement, je crois, se trouve le point nodal de l'alliance de la psychanalyse et de la littérature, non dans une science particulière du caché mais dans ce décolllement de l'investissement d'affect qui permet de parler de tout. Le propre de la fiction est de pouvoir présenter le pénible aussi bien que le plaisant d'une manière plaisante, esthétiquement plaisante – c'était du moins comme ça du temps de Freud - : il s'y gagne un plaisir qui détourne suffisamment l'attention du lecteur de sa répugnance ou de son effroi pour qu'il puisse poursuivre l'exploration de ces «vérités de l'inconscient» que Freud disait retrouver dans les «splendides créations» de l'artiste. Mais, une part essentielle dans ce compromis avec le refoulement revient à la clause d'irréalité et de déplacement sur un autre ; la fiction peut dès lors jouer avec les affects en usant de toutes les combinaisons d'investissement et de désinvestissement propres à la dramatisation. Aussi, lorsque Freud énonçait comme interprétation à Reik la référence au roman de Schnitzler, il ne faisait, somme toute, qu'exploiter dans le maniement du transfert cette ruse familière de la littérature. Le plus souvent dans l'analyse, c'est par ce genre de surprise que l'interprétation fait surgir la notion d'une réalité psychique, qui ne se saisit qu'au prix d'une déréalisation d'autres investissements tenus pour réels – le monde, le symptôme, les images du rêve, et surtout le transfert, dont la déprise ne peut se faire que dans les aller-retour de l'affect qui, par définition, mobilise la cure et en détermine la mobilité.

23 S. Freud (1907), «Le poète et l'activité de fantaisie», *OCF*, VIII, Paris, PUF, p. 162.

L'altération

Jean-Michel Hirt

Quelle est pour chacun de nous l'œuvre de Freud la plus apte à susciter les attentes et les émois liés à certaines fictions inoubliables ? À ce jeu de société analytique, chacun apportera une réponse qui, bien sûr, engage son rapport à ce qu'il entend par fiction, ainsi que le transfert sur l'inventeur de la psychanalyse à l'œuvre en chacun. Pour ma part, je vais me contenter de déployer sous vos yeux les questions posées par la fiction littéraire, depuis que lire et écrire en tant qu'analyste me concernent ; questions étranges tant elles prennent vite de l'ampleur comme objets de pensée, questions inquiétantes aussi tant elles recèlent de troublantes liaisons avec la vie pulsionnelle devant laquelle recule toute pensée.

Mais, à la faveur de ce que Pierre Fédida appelait une « temporalité anachronique » et non historique, Freud lui-même n'aurait-il pas entrepris de répondre pour son compte à la question, en 1915, dans une fiction, un court texte de circonstance, pour un volume collectif consacré au devenir des pays germaniques confrontés aux problèmes de la guerre et de la paix ? Un texte curieux au titre très littéraire : *Vergänglichkeit*, un mot difficilement traduit en français par Ephémère destinée ou Passagèreté dans les *Œuvres complètes*. Ce titre a été identifié comme une allusion au vers du Faust de Goethe : « Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis. », « Tout ce qui passe n'est que métaphore. » Citer ce vers de Goethe importe à mon propos si la métaphore n'apparaît pas seulement ici comme une figure de rhétorique emprisonnant la parole, mais une figure du destin de la fiction dans le champ de la psychanalyse.

Trois personnages, « un ami taciturne », peut-être Lou Andreas-Salomé est-il précisé en note dans les *Œuvres complètes*, « un jeune poète », peut-être Rilke, et « je », le narrateur et psychanalyste, peut-être Freud, devisent ensemble dans « un paysage d'été en fleurs », au cours d'une belle journée ensoleillée, sur le passage et les ravages du temps, donc le désespoir dans lequel peut nous plonger la fuite du temps. La scène n'est pas

seulement élégiaque et champêtre, elle a lieu un an avant la Première Guerre mondiale, avant que des ruines de tous ordres ne s'accumulent autour d'eux, avant que ce qu'ils anticipaient ou redoutaient ne survienne impitoyablement.

Tragique leçon ou implacable exercice de lucidité ou mieux encore l'expression de cette conversation que Freud entretient avec son interlocuteur intérieur : ici ce poète plein de colère dédoublé en cet ami inconnu qui se tient en retrait. On sait combien Freud a aimé recourir à cette forme d'écriture qui met en scène un locuteur fictif lui donnant la réplique, dans *L'Avenir d'une illusion* par exemple. Par « une fiction de la fantaisie », comme Freud le précise dans sa préface aux *Nouvelles conférences*, il se transporte dans la situation narrative propice à l'exposition de son sujet.

En cette occasion estivale, le poète manifeste une profonde insatisfaction : « La pensée le perturbait, écrit Freud, que toute cette beauté était vouée à passer, qu'en hiver elle se serait évanouie, comme le fait du reste toute beauté humaine, et tout ce que les hommes ont créé ou auraient pu créer de beau et de noble. Tout ce qu'autrement il aurait aimé et admiré lui semblait dévalorisé par le destin de passagèreté auquel cela était promis. » (O.C. XIII, p.321)

On se souvient qu'en 1908, à propos de *das Phantasieren*, « l'activité imaginative », dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*, Freud avait considéré que « les désirs insatisfaits sont les forces motrices des fantaisies, et chaque fantaisie particulière est l'accomplissement d'un désir, un correctif de la réalité non satisfaisante. » (Gallimard, p. 38) Mais dans Passagèreté, au lieu de rappeler au poète combien son insatisfaction est l'une des racines de son processus créateur, le psychanalyste discerne dans la position du poète deux conséquences possibles liées à « deux motions animiques distinctes ». L'une conduirait au « douloureux dégoût du monde », l'autre « à la révolte contre l'entêtement de la factualité ». Toutes deux feraient le lit d'un désir impérieux, « l'exigence d'éternité »,

qui, on s'en doute, pour Freud, ne peut «prétendre à une valeur de réalité». Notons, au passage, que ces motions animiques et le désir qui en résulte, soit l'exigence d'éternité, caractérisent précisément celui que nous appellerons l'homme monothéiste, ce qui anime ce dernier au point de construire par trois fois une religion – devrions-nous dire une fiction collective ? - à partir de son refus du néant et de son désir d'éternité.

À l'inverse du poète qualifié de «pessimiste», le psychanalyste ne va pas adopter une position réconfortante ou consolante, mais témoigner d'un *amor fati*, d'un amour du destin sans appel, étayé sur une rigoureuse démonstration d'économie libidinale qui articule deux énoncés primordiaux : d'une part «La valeur de passagèreté est une valeur de rareté dans le temps» (p. 322), d'autre part «La limitation dans la possibilité de jouissance en augmente le prix». Ensuite le psychanalyste répond point par point au poète, en développant la signification d'une autre exigence que celle d'éternité, l'exigence de réel : au dégoût du monde il oppose le constat de «l'universelle passagèreté», à la révolte contre la réalité des faits il oppose le charme que la vie éphémère ajoute à la beauté, enfin il privilégie la valeur sensible du temporel, de sa «fugitivité» pour reprendre le titre donné naguère par Marie Bonaparte à ce texte. Il en vient même au cours de sa péroraison à avancer un argument parfaitement égoïste déterminé cette fois par l'amour de soi, argument qui aurait pu se retrouver sous la plume de Nietzsche, d'autant que le narrateur fait aussi référence à la notion d'«éternel retour» : «À supposer, dit-il, que vienne un temps où les tableaux et les statues que nous admirons aujourd'hui se soient désagrégés, ou que vienne après nous une race d'hommes qui ne comprenne plus les œuvres de nos poètes et penseurs, voire même une époque géologique dans laquelle tout ce qui vit sur terre soit devenu muet, la valeur de tout ce beau et de tout ce parfait est déterminée uniquement par sa signification pour notre vie de sensation, elle n'a même pas besoin de durer plus que cette dernière et elle est par là indépendante de la durée temporelle absolue.» L'exaltation du vivant chez Freud semble parente du désastre.

Cette brûlante apologie du temps si relatif d'une vie individuelle, ce *carpe diem* dont Freud est coutumier, va susciter des résistances entraînant

l'échec : «Je tenais, écrit-il, ces considérations pour inattaquables, mais je remarquai que je n'avais fait aucune impression sur le poète et l'ami.» De fait, quand bien même ces considérations feraient écho à celles énoncées à propos du «créateur littéraire», la démonstration du psychanalyste produit un son très dérangeant que l'on doit choisir d'ignorer si l'on veut éviter de mettre en tension beauté et cruauté. Car notre idée de la cruauté pêche souvent par sa redoutable simplicité : nous appelons cruauté ce que nous n'avons pas le cœur d'endurer, mais ce que nous endurons facilement ne nous semble pas cruel. La cruauté, c'est celle des autres, mais nous nions la nôtre dès qu'il apparaît que nous ne pouvons pas nous en passer. Grâce à l'art cependant, nous renouons avec ce courant sexuel cruel dans la mesure où il nous procure la transfiguration de son trouble : en dissimulant les enjeux inconscients, il reste ouvert à la représentation de ce qui nous répugne.

Mais l'insuccès du psychanalyste auprès de ses auditeurs est d'abord mis sur le compte d'un «facteur affectif puissant» qui viendrait «troubler leur jugement», puis ce facteur est nommé : «la révolte de l'âme contre le deuil qui dévalorisait pour eux la jouissance du beau.» Le deuil met en déroute toutes les propositions réalistes et raisonnables, il vient contrarier la jouissance des objets aimés par la certitude de leur perte définitive. Or la «grande énigme» du deuil, selon l'expression de Freud, a fait l'objet de son étude «Deuil et mélancolie» quelques mois auparavant dans cette même année 1915, mais une question est restée pour lui irrésolue : «pourquoi, se demande-t-il, ce détachement de la libido de ses objets devrait-il être un processus si douloureux, nous ne le comprenons pas et nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse.» (p. 323)

La destruction d'objets d'art souvent évoquée, voire opérée par l'art lui-même au XX^{ème} siècle, nous rapprocherait-elle de la réponse recherchée par Freud sur le processus de détachement de la libido ? Souvenons-nous de ce titre d'un texte de Jean Genet : «Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers, et foutu aux chiottes». Supposons que ce qui nous attire et nous révolte dans la destruction de l'objet d'art, c'est qu'elle a le pouvoir de mettre en cause l'état de séparation du sujet et de l'objet : cette destruction permettant au sujet de s'identifier à l'âme de l'objet inanimé. Avec

l'objet détruit, nous éprouvons par instants la levée des limites de la mort. À suivre cette hypothèse, comment pourrions-nous ne pas chercher à faire durer cette liaison avec un objet aimé, à la fois animé et oublieux de ses limites, qui ne serait plus séparé de nous, ni enfermé en lui-même, mais en nous ? Entre l'angoisse de vivre séparé et l'angoisse de mourir, l'art serait capable de nous faire ressentir dans l'équivoque la plus vive le voisinage de la mort, en nous épargnant la douleur de la disparition d'un objet vivant réel. La gloire fragile de l'œuvre d'art tiendrait à l'exigence d'éternité qu'elle recèle, tout en nous faisant éprouver la jouissance de sa possible destruction.

Certes, le plus souvent, le deuil individuel termine spontanément son cours ; mais quand le deuil frappe la société toute entière à l'occasion d'une guerre ou d'un cataclysme, n'est-ce pas dans ses ressources culturelles que cette société va puiser des forces nouvelles ? Dès lors, les œuvres d'art et les créations intellectuelles seraient-elles les seuls vrais remèdes contre la douleur, une sorte de poursuite par l'adulte du jeu du *fort-da* ? Peut-être, mais dans la mesure où ces œuvres constituent des fictions capables d'introduire une relation de jeu avec la réalité, capables de mettre en jeu la réalité en interrogeant l'opacité de l'Anankè, en nommant la faille entre la destinée et le bonheur, donc en introduisant la mort dans leur danse. La langue allemande en apporte un témoignage sémantique puisque le mot «tragédie» est traduit par *Trauerspiel*, littéralement jeu de deuil ou jeu avec le deuil. Et Freud l'a déjà souligné, dans l'article sur «Le créateur littéraire», «beaucoup de choses qui, en tant que réelles, ne pourraient pas procurer de jouissance, le peuvent tout de même, prises dans le jeu de la fantaisie ; beaucoup d'émotions qui sont par elles-mêmes proprement pénibles, peuvent devenir, pour l'auditeur ou le spectateur du créateur littéraire, source de plaisir.» (p. 35) En d'autres termes, un renversement se produirait grâce au processus de la mise en fiction, celle-ci permettrait la conversion du déplaisir en son contraire, voire ouvrirait l'accès à cet au-delà du plaisir que serait la jouissance. Ce que Freud appelle «l'irréalité du monde de la création littéraire» viendrait alléger le poids du monde réel. Encore une fois, comment ne pas aussi songer à «la religion monothéiste», fiction culturelle et illusion collective, venant perpétuer et soulager chez le croyant le deuil du dieu vécu, dans l'ambiguïté, comme père créateur et père privateur.

Liée au travail du deuil, la capacité retrouvée de se livrer à la fantaisie serait l'indice d'un deuil en voie de dénouement, quand l'activité imaginative redevient le signe du vouloir vivre. Mais si les œuvres de fiction ont pour fonction de réfléchir autrement la réalité et de panser les blessures du temps, il faut souligner combien pour Freud leur valeur «est déterminée uniquement par (leur) signification pour notre vie de sensation». Ainsi l'émotion qui ne serait pas liée à l'ouverture inouïe de notre horizon sensible, mais seulement à quelque objet échappant à son néant, l'émotion dans les limites de l'ordre des choses et de la raison ne nous reconduirait qu'à une vie bornée. Alors que le poète dévalorise sa capacité à jouir en adoptant une «durée temporelle absolue» qui conforte paradoxalement l'exiguïté de notre condition humaine, Freud au contraire se range du côté de la temporalité ouverte sur la finitude, et sur la joie par surcroît. En effet, l'exigence d'éternité appliquée aux objets culturels apparaît bien comme une attente religieuse, en liaison avec les origines préhistoriques et sacrées de l'art. Dès que la durée d'une vie singulière devient la mesure, dès que le point de vue, personnel, de l'individu supplante celui, impersonnel, de l'espèce dont le poète se fait contre toute attente le représentant, dès que la pulsion et la destruction sont reconnues comme conditions de la jouissance, alors s'éclairent les multiples aspects de la «signification» de l'œuvre fictionnelle pour la vie psychique. Faisons l'hypothèse que tous ces aspects se résument en un mot : l'altération. Altération par les affects qui infiltrent tous les discours tenus par les protagonistes de *Passagèreté* et provoquent le plaisir de «considérations (...) inattaquables» chez le psychanalyste, le déplaisir devant «la caducité de tout ce qui est beau» chez le poète, mais pour tous ce trouble devant «un facteur affectif puissant» qui altère «leur jugement». «Plus tard», dans le temps de sa «réceptivité du langage», selon l'expression de Fédida, le psychanalyste va nommer ce «facteur» : «la révolte de l'âme contre le deuil» qui dévalorise chez le poète «la jouissance du beau», mais valorise chez l'analyste «l'expérience de (la) fragilité» des «biens de culture» (p. 324). Retenons donc que cette jouissance a partie liée avec le surmontement du deuil, par conséquent avec la destruction et la mort au préalable, retenons surtout que l'altération du jugement est la règle puisque les affects noués aux pulsions ruinent les représentations consacrées et rendent les locuteurs

inaptes à l'expression d'une vérité qui ne serait pas dépendante de leur subjectivation.

Dès les *Etudes sur l'hystérie* en 1895, Freud a pu s'étonner devant la ressemblance entre ses *Krankengeschichten*, les histoires de malades, et les nouvelles d'un écrivain ; il a pu craindre que lui nuise l'irruption du fictionnel dans le champ théorique qu'il vient de découvrir. En effet, prendre appui sur un roman n'offre pas le sérieux désirable aux yeux du scientifique et ne peut prétendre apporter une validation aux résultats obtenus. Il faut rappeler les propos de Freud : «je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants.» (PUF, p. 127) On ne peut donc que continuer à interroger l'étonnement de Freud, dont ni lui ni la psychanalyse ne se remettront, et comment son étonnement est perlaboré dans son œuvre.

Au fil du temps, avec une belle constance, tous les adversaires de la psychanalyse, de même que tous les Grands Inquisiteurs partisans de dictatures vouées à l'inhibition de pensée, toutes tendances confondues, ne cesseront de reprocher à la psychanalyse ses liaisons dangereuses avec les œuvres de fiction. Personne ne se remet du vif de la subversion freudienne, à savoir prendre au sérieux le discours des hystériques comme prendre au sérieux l'impact des affects à travers les fictions qui les véhiculent. Dans la pathologie comme dans l'art, une autre réalité, la réalité psychique dont relève le sujet, se fait entendre et fait valoir ses droits à travers l'intemporalité de la langue.

Sans égard non plus pour ceux qui défendent la respectabilité scientifique de la psychanalyse, la fiction réclame son dû. Elle s'invite à travers ces «fictions théoriques» comme les qualifie Freud, telle celle de l'appareil psychique, fictions sans lesquelles ni les objets ni les opérations de l'analyse ne pourraient s'écrire. Des «histoires de malades» des *Etudes sur l'hystérie* combinant les «symptômes de maladie» avec l'«histoire de la souffrance», *Leidengeschichte*, jusqu'aux *Constructions dans l'analyse* de 1937, Freud fait de la parole des patients la condition matérielle de l'activité spécifique de l'analyste. Cet «épos impliqué de la situation analytique», Fédida, dans son article «Passé anachronique et présent réminiscent» paru dans *L'Écrit du temps* en 1985, le définit comme «mémoire d'un passé irréprésentable – d'un passé

qui n'eut jamais lieu d'ailleurs que dans le langage lorsque celui-ci peut donner à voir ce qu'il a vu à l'état donné d'imprononçable.» Dans cette perspective, au rêve du patient répondrait la «construction du nommable» par l'analyste, selon une temporalité propre à la situation analytique. L'instauration de celle-ci déjouerait les temporalités historiques au profit d'une temporalité anachronique conjoignant le «passé mémorial» au «présent absolu». Mais il n'est pas sûr que l'œuvre de fiction puisse être reçue par l'analyste comme un rêve, serait-il diurne, du moins tant que n'a pas été élucidée, du point de vue de leur temporalité, la portée des mots «continuation» et «substitut» dans le «présupposé» de Freud suivant : «la création littéraire, écrit-il dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*, comme le rêve diurne, est la continuation et le substitut du jeu enfantin d'autrefois» (p. 44).

De son côté, Lacan sollicitera sans réserve ce qu'il appellera «la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens» (*Écrits*, p. 317), soulignant sans relâche combien «la vérité a structure de fiction». Cette irruption du fictionnel dans le champ de la théorie du psychisme, c'est une déclaration de guerre qui n'a cessé de produire des effets sur la lecture et l'écriture des analystes, jusqu'à déboucher sur le «problème du style» indissoluble de la pratique littéraire du langage propre à l'œuvre de Lacan. Pratique lacanienne à considérer peut-être, en raison de son oscillation entre énonciation et formalisation, comme le tombeau de celle de Freud, à l'enseigne du tombeau écrit par Mallarmé pour célébrer Baudelaire.

Mais comment caractériser plus avant le nouage du fictionnel au psychique ? Le discours de la rationalité scientifique ne reconnaît que la similitude des objets de l'observation et la répétition anonyme du protocole organisant celle-ci : il n'y a là que du même et des objets qui se ramènent au même, excluant par le biais de la formulation mathématique les perturbations et les altérations induites par l'effet des événements narratifs. Que ceux-ci relèvent de l'histoire de la souffrance ou des créations littéraires ne modifient en rien leur valeur métaphorique intrinsèque. Ici comme là, la vie psychique, pour exprimer sa réalité, emprunte les voies de fictions troublant les prétentions du moi. Les positivités fixées par le langage et consacrées par les discours scientifiques sont déboutées, selon la judicieuse expression d'Aragon, par «le mentir-vrai» du

sujet de l'inconscient. Dans la conception scientifique du monde, à côté de l'universel que constitue le langage porteur d'un savoir sur l'homme mais qui se passe du sujet, subsiste la vérité de la parole du sujet articulée en formations symptomatiques issues de l'inconscient. L'invention et l'intervention de la psychanalyse se situe au point où le savoir universel se heurte à la vérité singulière et tend à la faire disparaître. C'est ce savoir que vient altérer la psychanalyse, en tant que fiction théorique, car elle manifeste l'insistance du sujet, comme la psychanalyse, elle-même, en tant que savoir inscrit dans la conception scientifique du monde a été altérée par les histoires de malades, qui s'organisent avec les mêmes déformations, *Entstellungen*, que les créations littéraires. Freud, en prenant au sérieux la littérature et ses procédés rhétoriques, la sort du ghetto où voulait l'enfermer la pensée scientifique et en fait le modèle d'une logique différente, seule capable d'accueillir les excès de la vie pulsionnelle. «C'est la science qui ne tient pas face à la production de notre auteur» (Gallimard, p. 196), écrit-il dans son commentaire sur *Gradiva* à propos de la «fantaisie» de Jensen. Décisive déclaration d'infidélité à l'endroit d'une scientificité excluant l'activité fictionnelle.

De la part de Freud, c'est la même attitude, celle de l'infidèle, qui préside à sa réponse à la déclaration de son jeune ami Binswanger : «L'Esprit (Geist) est tout», note celui-ci ; et Freud de lui rappeler : «L'humanité a toujours su qu'elle a de l'Esprit ; je devais lui montrer qu'il y a aussi des pulsions». Au sujet du destin des pulsions, comme du deuil, Freud vient d'écrire abondamment en l'année 1915, mais sur la répression de la vie pulsionnelle par les exigences de la culture, il faudra attendre les développements du Malaise. Or, dans *Passagèreté*, il a déjà esquissé la problématique d'une intrication entre le déchaînement pulsionnel et les constructions culturelles. L'une des fonctions de ces dernières, c'est d'être porteuses de motions pulsionnelles qui sont mises au service d'un but non pulsionnel, et donc visant un objet autre que sexuel, comme l'objet d'art. Ce processus psychique envisagé comme «sublimation» conduira Freud à parler ultérieurement d'une énigmatique «libido désésexualisée», dans *Le moi et le ça* en 1923. Comment l'entendre, sinon comme le passage d'un objet-but de la pulsion à un objet dérivé mis à sa place et provoquant plus de plaisir que de déplaisir. Sous couvert de la relation spéculaire

entre semblables qui se reconnaissent mutuellement dans l'objet fictionnel, celui-ci introduirait une durée propre dans un rapport d'échange gouverné par le régime du plaisir-déplaisir, et masquerait l'effroi et la répulsion causés par la «nudité» de la vie pulsionnelle. Véhiculant par leurs représentations des affects riches de motions pulsionnelles, les fictions déjoueraient, avec leur prétention d'extraterritorialité, censure, interdits et contraintes du côté de la culture comme du côté du psychisme.

Déjà dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*, Freud a insisté sur le «rapport de la fantaisie au temps», rapport qui s'appliquant au poète peut contribuer à élucider son «pessimisme» occasionné par l'éphémère destinée de la beauté. Dans le présent d'abord, une «impression actuelle» réveillant le désir de ne pas mourir, ensuite le souvenir d'un «temps infantile» où la mort n'existait pas, où l'exigence d'éternité, ce «succès de notre vie de souhait» était réalisée, enfin la création d'une fantaisie dans l'avenir qui viendra accomplir ce désir. «Passé, présent, avenir, écrit Freud, comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse.» (p. 39). De même, ne pourrait-on dire, jouissance dans le passé, deuil dans le présent et activité imaginative dans le futur enfilés sur le cordeau de la pulsion et du désir ? Mais, nous le savons, dans cette fiction freudienne que constitue *Passagèreté*, le poète se rebiffe contre les conditions tragiques de la création en s'élevant contre la mortalité de l'art et des œuvres. Aspirant à l'immortalité, il s'afflige du déchaînement pulsionnel et de sa sanction temporelle, comme un dompteur qui se plaindrait de l'évasion de son lion.

Que dire maintenant de l'«ami taciturne» qui partage la même sensibilité que le poète, que vient-il faire ici ou apporter au propos de Freud ? Si l'on spéculé sur lui, en gardant cet axe de la temporalité pour ce qui concerne la création littéraire, le poète témoignerait de l'insatisfaction au présent, le psychanalyste, son semblable, serait le garant de l'accomplissement ultérieur du désir par le biais de l'œuvre d'art. Par contre, cet «ami taciturne», double du poète, serait la figure de l'inconnu venu du passé, de l'étranger inhérent à la structure du *Nebenmensch*, proposée dans *l'Esquisse* de 1895, ce prochain clivé entre un semblable et un autre impénétrable, cet autre en soi dont chacun fait l'expérience dès l'enfance. Si le poète et son double sont à la fois le semblable et l'autre pour le psychanalyste, on comprend d'autant

mieux que ce dernier soit conduit à lui rappeler combien la jouissance du beau a partie liée avec l'excès du pulsionnel qui les menace, lui et son œuvre. Si, en effet, de mon prochain, comme familier et semblable, je n'ai que du bien à attendre et du plaisir à obtenir puisque c'est dans son intérêt et le mien, de mon prochain comme étranger et dissemblable je ne peux que redouter sa cruauté envers moi, et la jouissance qu'il peut prendre à mes dépens en me faisant du mal. La distinction entre le familier et l'étranger, que Freud développe dans le chapitre V du *Malaise*, n'acquiert toute sa portée que si elle permet d'apercevoir en un même temps les courants tendre sensuel et cruel à l'œuvre en chacun. «En conséquence de quoi, rappelle Freud, avec Sade, le prochain n'est pas seulement pour (l'homme) une aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprié ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer.» (O.C. XVIII, p. 297-8).

En refusant de nommer les personnages de *Passagèreté*, Freud tend à en faire des fonctions inséparables du destin de toute fiction ; il constitue ainsi un trio qui illustre son approche du fictionnel ou pour mieux le dire, trois dimensions temporelles de l'inévitable rencontre entre psychanalyse et fiction. Ce poète qui s'élève contre l'absurdité de la vie humaine, flanqué de cet ami dont le silence marque l'écart de l'étrangeté et de l'impénétrable, ce psychanalyste qui expose la nécessité d'une corrélation entre la valeur de la jouissance du beau et la possibilité de la destruction de ce dernier, tous trois sont les personnages convoqués par Freud pour répondre de son étonnement : celui qui constitue pour un homme si attaché aux idéaux scientifiques l'irruption intempestive, voire l'intrusion de la fiction, sous la forme de l'œuvre d'art ou de la création littéraire, dans ses propres travaux et recherches.

Désormais l'entrelacs du silence de l'inconnu, du chant poétique et de la parole analytique vont circonscrire le territoire où s'effectue la collision du fictionnel et du psychique, et qui ne correspond pas à la collusion entre le psychique et le fictionnel vers laquelle tend l'œuvre de Lacan, au détriment de la spécificité de la «situation psychanalytique». La figure

du «premier poète épique», du *Dichter*, ce fils préféré de la mère, protégé par elle de la jalousie de Cronos, cette figure s'ouvre un peu plus à la complexité de la matière dont elle émane : matière tissée par les fils de l'imagination, matière que la pulsion rend vivante contraignant l'artiste à sa mise en fiction, l'analyste à son interprétation, deux mots qui en allemand peuvent n'en former qu'un seul, *Deutung*.

Au début et à la fin de son commentaire de *Gradiva*, où Freud écrit : «(Les écrivains) nous devancent de beaucoup (...) parce qu'ils puisent (...) à des sources que nous n'avons pas encore explorées pour la science», revient la même métaphore de la source. Freud conclut en effet : «Nous puisons vraisemblablement à la même source» (Gallimard, p. 243). Et si le romancier précède le psychanalyste grâce à cette «fine sensibilité qui (lui) fait percevoir les mouvements cachés de l'âme d'autrui, et le courage de laisser parler (son) inconscient», ce qu'il déclare en 1910 dans *Un type particulier de choix d'objet chez l'homme*, le psychanalyste ne doit pas être en reste, dès l'instant où il parvient à une mobilité psychique lui permettant, comme Freud l'écrit dans *Malaise*, «de changer la direction de son regard ou la place qu'il occupe pour faire surgir l'une ou l'autre (des) vues» témoignant de la vie animique (O.C. XVIII, p. 256). Des vues nouées aux noms qui, dans la métaphore de Rome, offrent un accès aux différentes strates du temps que trame la Ville éternelle.

Prendre au sérieux la fiction dans la réalité psychique, ce serait donc avoir la capacité de la fragmenter en occupant tour à tour les trois positions des personnages de l'apologue freudien, de circuler de l'une à l'autre pour les occuper toutes sans demeurer dans aucune. La fiction théorique du psychanalyste suppose son aptitude à occuper aussi la position de l'auteur, ne serait-ce que par la réécriture à laquelle il procède – c'est si évident dans *Gradiva* que le reproche a pu en être fait à Freud. Mais par sa nature théorique, la fiction qu'il produit n'apporte pas au lecteur sa prime de plaisir avec la même immédiateté. Pourtant la question mérite d'être posée : l'intérêt de la «fantaisie pompéienne» de Jensen doit-il sa permanence au commentaire que Freud lui a adjoint ? Pour ma part, il me semble que la création de *Gradiva* jouxtant l'interprétation de *Gradiva*, l'intérêt de cette «fantaisie» est décuplée, la fiction théorique exhaussant la fiction littéraire, et

cette dernière dynamisant en les animant les entités psychanalytiques que sont le travail du rêve ou le refoulement dégagées par le regard de l'analyste. À la fois leçon d'anatomie et travail d'interprétation musicale, la version narrative de Freud issue de la version originale de Jensen apporte une profondeur psychique insoupçonnée aux personnages, les rend à la vie en leur conférant l'épaisseur des ressorts psychiques qui les animent ; au point remarque un Freud conscient de son activité créatrice de conduire ces personnages au seuil du vivant, «comme s'ils étaient des individus réels et non les créations d'un auteur» (p. 181-2), précise-t-il dans son étude, soulignant ainsi un des effets de la re-création psychanalytique de la création littéraire. Gradiva, comme plus tard la poupée Olympia, deviennent les héroïnes d'une construction freudienne qui présente à la fois une suspension du vivant par la mort ou une animation de ce qui semble mort.

Il y a donc deux Gradiva, la fantaisie de Jensen et la spéculation de Freud sur elle, si l'on admet que ce dernier découpe un nouveau territoire fictionnel à partir de son opération de lecture et d'écriture, opération que sa capacité à reconnaître les temporalités et la sensorialité des images textuelles l'autorise à pratiquer. Son attitude face à cette fiction serait faite de l'articulation des trois positions qu'il occupe sans se fixer dans une seule, mais au contraire en adoptant une mobilité continue, passant sans cesse d'une position à l'autre, à la fois celle du lecteur dans la réserve du silence, de l'auteur qui invente un dire et de l'analyste qui le nomme en spéculant dessus. Les trois aspects caractéristiques de l'intervention analytique confrontée à l'altération littéraire se trouvent déjà au travail dans cette «dissection» (p. 242) freudienne inaugurale, où la «fantaisie» de Jensen est traitée comme «l'histoire d'une maladie réelle». À la faveur de cette ouverture du champ psychanalytique à la fiction, de la pénétration et de la réception que Freud lui accorde, un dédoublement est réalisé, et la fécondation d'une fiction par une autre est accomplie. De l'activité passive de l'auteur à laquelle correspond la passivité active de l'analyste surgit l'étrangeté mutative, celle qui délivre cette fiction des motions psychiques qu'elle porte en elle, en l'occurrence le rêve et le refoulement dont le travail et les mécanismes sont rendus visibles grâce aux produits de l'imagination de l'écrivain. À la construction métapsychologique du rêve ou du refoulement, Freud ajoute une autre

qualité en la recevant de la fiction d'un écrivain, une qualité d'altération et de déformation qui arrache les notions analytiques à l'abstraction des signes d'une langue, fût-elle la langue de la psychanalyse. Il s'engage dans une spéculation incessante autour des notions qu'il met en circulation, et notamment sous les coups de boutoir des fictions qui les transforment. Dès lors, les élaborations freudiennes peuvent être envisagées comme une combinatoire d'écritures aux temporalités discontinues, et non le codage ou la formalisation de processus psychiques susceptibles de définitions immuables.

L'éphémère destinée des constructions devient la règle de ce champ de forces que la vie psychique mobilise. Le texte de cet apologue fonctionne alors comme la métaphore de cette temporalité propre à ce champ qui oblige constamment à reconstruire à de nouveaux frais ce qui a été acquis et élaboré, mais qui ne peut rester en l'état une fois pour toutes à cause de la «nudité» insoutenable des pulsions. Ce n'est pas en vain que Freud reprend à son compte la devise de la Hanse, *navigare necesse est, vivere non necesse*. Les pouvoirs de la fiction conjugués aux capacités d'interprétation psychanalytique entretiennent une guerre permanente, une guerre de mouvements, où sur les ruines d'un édifice va s'élever un nouvel édifice encore plus splendide que le précédent, mais aussi voué à la ruine que lui, à ceci près qu'il s'agit de ruines dont la succession engendre la richesse de la métapsychologie, et non sa misère. Où l'on retrouve la nécessité de ces grandes évocations par Freud de Pompéi ou de Rome, comme métaphores du feuilletage issu de la «décomposition de la vie psychique», décomposition exposant les traces historiques non pas empilées les unes sur les autres mais où «à côté de la dernière phase de développement, écrit-il dans *Malaise*, subsistent encore également toutes les phases antérieures.» (O.C. XVIII, p. 255)

Déployer chez un écrivain les positions subjectives mobilisées par la création littéraire, comme les quatre faces d'un miroir, Freud va s'y employer vis-à-vis de Dostoïevski : «Dans la riche personnalité de Dostoïevski, écrit-il, on aimerait différencier quatre faces : l'écrivain, le névrosé, l'homme d'une éthique et le pécheur.» (O.C. XVIII, p. 207). Pourtant le résultat de ce partage en quatre parts de la tunique sans couture de l'écrivain n'est curieusement pas à la

hauteur de notre attente, Freud semble trop en dire ou pas assez. Lui-même en convient dans sa lettre de réponse à l'article critique de Theodor Reik paru dans *Imago* en 1929 à propos de «Dostoïevski et la mise à mort du père». Que s'est-il passé, alors même que dès 1920, dans une lettre à Stefan Zweig, Freud estimait que «ce Russe embrouillé» avait «un temps d'avance» ? Cet essai, confie Freud à Reik, a été écrit «à contrecœur» ; et il laisse son auteur, comme son lecteur, insatisfait, peut-être en raison du point aveugle qu'il désigne sans pour autant le surmonter. Il bute sur une limite que Freud, tout en l'attribuant à «des traits de caractère personnels», avoue à Reik : «Vous avez également raison de supposer, lui écrit-il, qu'à vrai dire, malgré toute mon admiration pour son intensité et sa supériorité, je n'aime pas Dostoïevski. Cela vient de ce que ma patience avec les natures pathologiques s'épuise dans l'analyse. Dans l'art et dans la vie, je suis envers elles intolérant. Ce sont là des traits de caractère personnels qui n'engagent pas les autres.» Surprenant aveu où Freud se retrouve dans la posture du poète de *Passagèreté* : ne plus supporter, ici par épuisement dans l'analyse, ce qui est excessif dans la vie, alors même que cet excès est à la racine de l'art. Mais comment nommer cet excès dont les conséquences pathologiques pour l'être humain n'épuisent justement pas les formes d'apparition ?

Caractériser la limite sur laquelle vient buter Freud et qui fait basculer son interprétation analytique de l'œuvre littéraire du côté du «point de vue» sur l'auteur n'est pas évident. Qu'est-ce qui n'est pas soutenu jusqu'à son extrémité ou qu'est-ce qui est inadmissible dans la réception de ces fictions, celles qui ne se dérobent pas devant les exigences du pulsionnel ? L'étonnant, c'est que le texte de Freud semble tourner court au moment où il touche à l'essentiel, quand il discerne le «pas de plus» du romancier en relevant que «La sympathie (je souligne) de Dostoïevski pour le criminel est en effet sans limites» (p. 221). D'une part, Freud reconnaît la toute-puissance du pulsionnel en travail dans la littérature en faisant référence à *Œdipe*, *Hamlet* et *Les frères Karamazov* : «Ce n'est guère un hasard, constate-t-il, si trois chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps traitent le même thème, celui de la mise à mort du père» (p. 219) ; d'autre part, il méconnaît la capacité de la fiction à exprimer sans une «atténuation» ou un «camouflage»

la nudité de la vie pulsionnelle. Nul doute n'assaille Freud quand il maintient le privilège pour l'analyse de dire la vérité sans fard et déclare : «L'aveu tout cru de l'intention de mettre à mort le père, tel que nous y arrivons dans l'analyse, paraît insupportable sans préparation analytique.». Alors même qu'il vient de constater le «pas de plus» effectué par Dostoïevski, un pas que lui emboîteront bientôt tant de romanciers du XX^{ème} siècle, soit l'aptitude à faire l'aveu d'un tel meurtre. On se souvient combien plus tard l'aveu ou non de ce meurtre dans *L'homme Moïse* va être déterminant dans les destins de «la religion monothéiste», puisqu'il donnera lieu à la différence entre ses trois occurrences.

Or, la crudité d'un tel aveu, comment ne pas supposer qu'elle est non seulement prise en charge par l'écriture littéraire, mais que son «élaboration poétique» témoigne d'un progrès, au fur et à mesure que le *Dichter* est confronté sans plus aucune garantie transcendante aux déchaînements pulsionnels auxquels l'espèce humaine se livre massivement depuis le XIX^{ème} siècle. Le «progrès dans la vie de l'esprit», si sa réalité est liée au recul de l'emprise du pulsionnel sur l'humain, il est juste de considérer combien les œuvres de l'esprit contribuent à ses avancées. Si, comme Freud l'estime dans *Totem et tabou*, les créations artistiques sont la manifestation la plus éclatante de la toute-puissance des pensées, il faut ajouter que cette toute-puissance est un progrès par rapport à la toute-puissance du pulsionnel. Maintenant que la création de fictions puisse témoigner de la capacité plus ou moins grande de l'humain à prendre en charge l'«insupportable» représenté par le meurtre du père, à se confronter à ses conséquences, c'est ce qui reste difficile à penser pour le psychanalyste tant qu'il se contente de parler de sublimation, tant qu'il ne s'interroge pas plus avant sur la différence entre plaisir et jouissance et en quoi la jouissance constituerait un pas au-delà du principe de plaisir. Mais aussi comment penser à partir des catégories analytiques ce qu'exprime si bien la phrase de Kafka : «Ecrire, c'est bondir hors du rang des meurtriers» ? Comment rendre compte des conditions de ce «bond» auquel parviennent ces écrivains et ces artistes qui ne reculent pas devant la violence nécessaire pour le tenter, afin de faire advenir la vérité de ce bon dire dont l'investigation analytique aurait à révéler la nature ?

Parvenu à ce palier de ma réflexion, de cette étude de Freud à partir de Dostoïevski je retiendrai deux éléments qui peuvent permettre d'aller plus avant. D'une part sa conviction que les chefs-d'œuvre littéraires sont justement ceux qui se confrontent au thème de la mise à mort du père, que l'élaboration poétique de ce thème a pu jadis se transformer en lutte contre le destin, si l'on admet avec Freud que «Même le destin n'est finalement qu'une tardive projection du père.» (p. 216) En ce sens, toutes les créations littéraires abouties sont des *Trauerspiel*, des jeux avec le deuil. D'autre part, le romancier, à l'instar de Dostoïevski, est particulièrement capable de sympathiser avec le crime en s'identifiant au criminel, mais c'est pour mieux dénoncer cet autre crime commis en commun sur lequel est fondée la société. Son bond «hors du rang des meurtriers» exige cet aveu le rendant ainsi criminel quant au crime, un geste que Freud accomplit lui-même dans son «roman historique», *L'Homme Moïse*, comme le démontrait Marie Moscovici dans sa préface à ce livre : «son propre geste (celui de Freud), écrit-elle, plus qu'un meurtre, ne serait-il pas le meurtre d'un meurtre, c'est-à-dire une tentative pour désacraliser ce meurtre lui-même ? »(p. 35). Opération de désacralisation dont Wladimir Granoff a magistralement énoncé les conséquences dans *Filiations*, notamment celles liées à la temporalité psychique de la fiction paternelle construite par chacun : «Je te pardonne, dit Granoff, je te fais mon père, bien qu'au fond tu n'y aies plus aucun titre. J'accepte la paternité. Mais de ce choix je suis le sujet maintenant. D'ailleurs, je te pardonne après t'avoir tué. Et même, je te pardonne de t'avoir tué.»

Mais dans la tragédie grecque et élisabéthaine, le geste parricide est encore la conséquence de la volonté d'un dieu, un «malheur qu'un dieu t'envoie», s'écrie le chœur dans *Œdipe roi*. Cette jouissance mauvaise d'un dieu dont le héros se fait l'objet, à qui la référer maintenant que le dieu du destin est mort sinon au prochain, celui qui, écrit Freud dans «Malaise», «pour peu qu'il puisse satisfaire par là tel ou tel désir, (...) n'hésite pas à me railler, m'offenser, me calomnier, faire montre envers moi de sa puissance» (O.C. p. 296). L'écrivain qui comme Dostoïevski ne déguise plus son goût du meurtre est celui qui ose s'approcher et reconnaître en lui cette cruauté inhérente à la jouissance, mais il sait aussi que cette jouissance le rend étranger à lui-même.

Reprenons pour avancer encore un tout petit peu. Dans un premier temps, nous avons pu soutenir que l'altération de la psychanalyse par la fiction repose sur le fait que la fiction exprime d'autant plus la violence du pulsionnel qu'elle se consacre à sa mise en œuvre, et non à sa mise en acte. Ecrire tout ce qui excède l'esprit aura pour corolaire dire tout ce qui vient à l'esprit. La psychanalyse ne peut donc se passer de la lecture interprétative des romans, puisque c'est à travers la fiction de l'homme qu'ils mettent en scène qu'elle peut atteindre la vérité de l'humain, sa finitude. Accueillir cette vérité de l'humain, c'est témoigner de l'impact que la vie pulsionnelle a sur la psyché du créateur littéraire, comment il se retrouve troué par cet excès et comment il parvient à en délivrer une traduction qui voile la violence de cet événement en l'atténuant ou en le camouflant. Mais si cette vérité relève de l'intolérable étrangeté que constitue la jouissance du mal, que seule la création littéraire étant irresponsable peut dire, alors celle-ci révélera un territoire de l'humain que le déchaînement pulsionnel n'épuise pas, le territoire illimité du mal. Le mal constitue cette «part maudite» à l'expression de laquelle se consacre la littérature essentielle, celle qui plaide coupable selon Georges Bataille. À cet égard, l'œuvre de Sade en tant que négation de toute loi symbolique au profit de la jouissance du mal inscrite dans la langue incarne un sommet. Cette férocité de l'humain que Freud discerne à l'œuvre chez Dostoïevski et qui lui fait horreur, c'est aussi celle dont Lacan nous recommande de « se faire assez voisin » en soi «pour y rencontrer son prochain» (*Écrits*, p. 789).

Nous ne croyons plus au ciel mais nous croyons au mal qui ne se confond pas avec le fonctionnement pulsionnel, qui est «davantage» comme l'écrit Nathalie Zaltzman dans son essai *L'esprit du mal* ; et elle constate qu'«Une part du mal reste intraitable, reste résistante, reste étrangère aux moyens élaborés jusqu'à présent par le travail de culture.» (p. 102). D'où peut-être l'attitude de Freud vis-à-vis de l'œuvre de Dostoïevski comme auparavant vis-à-vis de *Lady Macbeth*, car «sans l'aide du mal», «but without/The illness» (I, 5, 17-18), comme l'écrit Shakespeare, il devient difficile de comprendre ce personnage et le tourbillon de crimes qui l'emporte avec Macbeth, son époux.

Mais, commentant la passion du jeu de Dostoïevski, Freud remarque que l'écrivain «savait que l'essentiel était le jeu en soi et pour soi, le jeu pour le jeu. Tous les détails de sa conduite insensée mue par les pulsions prouvent cela et quelque chose d'autre encore. Il n'avait de cesse qu'il n'eût tout perdu.» (p. 222, je souligne). Par ce «quelque chose d'autre encore», Freud n'a-t-il pas ouvert une voie dans laquelle il ne s'engagera pas ? La réponse est à la fois oui et non. Non, il ne s'y engage pas, en cherchant à résoudre l'équation de Dostoïevski par le recours à la fiction de Stefan Zweig. Oui, il s'y engage, en décelant chez Dostoïevski une jouissance de perdre, ce mal que ce dernier s'inflige et qu'il doit éprouver jusqu'au bout avant d'en faire entendre quelque chose dans la langue. Son roman, *Le joueur*, en garde la trace : «C'est la description d'une espèce d'enfer dans le genre de l'étuve du baigneur», écrit-il à son ami Strakhov le 18 septembre 1863.

Ainsi au déchaînement du pulsionnel, s'ajoute la révélation du mal dont la charge revient à la fiction dans la mesure où, à l'image du «parfait chimiste» baudelairien, avec de la boue elle fait de l'or. Mais alors le poète de l'apologue freudien n'avait peut-être pas tout à fait tort, si l'on entend l'horreur et le refus du mal à travers sa protestation contre la « caducité » du beau, puisque la beauté serait ce produit de la chimie du créateur l'extrayant du mal. Rilke, possible représentant du poète accompagnant le psychanalyste, déclare dans sa première élogie que «le beau n'est que le commencement du terrible/ce que tout juste nous pouvons supporter/et nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne/de nous détruire.» La jouissance que le beau procure n'est donc pas étrangère à cette cruauté qui nous surprend en certains actes que nous peinons à reconnaître comme les nôtres. Cette altérité inquiétante au cœur de notre image, aucun miroir ne la reflète, seule la fiction en constitue le lieu d'apparition, mais la psychanalyse redécouvre dans ce lieu l'ambiguïté de sa propre origine. Cette altérité inscrite dans l'ambiguïté des mots et des noms, Freud en fait la pierre d'angle de son «roman historique» avec le nom de Moïse. Déjà dans son commentaire sur la

Gradiva, il montre combien une même formulation exprime le mensonge, voire le délire, et en un même instant la «vérité inconsciente», *unbewusste Wahrheit*. Il prolonge son idée en notant que «l'on remarque plus facilement la double origine des propos (...) quand on parvient (...) à donner une expression juste à chacune des deux intentions du discours dans le même agencement de mots» ; alors, poursuit-il, «on se trouve en présence de ce que nous appelons une «ambiguïté», *Zweideutigkeit* (p. 235).

Cette «double détermination» des énoncés comme des symptômes, ne correspond-elle pas au geste freudien de décomposition, *Zerlegung*, geste en réponse à l'altération provoquée par la fiction sur la pensée psychanalytique, geste qui révèle le sang et les cris enclos dans la peau des mots, geste qui aboutit à nommer la présence de l'autre dans le même à l'instant de son origine ? Mais si en 1907 Freud peut écrire que le romancier comme le psychanalyste travaillent «sur le même objet, chacun (d'eux) avec une méthode différente» et que «la concordance dans le résultat semble garantir que (...) tous deux (ont) travaillé correctement» (p. 243), l'un travaillant à partir de lui-même, l'autre à partir des «autres», que ces autres soient des «œuvres (ou) des cas de maladies réelles» (p. 244), en 1939, avec son ultime écrit, *L'homme Moïse*, Freud incarne à la fois le romancier et l'analyste en exposant comment la vérité de l'écriture analytique s'enracine dans l'altérité romanesque à l'origine d'une telle écriture.

Si l'ami «taciturne» en tiers de *Passagèreté* s'inspire de Lou Andréas-Salomé, elle-même s'étant confrontée à l'écriture de romans, prenons la mesure de ce qu'elle a pu déclarer à Freud : «Il ne faut pas mettre «psychanalyse» à la place de «Freud» ; le travail en soi n'est en somme que ce mot, il n'existe que par la personne qui porte ce nom ; ce que c'aurait pu être en matière de science objective sans cette expérience humaine, je ne puis guère me le représenter». Reste au peuple des analystes que nous formons, la joie du nom de cet «autre» qui n'est plus leur semblable, mais le nom à l'origine d'une œuvre vouée à décomposer le plomb de leurs représentations grâce à l'or de son écriture.

Tremblements

Miguel de Azambuja

Le souvenir est clair, même s'il est entouré de brume ; il s'est présenté à moi de façon intempestive et a provoqué une cascade de conséquences inattendues, dont la dernière est ce texte que je m'apprête à vous dire. Je venais de parler au téléphone avec Jean-François Daubech sur la possibilité d'intervenir dans un des débats scientifiques à l'APF et j'étais un peu... comment dire... perturbé. Tout s'était mis à trembler à l'intérieur, le désordre devenait mon royaume et l'angoisse un animal inquiet qui se promenait dans mon corps. J'avais demandé un «délai de réflexion» qui était une sorte de formule type, de pilote automatique qui me permettait d'aller me cacher quelque part. J'avais aussi, je me souviens, avancé des arguments-bouclier, ou bien signalé des interrogations sur ma pratique «qui tremble en ce moment» avais-je dit, ce à quoi Jean-François Daubech me répondit, en me montrant comment la psychanalyse est aussi un art martial, que justement, ça pourrait être un bon point d'appui pour penser la conférence. Je ne sais pas s'il s'est aperçu de cet oxymore de rêve qu'il venait de m'offrir - *s'appuyer sur ce qui tremble* -, je m'en suis moi-même rendu compte seulement après, quand j'ai essayé de retrouver les traces qui précédaient l'apparition du souvenir.

Le souvenir est clair, même s'il est entouré de brume. En plein chaos intérieur je me suis souvenu du moment où, lors d'une séance avec Monsieur A., j'ai cru qu'il y avait un tremblement de terre. C'est à partir de là que commence l'exploration qui m'amènera à penser que le tremblement est une figure privilégiée pour penser la méthode analytique, et me permettra de montrer quelques unes de ses déclinaisons (je pense au tremblement inhérent aux formations de

l'inconscient¹, d'une part, mais aussi à l'instabilité nécessaire proposée par la méthode qui fait que l'analyse peut avoir lieu). Je voulais toutefois camper le décor préalable, parce qu'il anticipe l'exploration à venir, la représente sur un autre palier, comme lorsque Freud, en parlant du surmoi et ses origines, évoque *La Bataille des Huns (Die Hunnenschlacht)*, le tableau de Kaulbach, où l'on voit comment le combat se poursuit dans les cieux, après s'être déroulé sur terre.

J'ai cru qu'il y avait un tremblement de terre. Il ne me reste que le souvenir d'un sursaut furtif et rien d'autre. Il est vrai que cette piste du tremblement, de la fragilité du sol, de la catastrophe à venir, sera féconde dans l'analyse de Monsieur A. En évoquant un acte manqué lors d'une soirée, (il verse sur sa chemise la tasse de café) il parlera de la marée noire, et je verrai une marée noire montante, agitée, prête à l'engloutir ; c'est lui qui m'a fait penser, manière de figurer la situation transférentielle, à ces dessins animés de l'enfance où l'on voit le héros qui fuyant ses ennemis, doit traverser des marécages infestés de crocodiles. Il n'hésite pas un instant et marche sur les reptiles, devenus planches de salut provisoire. Je relis enfin les notes prises lors du premier entretien avec Monsieur A. : «Il s'agrippe au fauteuil comme si c'était sa bouée de sauvetage, son radeau de la Méduse». Parfois notre moi s'épuise à éviter que la terre tremble, à éviter l'excitation et ses dangers, en évitant ainsi la vie parfois. Je saurai par la suite que sa mère buvait et dansait ivre sur les tables des bars, le tremblement, la tempête de l'excitation sexuelle.

Néanmoins, c'est dans la rencontre entre ses tremblements et les miens que l'activité hallucinatoire a eu lieu, elle est allée me chercher là où je ne l'attendais

¹ Même si ces tremblements se présentent différemment selon qu'ils surgissent dans la conscience ou pas. Les secousses transférentielles nous font ressentir de très près les soubresauts, tandis que les formes du rêve nous font parfois oublier que «les morceaux sont tordus, morcelés, réunis comme des glaces flottantes». Cf. Sigmund Freud (1900), *Interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1976, p. 269.

pas, chez l'intime, et une manière de me réveiller de cette rencontre qui pouvait devenir traumatique a été de croire qu'il y avait un tremblement de terre. Autrement dit, l'activité hallucinatoire fonde les limites au moment même où elle se constitue, mais elle se constitue parce que justement les limites avaient été mises en cause. Elle capture le mouvement de l'excitation, le révèle, permet son exploration. Elle me donne des nouvelles sur l'analyse de manière imprévue², sollicite mes zones obscures pour les mettre au travail et me fait reproduire ce qui m'échappe³. Dans cette perspective, nous pouvons entendre la phrase de Tom Zé, artiste brésilien, d'une manière provocatrice et en même temps juste de penser la méthode analytique : *si le médecin persiste, consultez vos symptômes...*

(J'entends cette phrase comme quelque chose que l'analyste se dit à lui-même, car il sait que c'est difficile de *rester* analyste et facile d'être médecin).

Lima et mes souvenirs d'enfance sont associés aux tremblements de terre. Et c'est probablement cela qui teint l'expérience du tremblement d'une couleur inquiétante et me fait perdre pied pendant quelques fractions de seconde. En effet, l'enfant qui croit qu'il y a un tremblement de terre au milieu de la séance, semble se matérialiser de manière inattendue, venir d'un ailleurs qui est désormais ici. On doit évoquer une dislocation temporelle, Rome et ses plans multiples, on doit évoquer le cubisme⁴ du monde pour imager cette expérience des *temps mêlés* comme l'appelle Pontalis⁵, propre aux formations de l'inconscient et dans ce cas particulier, à l'*agieren* transférentiel. Dans les mots de Fédida «c'est le temps du *Zeitlos* (qui) désoriente, il est vrai, notre conception laborieuse du temps»⁶ Les formations de l'inconscient sont des petites machines pour voyager dans le temps, le faire trembler, oublier sa linéarité laborieuse. C'est pour cela que la science fiction ou la littérature fantastique, en étant des genres littéraires qui permettent cette dislocation temporelle, sont des espaces privilégiés pour mettre en récit cet aspect du fonctionnement

2 J. André : *L'imprévu en séance*, Gallimard, Paris 2004.

3 M. Gribinski, J. Ludin : *Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, Paris 2005, p. 35 et ss..

4 Adriana Helft, : «Présent-composé», *Obstination de l'inconscient, Livres cahiers pour la psychanalyse*, n°9, In Press, Paris 2004, p. 39.

5 J.-B. Pontalis : «La jeune fille», Préface de S. Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, Gallimard, Paris 1986, pp. 9-23.

6 Pierre Fédida : *Documents & Débats*, n° 13, 1977.

inconscient. Je pense par exemple à la *téléportation* qui aide à penser cette collision de temps dont nous venons de rendre compte. L'équivalent dans la littérature fantastique serait le *revenant* mais un revenant qui puisse être pensé hors toute chronologie, un revenant qui porte en lui la collision. On y reviendra⁷. Poursuivons d'abord cette piste, celle du tremblement lié à la dislocation temporelle, en visitant d'autres domaines.

Il s'agit probablement de la nouvelle la plus brève du monde, elle a été écrite par Augusto Monterroso, écrivain né au Guatemala :

Le dinosaure.

Quand il se réveilla, le dinosaure était encore là⁸.

J'aime cette idée que des fragments de rêve puissent venir nous rendre visite, sortir de la nuit et s'emparer du jour et ainsi rester parmi nous. Ce fragment de rêve, ce dinosaure, est un *reste nocturne*, des traces de la nuit qui sont venus habiller le jour, s'actualiser en créant une forme inédite. En effet, quand le rêve habille le monde, il n'est plus un rêve et le monde n'est plus le monde, mais leur étrange mélange. C'est d'ailleurs dans ces termes qu'Aby Warburg évoque les figures de Botticelli : «on est tenté de dire, à propos de certaines de ses figures féminines ou de certains de ses jeunes gens, qu'ils viennent juste de sortir d'un rêve pour s'éveiller à la conscience du monde extérieur ; et, bien qu'ils se tournent activement vers lui, les images du rêve hantent encore leur esprit.»⁹

7 Beckett, chez qui les soubresauts et la catastrophe coexistent avec l'immobilité et l'attente exprime aussi cette idée dans un dialogue avec Charles Juliet. Celui-ci dit que Beckett «est extrêmement présent au concret, saisit le moindre détail, et dans le même temps, fixé près de Sirius, son œil peut embrasser l'ensemble.

Oui, approuve Beckett...Il faut être là - index pointé sur la table - et aussi - index levé vers le haut - à des millions d'années lumière. En même temps...

Un long silence.

- la chute d'une feuille et la chute de Satan, c'est la même chose.

Et riant franchement, de tout le visage :

- Merveilleux non ? La même chose...

Un long silence...», *Rencontres avec Samuel Beckett*, Paris, POL, 1999, pp. 63-64.

8 El dinosaurio Cuando despertó, el dinosaurio todavía estaba allí", *Cuentos*, Alianza Editorial, Madrid 1986, p. 51.

9 Aby Warburg : *La naissance de Venus et Le Printemps de Sandro Botticelli* (1893), trad. S. Muller, Essais florentins, Paris, Klincksieck, 1990, p. 90, cité par Georges Didi-Huberman in *Ouvrir Venus*, Paris, Gallimard, 1999, p. 29. C'est Aby Warburg qui reprendra le terme de survivance, proposé par Tylor et l'école anglo-saxonne (Nachleben des Antik).

L'enfant dont les terreurs et les plaisirs sont figurés par le tremblement de terre, le dinosaure, les figures de Botticelli ce sont les enfants de *Zeitlos*, les formes prises par la dislocation temporelle. Certes, l'expérience de transfert, le rêve, l'œuvre d'art sont des planètes différentes et je n'essaie pas de les rendre homogènes, je suis seulement sensible à un de leurs points de contact : les temps mêlés. Si l'on pense à une autre formation de l'inconscient, si l'on pense au symptôme sous cet angle, on peut envisager une collision difficile entre un passé qui resurgit, un souvenir qui cherche la brèche - le refoulé pousse vers le haut - et un présent qui l'actualise et en même temps, veut lui empêcher le séjour. La collision cette fois est terrible, les forces s'épuisent, le cavalier freudien¹⁰ s'agite et ressemble à un cowboy du rodéo, à Ben Hur aux prises avec son char. On peut évoquer ici ce moment où, enfants, nous voulons mettre notre *pull over* et l'on enfle un bras dans une manche, l'autre bras dans l'autre manche, et c'est le tour de la tête qui cherche l'issue et ne la trouve pas, elle continue à la chercher et ne la trouve pas¹¹, et nous voilà au milieu du monde tendu des forces qui s'opposent et qui cherchent à s'exprimer, qui cherchent une forme à travers les transformations et déformations qui produisent ce combat qui ne cesse jamais et que nous voyons à l'œuvre dans l'image de cet enfant qui veut mettre son *pull over* pour éviter le froid.

Fédida, dans ses derniers séminaires, parlait du symptôme comme un produit monstrueux, comme une formation tératologique. Je crois qu'on peut entendre ses propositions à la lumière des tremblements qui produisent le désaccordement temporel. Dans *La Mouche*, le film réalisé par David Cronenberg, Seth Brundle, inventeur de génie, crée une machine qui permet la téléportation, à travers un processus de désintégration moléculaire de l'objet à téléporter dans la cabine de départ, et puis réintégration moléculaire de l'objet téléporté dans la cabine d'arrivée. Après différentes tentatives, il décide de tester la machine sur lui. Il rentre donc dans la première cabine, mais il y a une invitée inattendue, une mouche. Vous imaginez le résultat. Une production inédite aura lieu, une sorte de mutation génétique qui brouille les classifications, il n'ya plus d'homme,

10 S. Freud, : «Le moi et le ça, plaisir» in Essais de Psychanalyse, Paris, Payot, 1984, pp. 237 et ss.

11 Cf. Cortázar, "Julio, No se culpe a nadie", *Final del Juego*, Argentina, Sudamericana, 1974, pp. 13-18.

il n'ya plus de mouche, mais une forme nouvelle qui échappe à la lecture évolutionniste. La chronologie a été ainsi mise en éclats et permet le monstre *Zeitlos*, le symptôme¹². C'est toute la difficulté de penser ce type de processus dans lequel la répétition et la nouveauté sont à l'œuvre. Deleuze¹³ aimait illustrer la complexité de la répétition en rappelant les mots de Péguy à propos des *Nymphéas* de Monet : «Ce n'est pas le dernier nymphéa qui répète le premier, mais le premier qui répète tous les autres». On peut comprendre cette affirmation si l'on pense chaque nymphéa comme un des plans de Rome...

Mais revenons à notre tremblement, à ce moment dans la séance où l'on est saisi, pris par la situation transférentielle. Dans cette situation précise, le vacillement hallucinatoire fonctionne comme *réveil*. C'est là où je voudrais m'arrêter quelques instants, ces expériences en séance qui nous réveillent, qui nous font *revenir*.

J'entends ma patiente, Madame F : «Excusez-moi, mais je ne sais pas parler l'espagnol». Surprise et tremblement. Ses mots ont sur moi un effet interprétatif. Ils me font revenir brusquement - téléportation inattendue -, reprendre ma place, perplexe, fautif, déconcerté¹⁴. Le vacillement hallucinatoire (à qui je viens de parler en espagnol ? où j'étais avec elle ? qui étions-nous ?) se dissipe au moment même où je constate son existence. Et le constat se produit par l'intervention de Mme. F. qui me réveille, me fait sortir du rêve : *Quand il se réveilla la Gradiva était encore là* mais elle disparaît au moment même où je la retrouve, comme ces rêves qu'on essaie de rattraper dès qu'on se réveille mais ils deviennent bribes, disparaissent, s'en vont, ou bien c'est nous qui nous en allons du rêve, nous quittons son monde parce qu'un autre nous attend¹⁵... *Mutatis mutandis*, le phénomène est similaire à celui du tremblement avec Monsieur A : l'hallucination aboutit ici au signal d'alarme et permet de redéfinir les scènes, de les séparer.

12 Dans la version originelle, dont le film de Cronenberg est une reprise (*The Fly*, réalisé par Kurt Newman en 1958), la mutation est moins soulignée, au profit des forces en conflit.

13 G. Deleuze, séminaire du 23/11/82, *La voix de Gilles Deleuze*, http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=182. Cf. aussi L'abécédaire, lettre B comme Boisson. 3 DVD Ed. Montparnasse Paris 2004.

14 Freud parle de «phénomène déconcertant que nous nommons transfert», in *Sur la Psychanalyse*, Gallimard, Paris 1991, p. 109.

15 E. Vera Ocampo : «Les portes du rêve» (inédit).

On trouve cette «confusion des langues» dans le récit de Jensen. Norbert Hanold est arrivé à Pompéi à la recherche de Gradiva et il la voit, assise entre deux colonnes. Il s'adresse à elle et lui parle en grec, convaincu des origines antiques de la jeune fille. Face à son silence, il essaie le latin, mais elle ne réplique pas davantage. Norbert a peur, croit être avec une statue muette, avec une ombre. La jeune fille lui répond alors : «Si vous voulez parler avec moi, il faut le faire en allemand». On attend la surprise, on attend le réveil, une langue inattendue et pourtant familière lui est adressée, c'est sa langue maternelle qui lui arrive par surprise, tandis qu'avec Mme. F., je quitte la mienne avec le même mouvement intempestif. Mais Norbert ne semble pas étonné, il inclut l'information disons dans son délire, pas de réveil cette fois. La raison est la même qui fait disparaître Gradiva au moment même où je me réveille au lieu de rester dans la pièce, comme le dinosaure. Les expériences (celle de Norbert et Gradiva, celle de Mme. F et moi) se touchent dans un point, celui qui concerne l'hallucinoire, mais elles sont organisées différemment. À l'intérieur de l'expérience délirante, il est vraisemblable que Gradiva puisse parler à Norbert en allemand. Le délire accueille cette possibilité *parce qu'il ne fait qu'accomplir*, comme le rêve, il soumet le monde au régime primaire¹⁶. On ne peut pas parler dans ce cas d'une *clause d'irréalité*, pour reprendre l'expression de Laurence Kahn¹⁷, mais plutôt d'une irréalité sans clause. La clause implique justement la notion de contrat, d'un territoire qui permet l'expérience hallucinoire mais accompagné d'une délimitation ferme du champ de l'expérience. Les lapins peuvent sortir du chapeau du magicien mais sans envahir la salle, sortir dans la rue, couvrir la ville entière. C'est la clause d'irréalité qui produit l'aire du transfert en somme sans éviter toutefois les secousses qui viendront suspendre la clause provisoirement, abolir les limites, désorganiser le jugement de réalité¹⁸ et me faire parler en espagnol ou éprouver le tremblement de terre en séance.

C'est cette abolition inattendue des limites qui donne à ces expériences leur caractère *umheimlich*. Le

16 Le délire changera de statut au fil du récit car la guérison aura lieu grâce à l'établissement ultérieur de la clause d'irréalité...

17 Laurence Kahn : «La clause d'irréalité», *Cures d'enfance*, Gallimard, Paris 2004, pp. 71-99. Cf. aussi «L'excitation de l'analyste», *Le fantasme : une invention ?* Éditions APF, Paris 2000, pp. 65-82.

18 Laurence Kahn : *ibid*, p. 80.

surgissement inattendu du refoulé, actualisé par l'*agieren* transférentiel a perturbé mon jugement de réalité, les esprits convoqués¹⁹ sont ceux du patient et les miens et la vie animiste a capturé la séance. Le moi lâche les brides, tel Ben Hur en déroute, la vie se met à trembler et dehors je retrouve mon dedans car je perds le «sol de la réalité»²⁰.

Si le moi lâche les brides c'est parce que le retour du refoulé pousse vers le haut et perturbe «l'unité englobante du moi» comme disait Freud²¹. Cet assaut des pulsions inéducables finit par conquérir le sommet et, modifié, rend possible la présence du dinosaure ou, dans le récit freudien, le crocodile, dernière recrue de l'inépuisable bestiaire freudien où l'on trouve des rats, des loups, des porc épics, le cheval de Schilda, le cheval d'Iltzig et celui de Hans, des lions qui bondissent, des chiens qui dorment, des lapins qui deviennent chasseurs et j'en passe.

On retrouve le récit dans le magazine anglais *Strand*, et il permet à Freud d'illustrer l'effet *umheimlich* qui se produit «souvent et aisément, quand la frontière entre fantaisie et réalité se trouve effacée». Chose curieuse, Freud ne donne pas la référence bibliographique précise, - pas de titre de l'histoire, nom de l'auteur, année de la publication - peut être parce qu'il trouvait l'histoire «un peu sotté», même si «on ressentait au plus haut degré son effet d'inquiétante étrangeté»²².

Il s'agit en fait d'*Inexplicable*, de Lucy Gertrude Moberly, récit illustré par Dudley Tennant, paru en *Strand Magazine* en Décembre 1917. On y découvre un jeune couple qui vient d'emménager dans une maison à Prillsbury, banlieue proche de Londres. Les anciens locataires y ont laissé un objet qui attire immédiatement leur attention : une table en bois octogonale, ornée de crocodiles sculptés. Rapidement, des événements inquiétants se produisent, une odeur répugnante qui se répand le soir, l'apparition de formes, difficiles à définir, qui glissent sur le sol de la maison en effrayant les habitants ; «on trébuche dans

19 S. Freud : «Observations sur l'amour de transfert», *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1985, pp. 116-130.

20 S. Freud : *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Gallimard, Paris, 1991, p. 31. Cf. aussi L. Kahn, «On avait donc perdu le sol de la réalité...», *Les secrets de la séduction, Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n° 6, In Press, Paris 2002, pp.15-30.

21 S. Freud, «Au-delà du principe du plaisir», *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris 1984, p. 47.

22 S. Freud : «L'inquiétante étrangeté», *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris 1985, p. 251.

le noir sur on ne sait quoi» nous dit Freud et le récit nous suggère et je reprends ma citation freudienne, que «par suite de la présence de cette table, la maison est hantée par de crocodiles fantomatiques, ou que les monstres de bois prennent vie dans le noir, ou quelque chose de ce genre»²³. «Quelque chose m'a fait trébucher» dira un des personnages ; «quelque chose semblait glisser entre mes pieds et je me suis trouvé déséquilibré» dira un autre²⁴. Trébuchements, tremblements, la phrase freudienne, «on trébuché dans le noir sur on ne sait quoi» pourrait s'appliquer à ce qui nous arrive parfois en séance, quand la trace mnésique s'actualise dans le transfert, et les crocodiles sortent du bois sculpté²⁵. J'aime penser que ces crocodiles étaient déjà là, c'étaient les grands sauriens²⁶, et ils ne font que revenir ; quand ils sortent du bois sculpté et reprennent une forme vivante, ils quittent leur forme glaciale.

Et les crocodiles s'inscrivent dans le sillage des dinosaures, de la Gradiva, des nymphes de Boticelli, de la mouche, de l'enfant du tremblement de terre, du péruvien qui s'empare de la séance pour s'adresser à quelqu'un, tous des revenants touchés par les temps mêlés ; des différentes manières, plus ou moins maladroites, de circonscrire cette rencontre singulière qui permet la situation transférentielle, le cœur même de la méthode analytique. D'ailleurs, l'hypothèse est saugrenue mais je vous la livre, j'ai envie de rapprocher les crocodiles qui sortent du bois sculpté de la femme qui sort du bas relief de marbre, parce que je crois que les crocodiles dessinent le côté obscur de ce texte ensoleillé²⁷ qu'est la Gradiva. Peut-être ce sont les crocodiles qui font fuir Norbert, qui font fuir Monsieur A. Ils peuvent être des planches de salut provisoire et nous permettre de traverser les marécages, ou bien devenir de belles tables à la maison, mais ils peuvent aussi reprendre leurs formes

23 S. Freud : *ibid.* p. 251.

24 J. Quackelbeen et D. Nobus : «À propos de l'élucidation d'une référence freudienne : l'Inexplicable de L. G. Moberly», *Quarto*, 21/02/1993, n° n°48/49. pp. 83-87.

25 Cf. à ce propos «Reptiles», dessin de M.C. Escher.

26 S. Freud : «Résultats, idées, problèmes», *Résultats, idées, problèmes*, PUF, Paris, p. 287.

27 Freud dira à Jung que son travail sur la Gradiva «a été fait en des jours ensoleillés et m'a donné tellement de plaisir à moi-même», «Lettre du 26 mai 1907», *S. Freud, C. G. Jung, Correspondance*, Gallimard, Paris 1975, p. 101. Cf. aussi Jones, «Vie et œuvre de Sigmund Freud», Vol II, PUF, Paris 1988, p. 362.

anciennes, sortir des tables des bars et nous remplir d'excitation et de peur²⁸...

Le tremblement, les secousses, le moment où le sol se fissure et sort «ce qui devait rester secret, dans l'ombre»²⁹. Freud est dans le train³⁰, une secousse plus rude que les autres et la porte s'ouvre. Il voit un monsieur d'un certain âge qui a dû se tromper de compartiment. Il se lève pour le prévenir et s'aperçoit abasourdi que l'intrus est sa propre image renvoyée par le miroir³¹. Ça tremble et la porte s'ouvre, et Freud est mis en contact avec ce qui aurait dû rester secret, enfoui dans une autre pièce de lui-même. Le train est certes le lieu de tous les tremblements, source des excitations sexuelles, dues aux sensations plaisantes du mouvement, mais aussi lieu de traumatismes possibles, le lieu du plaisir et de l'effroi, le lieu de bec à gaz et de *matrem nudam*³², la mère excitante.

Mais le train est aussi l'image dont Freud s'empare pour illustrer un des aspects de la méthode analytique, la règle fondamentale : «Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui»³³.

Il y a donc, des tremblements et des tremblements, parfois ils rendent la vie trop difficile, parce qu'ils ne lui laissent pas beaucoup de sol. Je crois que c'est cela que nous laisse entendre une grande poétesse argentine, Alejandra Pizarnik, quand elle nous parle d'un «tremblement constant, là où les autres pensent», un «*temblor constante allí donde los demás piensan*»³⁴. D'ailleurs la vie peut être aussi difficile si on essaie à tout prix d'éviter les tremblements... Nous avons abordé la manière dont certains de ces tremblements peuvent surgir en séance. Mais l'exemple freudien

28 Ce sont peut être «les voiles sombres qui l'encombrent» dont nous parle Catherine Chabert. Cf. C. Chabert, «La femme qui avance», *Féminin mélancolique*, PUF, Paris 2003, p. 181.

29 Freud, «L'inquiétante étrangeté», *ibid.* p. 222.

30 Cf. à propos de la topique ferroviaire, J.-B. Pontalis, «Le compartiment de chemin de fer», *L'intime et l'étranger*, NRP n°40, Gallimard, Paris 1989, pp. 305-331 et Sylvie Nysenbaum, «Une pensée qui va et vient», *Le trouble de penser*, NRP n° 25, Gallimard, Paris 1982, pp. 229-252.

31 S. Freud, «L'inquiétante étrangeté», *ibid.*, p. 257.

32 «Lettre à Fliess du 3 Octobre 1897», *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF, Paris 2006, p. 339.

33 S. Freud : «Le début du traitement» (1904), *La technique psychanalytique*, PUF, Paris 1985, p. 94.

34 A. Pizarnik, *Diarios : Lumen*, Barcelona 2003, p. 321.

nous montre encore une autre possibilité, comment un certain tremblement est au cœur même de la règle fondamentale, comment il est nécessaire pour que l'analyse puisse avoir lieu. C'est là-dessus qu'on voudrait dire encore quelques mots...

Avant d'arriver à la règle fondamentale, passons d'abord par le cheval de Schilda. Freud en parle à la fin de sa dernière conférence à la Clark University, quand il évoque un des résultats possibles du travail psychanalytique : «une certaine partie des motions libidinales a le droit de recevoir une satisfaction directe et doit trouver cette satisfaction dans la vie»³⁵. Les exigences culturelles imposent le refoulement sexuel, et nous font parfois oublier «l'animalité originelle de notre nature» ou bien que la satisfaction et le bonheur sont des buts culturels. Une sublimation «toujours plus poussée» peut rendre «la pulsion sexuelle étrangère à ses fins propres». C'est là où il évoque les bourgeois de Schilda qui possédaient un cheval exceptionnel mais il consommait trop de coûteuse avoine. Alors, *per qualche dollaro in più* ils décident de réduire quotidiennement sa ration, jusqu'à l'abstinence totale. Les choses semblaient bien se passer, le cheval mangeant de moins en moins, mais le jour où il devait travailler sans recevoir sa portion d'avoine, l'animal fut trouvé mort. Les lectures sont multiples - Marx aurait pu utiliser cet apologue - et certes, comme le précise bien Pontalis, Freud simplifie à l'extrême pour rendre moins scandaleuse sa théorie scandaleuse³⁶ en Amérique. Mais Freud rappelle quand même que l'enjeu est de taille dans la construction de la culture et qu'il suffit de rien pour que tout bascule et que la culture devienne ce qu'elle cherche à refouler.

L'apologue nous rappelle aussi le difficile équilibre entre les pulsions et le monde. Pour qu'il y ait du monde, nous devons refouler, construire un sol là où il n'y avait que tremblement. Nous devons retarder, détourner, parcourir là où il n'y avait qu'accomplissement et décharge. C'est le moi qui est chargé de cette fonction de liaison qui permet une certaine stabilité de l'appareil psychique, un sol psychique là où il n'y avait auparavant que de l'excitation, du mouvement perpétuel. Mais l'équilibre est difficile entre le tremblement et le sol parce que le tremblement, c'est la vie et sa perturbation. Parfois

35 S. Freud : *Sur la psychanalyse, cinq conférences* (1910), Gallimard, Paris 1991, p. 115.

36 J.-B. Pontalis : préface de S. Freud, *Sur la psychanalyse*, op. cit.

le sol s'endurcit, le mouvement, la libre circulation n'est plus possible dans cette terre qui est devenue hostile à elle-même : on peut appeler cela la névrose. Elle réussit à arrêter le mouvement, ou plutôt à le faire survivre sous l'empire de la répétition. Le sol est devenu solide, lisse, il a perdu ses plis.

Et c'est là qu'on arrive à la règle fondamentale. C'est peut-être naïf de ma part de formuler les choses ainsi, mais je crois que le génie de Freud consiste à proposer une méthode qui est en accord avec les mouvements du monde psychique et ses perturbations. La libre association, l'attention flottante permettent de desserrer la trame et rendre plus complexe la surface psychique, permettent les plans de Rome. Le sol devient ainsi instable, mais une instabilité nécessaire au travail analytique^{37, 38}. Une instabilité qui libère, qui délie, qui desserre. La déliaison fragilise le sol, la terre tremble et puis les brèches apparaissent et avec elles, parfois, des animaux inattendus.

Cela ne signifie pas qu'on doive faire un éloge de la déliaison, de l'instabilité comme seul but du travail analytique ou des interventions de l'analyste. On a besoin de la terre et du tremblement, de la liaison et de la déliaison. On est aussi des pare-excitants³⁹, on palpe la surface psychique du patient, on ralentit la décharge de l'excitation⁴⁰, on a besoin du calme. Aline Petitier dit à ce propos «qu'il faut être

37 «... 'le travail analytique', c'est-à-dire, à mon sens, la parole telle que la libre association et l'attention également flottante font 'trembler' l'évocation de l'actuel et de l'ancien.» nous dit François Gantheret in *Moi, Monde, Mots*, Paris, Gallimard, 1996, p. 187.

38 Deleuze disait qu'avoir un style consistait à bégayer dans sa propre langue. L'image est forte mais je crois qu'il visait à rompre la linéarité vocale - de la même manière que la règle fondamentale cherche à rompre la linéarité du récit - à obtenir le mouvement saccadé qui permet la création, comme avec la poésie de Ghérasim Luca qui fait du bégaiement le lieu du poème. Le tremblement est aussi lié à la création. Cette fois, si la porte s'ouvre, on entend la sonate de Vinteuil ou l'on découvre la région où les voyelles ont des couleurs. Sur le rapport entre tremblement et création, cf. E. Gómez Mango, «L'art de trembler in En pays lointain, les VARIA de la nouvelle revue de psychanalyse II», recueillis par Michel Gribinski, Gallimard, Paris 1994, pp. 44-48.

39 Laurence Kahn propose dans ce sens que certaines interventions de l'analyste fonctionnent comme des pare-excitants à l'intérieur de la séance «parler pour ne rien dire, s'agiter, faire des petits bruits...» pour tenter de fragmenter la charge d'excitation. Cf. «Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre, entretien avec Laurence Kahn», *penser/rêver*, n° 14, Éd. de l'Olivier, Paris, Automne 2008.

40 L. Kahn : «L'excitation de l'analyste», *Le fantasme : une invention ?*, Ed. APF, Paris 2000, p. 70 et ss.

porteur de dispositions absolument contradictoires : savoir attendre sans fin et en même temps éprouver l'urgence de saisir ce qui va se dissiper»⁴¹.

Tremblement et terre, donc. On aurait pu penser que la construction venait arrêter les tremblements, leur donner un peu de raison et proposer un bâtiment solide. Mais Michel Gribinski nous rappelle le caractère déraisonnable de la construction⁴², comment elle est aussi prise par le «trouble de la réalité», comment bâtir sur les ruines ne signifie pas proposer le bâtiment intact et impeccable mais de deviner sans cesse les scènes de la vie pulsionnelle. La construction elle est aussi sans fin, comme l'analyse, elle est solide et elle ne cesse pas de trembler. C'est peut-être aussi pour cela que Freud parle d'une statue sur socle d'argile⁴³ ou bien d'une danseuse qui fait des pointes⁴⁴ quand il évoque *le Moïse*, qui est un texte traversé par la question de la construction.

41 A. Petitier : *Le fantasme : une invention*, Éd. APF, Paris 2000, p. 30-31.

42 M. Gribinski : *Le trouble de la réalité*, Paris, Gallimard 1996, p. 8 et ss. Cf. aussi «Furtiva nox», *Le démon de l'interprétation, Le fait de l'analyse*, n° 4. Ed. Autrement, Paris 1998, pp. 49-65.

43 Freud, Sigmund, Zweig, Arnold : *Correspondance 1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973, p. 136.

44 S. Freud (1939) : *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 137.

Nos constructions sont solides et en mouvement, elles sont toujours en devenir ; même si elles arrivent à prendre une forme, celle-ci est provisoire, bâtie dans un monde mouvant. Cela les rend belles et malgré tout, toujours imprévisibles. Lorsqu'il était enfant, face à l'alcool et aux disputes parentales, Monsieur A allait dans sa chambre et jouait aux *Lego*. Il construisait des maisons, des ponts, une ville. Il essayait, à sa manière, de s'appuyer sur ce qui tremblait, de transformer l'excitation.

C'est probablement ce qu'on fait en analyse, transformer la marée noire et les crocodiles de telle sorte que l'on puisse traverser les marécages. S'appuyer sur ce qui tremble. C'est ce que je fais d'ailleurs en écrivant ce texte. On s'appuie sur ce qui tremble, parce que les tremblements seront toujours là, et même si l'on connaît leur existence, ils nous prendront toujours au dépourvu. Parce que à la différence du chasseur indien qui approche son oreille du sol et entend au loin l'arrivée des bisons, nous pouvons être prêts, entendre même les animaux loin dans la prairie, imaginer leur route, mais quoique nous fassions, les bisons finiront toujours par nous surprendre. Merci.

Deux questions pour Miguel de Azambuja

Michel Gribinski

1. Ça ne va pas être commode.

Tu as une sorte de liberté incroyable, de légèreté et de gravité, et tout ce que je vais dire va être lourd, faire toucher terre à un parcours aérien, inattendu, risqué et on est, je suis, très reconnaissant à Daubech d'avoir eu l'idée d'ouvrir les travaux scientifiques de cette année en nous donnant la possibilité d'entrer, si nous en sommes capables, dans une pensée si peu convenue, et si forte sous sa vive allure, sa grande allure sublunaire.

Ta force, c'est de montrer d'un bout à l'autre que la méthode analytique n'a lieu que si on est capable de maintenir la difficulté qui la nécessite : la méthode analytique n'est pas résolutive, ce n'est pas un protocole, elle ne s'apprend pas, ne s'imite pas, ne s'applique pas, ce n'est pas une question de cours. La méthode analytique déteste l'enseignement, ce n'est pas un objet universitaire, et je ne suis pas sûr qu'elle ait beaucoup plus de goût pour les instituts de formation à l'analyse. Peut-être qu'elle n'aime personne, ou du moins qu'elle n'appartient à personne. Personne ne peut s'en dire propriétaire ou maître. La méthode est en effet le lieu d'un *désaccord* épistémologique, elle repose sur un désaccord qu'on ne saurait instituer artificiellement et qu'il serait artificiel de vouloir résoudre : on ne saurait mettre la méthode de son côté, et il n'est pas question de la séduire, ni de lui faire entendre raison : il me semble que je résume ce que je pense moi-même autant que ton propos.

Ce que tu montres aussi, c'est l'essence de ce désaccord : à savoir que la méthode analytique dispose – elle, pas nous – dispose du conflit entre l'usage du sentiment et celui de la raison. Par exemple, et en cela elle est totalement fidèle à Freud, pour elle deviner c'est construire. Ou si tu préfères, quand elle hallucine, elle élabore la matière de son hallucination, elle en isole et elle en décrit l'objet. Pour la méthode, et je crois aussi pour toi, bien que là je sois moins certain, tu me diras ça, quand ça tremble le tremblement a déjà institué du solide, ou même trembler, c'est déjà, dans ce temps même, avoir bâti un socle fiable.

Il y a une drôle de page de DWW sur cette question, il prend lui les pôles de la vérité poétique et de la vérité scientifique et le voilà dans un fauteuil en train de regarder la télévision – je lui rends un hommage vibrant parce que moi aussi j'utilise la télévision pour penser à autre chose – et donc il a un petit débat avec lui-même, il se dit que le poète en lui va très vite, atteint son but en un éclair (il aurait pu dire en un tremblement), tandis que le scientifique en lui tâtonne, et tombe toujours sur un but nouveau : un but nouveau se présente au scientifique dès que le but en cause est atteint. Et puis la vérité poétique est très difficile à utiliser, elle est affaire de sentiment, et les gens ne sont pas forcément d'accord sur les sentiments. La vérité scientifique cherche un accord entre ceux, les gens, qui respectent la chose intellectuelle, mais un accord, c'est quand même très limité. Etc. J'aime bien ces discussions un peu plates, il faut bien le dire, qu'on a avec soi-même, ici sur la poésie et la science, parfois sur «les-hommes-et-les-femmes». Bref voici ce que DWW écrit ensuite :

«Je pensais à cela en regardant à la télévision la retransmission des obsèques nationales de Sir Winston Churchill. Ce qui m'épuisait alors que j'étais assis bien confortablement, c'était le poids du cercueil et l'énorme effort fourni pour nous tous par ces huit porteurs. Le poids de la cérémonie reposait sur les épaules de ces hommes, dûment décorés aujourd'hui. On nous a rapporté confidentiellement que l'un d'entre eux s'était presque évanoui, et le bruit a couru que le cercueil plombé pesait presque une demie-tonne.

Or il se trouve que j'ai connu un homme inventif. Il a eu une idée. Il a inventé et essayé de mettre sur le marché un cercueil très léger. Etc. »

Naturellement, personne n'a été suffisamment poétique pour réagir favorablement à cette invention. Il fallait du lourd, du très lourd pour faire écho au poids de la culpabilité.

Or voici : la méthode analytique produit une réelle culpabilité. Je parle bien de la *méthode* – association libre, attention flottante – et pas du *moyen* : le transfert, mais, évidemment, une méthode qui a recours à ce moyen, cela n'allège pas la culpabilité, surtout si on n'est pas sûr de la dose de suggestion impliquée ni de l'usage que le patient fera de tout ça : les patients sont habiles à employer les meilleures méthodes pour aller mal, ou pire pour faire obstacle à l'analyse... La méthode, Freud l'a résumée au chapitre de l'interprétation des rêves qui s'appelle «la méthode de l'interprétation» : il s'agit non de froncer les sourcils mais de fermer les paupières : c'est ainsi qu'on laissera venir des associations non voulues. D'autres gardent les yeux ouverts mais font des mots croisés ou du tricot, d'autres mais cela revient exactement au même, font défiler tout ce qu'ils savent, toute leur science, bien lisiblement, comme sur un écran ; d'autres nagent à la surface de la mélancolie, et ne sont pas moins occupés de cette façon que s'ils faisaient des mots croisés. Et puis il y a ceux qui appliquent une grille interprétative, et ceux qui sont pris dans une comparaison, curieusement toujours à leurs dépens, une comparaison avec un collègue qu'ils admirent, et cela revient aussi au même, tous ces «cas» reviennent au même puisque la méthode consiste à ne pas faire fonctionner l'attention comme on a appris à le faire quand il faut mémoriser. On écoute un patient pour ne pas retenir ce qu'il dit. Et certains emploient donc la méthode de l'exil, ils ont recours au dépaysement hallucinatoire, et sentent le sol trembler. Dans tous ces cas, la culpabilité est présente : la science, avec son sérieux et sa respectabilité, est bien loin de notre méthode, ou de nos méthodes, et bref, je me demande si nous sommes capables d'accueillir ton invention d'un exposé plus libre que l'air pour qu'il serve de cercueil ultraléger à notre culpabilité.

Et puis, tout cela dit, je ne sais plus. Et je voudrais nous poser une question à tous les deux : est-ce que tu n'es pas, est-ce que nous ne sommes pas toi et moi en train de dramatiser la question de la méthode ? Est-ce que la méthode, ce n'est pas plus simple, plus plat, plus ennuyeux aussi, et plus bête pour tout dire. Et si, la plupart du temps, nous étions bêtes, et lents, et très peu hallucinés, occupés par disons une résistance moyenne à ce que le signifiant peut avoir de sexuel ? Pauvres et lourds, comme avait dit J.-B. Pontalis à

l'auteur, assez surprise, d'un roman qui s'appelait *Riche et légère* ?

J'aimerais que tu répondes *non* à cette question !...

2. *Zeitlos*

Notre conception laborieuse du temps est désorganisée par le *Zeitlos*, disait Fédida – et moi j'ai un problème avec l'atemporalité, j'ai une conception laborieuse de l'atemporalité, que désorganise le temps qui passe. Je ne comprends pas grand chose à l'atemporalité...

Je n'avais jamais pensé que l'atemporalité pouvait jouer comme tu le dis dans la méthode. C'est-à-dire que le mélange des temps pouvait être un *analogon* de la séparation des scènes. Je n'avais jamais pensé non plus que cela pouvait donner lieu à des tremblements de terre : je voyais ça bien plus paisiblement.

Qu'est-ce qui se passe pour mon problème si je fais le Winnicott devant la télé ? Je pense : Bon, alors l'inconscient ignore le temps. Ou plutôt l'inconscient, la méthode et les animaux ignorent le temps. Pourtant, ce n'est pas de la même façon. La méthode, par exemple, parce qu'elle ignore le temps, accueille tous les temps. Les crocodiles, je ne sais pas. Mais je sais qu'un chat convenablement conditionné connaît exactement le délai qui sépare un bip d'une boulette de viande. Il nous apprend que le temps qui s'écoule entre deux stimuli n'est pas ce que nous appelons le temps puisque, s'il peut l'intégrer à la fraction de seconde près, un chat ne connaît pourtant pas que cette fraction de seconde intervient dans le déroulement de son âge ni que la vie a une durée – et, il faut le dire, rien de plus –, et que cette durée est curieusement faite du temps des autres. Mais je crois que c'est mieux de laisser tomber les animaux.

Donc on peut reprendre :

L'inconscient ignore le temps.

La méthode connaît tous les temps : elle admet la réunion de tous les âges à la fois, c'est comme quand on fait l'amour (l'analogie ne doit pas être poursuivie trop loin).

Cette réunion de tous les âges à la fois, c'est aussi le danger de la méthode. Le danger de la méthode, c'est qu'elle ait tendance à faire le plein, que l'addition de tous les âges, ou de tous les temps

qui est la conséquence de l'attention flottante fasse qu'elle se défie de l'absence, qu'elle tienne l'absence à l'écart. Qu'elle fasse advenir trop de présence.

Et ton exposé souligne bien qu'il y a un peu de mélancolie dans la méthode, elle n'est pas pleine.

Finalement, la question que je peine à formuler, qui vient quand même petit à petit, concerne plus l'inconscient que la méthode : c'est que si rien ne se perd dans l'inconscient, puisqu'il est atemporel, comment alors peut-il être en deuil ? L'inconscient ignore le temps mais il n'ignore pas l'absence. Le deuil a une durée de vie dans l'inconscient, où pourtant tout subsiste intact, contrairement d'ailleurs à la Ville éternelle où tout subsiste à l'état de ruines, comme y sont aussi à l'état de ruines les souvenirs que chaque strate garde des précédentes.

Bref, je trouve qu'on n'y comprend très vite plus rien. Et je ne parviens pas à me contenter des explications métapsychologiques qui pourraient non moins vite remettre mon questionnement dans le droit chemin.

Je me demande si tu me suivrais si je mettais les choses sous une autre forme, c'est-à-dire si je disais que l'atemporalité est l'écho d'un événement phylogénétique – la pulsion –, qu'au début était la pulsion (c'est pourquoi les animaux m'ont servi) indestructible, atemporelle, et que le temps qui passe est d'une autre catégorie – métapsychologique, si l'on veut –, et que la difficulté de la méthode est de faire se rencontrer les deux, la pulsion et le temps, ou sans doute plutôt de voir comment ils s'évitent.

Si tu me posais une question pareille, je ne saurais pas quoi dire...

Des commencements

Pascale Michon Raffaitin

C'est à partir de cette idée des commencements que je souhaiterai dérouler mon propos ; il m'apparaît en effet, qu'un des moments particulièrement propice à une réflexion sur la méthode analytique est celui de la et des premières rencontres avec les patients.

Pourquoi ce choix ? À partir de quels éléments une telle réflexion peut-elle s'engager ? De quoi est-il question lorsqu'il s'agit d'évoquer aujourd'hui notre méthode analytique ? Parler de méthode analytique, telle que Freud l'a conçue, c'est parler de la façon dont elle procède, engageant nos propres théories et les modalités techniques qui permettent son action. C'est nous plonger immédiatement dans la complexité de son matériau même, ce qui est perçu étant dans la dépendance de celui ou celle qui le perçoit, comme nous l'a montré Jean-Claude Lavie, lors des derniers entretiens. Nous sommes dans le fonctionnement d'un «système complexe», pour lequel je retiendrai, entre autres définitions, celle proposée par George Cowan, fondateur de l'Institut de Santa Fe, «un système où chaque élément est connecté à tous les autres». Ce que je cherche à objectiver, pour faciliter un échange entre nous est déjà infiltré de toute la subjectivité inhérente à ce mouvement.

Dans cette complexité intervient bien entendu ce que l'on pourrait appeler «l'entour du psychanalyste», c'est-à-dire ce qui influe et borde spécifiquement (si spécificité il y a) l'espace de la ou des premières rencontres. À titre d'exemple, celui-ci fut lui-même acteur d'une première rencontre avec un analyste, laquelle ne peut manquer d'être, peu ou prou, réactivée dans toute nouvelle première rencontre. C'est en tout cas, ce que nous pourrions nous souhaiter, continuer d'éprouver le tremblement du novice lors des premières rencontres.

La façon dont s'instaure la méthode nous invite à revenir sur le temps et le lieu même de son invention par Freud et nous conduit à nous interroger sur l'épreuve originale qu'il a vécue, et sur le coût psychique qu'elle a dû entraîner.

Les indications de mise en scène, pour reprendre la métaphore théâtrale qui lui était chère, en ce qu'elle instaurerait «les conditions d'une attention détournée», et j'emprunte là l'expression qu'il emploie dans son texte «Les personnages psychopathiques à la scène», nous donnera peut-être quelques indications sur les déplacements exigés.

Commençons donc par l'entour, c'est à dire l'environnement de ce moment étrange de la première rencontre, environnement qui va influencer et délimiter son périmètre, qu'on l'imagine terrain de jeu ou scène de théâtre.

Une première remarque :

Le traitement par la psychanalyse des troubles psychiques a bel et bien disparu dans notre pays des recommandations diffusées aux médecins par la Haute Autorité de Santé, même la formulation qui avait encore cours, certes malheureuse, de «psychothérapie d'inspiration psychanalytique» n'est plus guère utilisée et a cédé la place au terme de psychothérapie psychodynamique qui abolit la référence explicite à la théorie psychanalytique, porte ouverte aux pratiques les plus diverses. Ceci met la psychanalyse en position «d'exception», ce qui a toutefois le mérite de manifester clairement le choix du patient, à rebours de ce qui, dans cet environnement, désignerait la psychanalyse comme obsolète. Cette situation n'est pas sans contrepartie pour les deux protagonistes :

Du côté du patient, l'affirmation de son intérêt pour la psychanalyse et la narration des fondements de son choix seraient superflues quand sa présence suffirait à l'affirmer.

Du côté de l'analyste, le risque de s'écarter de la réserve nécessaire qui doit entourer ce premier contact, avec le danger de séduction qui peut s'y inscrire sous les formes les plus diverses. Ce n'est certes pas une affaire nouvelle mais on ne saurait nier l'importance qu'elle peut avoir dans le prélude à un engagement réciproque.

En deuxième lieu, le fait d'être médecin psychiatre, comme je le suis, me semble avoir un triple impact :

- pour le sujet qui pourra se saisir d'emblée de cette caractéristique pour formuler ses demandes immédiates (feuille de soins, questions autour d'un traitement médicamenteux), ou exposer ses troubles somatiques ou psychiatriques ; l'emploi, pour certains, de «formules savantes» telles troubles bipolaires de type 1,2,3, TOC, troubles déficit de l'attention hyperactivité (TDAH)...., ayant pour seul intérêt leur fonction informative, auraient le mérite, dans la dimension défensive qui marque souvent une première rencontre, de transporter avec elles, telle des formules magiques, ce qui ne peut se dire...
- pour les correspondants psychiatres comme pour ceux qui ne le sont pas, pour lesquels, dans leur adresse, cette appartenance médicale psychiatrique est importante, venant là comme une sorte de garantie que le traitement par la psychanalyse, s'il s'engage, ne nuira pas au patient, mais aussi peut-être comme une ambivalence, une incertitude, quant à l'indication...
- pour moi-même dans une perception première de la clinique qui sera transformée ultérieurement par l'écoute transférentielle. Par ailleurs, l'expérience que j'ai acquise des traitements en institution avec les patients psychotiques y contribue, je soulignerai ici, en plus, une attention particulière à ce qui se manifesterait d'une atteinte somatique souvent déniée. Je pense ici au *holding* bien souvent nécessaire à mettre en place pour les patients dont l'état de santé physique se dégrade.

En troisième lieu, je voudrais évoquer ici l'action du médicament, du médicament psychotrope, avec ses effets positifs et négatifs sur l'organisme, dont la place qu'il occupera dans l'écoute de l'analyste dès les premiers entretiens est importante à repérer me semble-t-il. Qu'est-ce à dire ? Il est sûr que l'analyste est le plus mal placé pour accorder une fonction quelconque au médicament ; mais il serait regrettable qu'il en dénie son incidence.

En reprenant la lecture du *Phèdre* de Platon par Derrida, Fédida, dans un bel article sur «La parole et le pharmakon» paru dans le n°21 de la *Revue Internationale de Psychopathologie*, en 1996,

souligne la bivalence qu'il faut accorder au pharmakon, tout à la fois remède et poison. «Le risque pour les analystes qui déniaient l'action du médicament en croyant à la toute puissance du psychique serait», dit Fédida, «qu'une telle croyance, à leur insu, équivaut à celle d'un pharmakon - en un sens ce pharmakon autocratique de l'hypochondriaque ou de l'obsessionnel dont on a dit qu'il fait du psychique le remède imagé de ses souffrances». Daniel Widlöcher en 1990, dans un article intitulé «Les psychotropes, une manière de penser le psychisme» et Bernard Jolivet en 1977 dans un article intitulé «Le soigné, le soignant, le soigneur» ont fait part de leur propre réflexion psychanalytique sur les psychotropes.

Revenons maintenant à ce qui serait, pour moi, un paradigme de la situation analytique, **le lieu de l'invention par Freud de sa méthode :**

À la lecture du cas de Emmy von N., on ne peut être que saisi par le formidable investissement thérapeutique que Freud fit «sur cette femme de 40 ans, paraissant encore jeune, aux traits expressifs» qui, dit-il, l'a «beaucoup impressionné». Il la rencontre pour la première fois le 1^{er} mai 1889 et nous fait part dans son observation clinique minutieuse d'un symptôme de la patiente qu'il tente de reproduire sur lui-même, à savoir «un bizarre claquement de langue»... Pendant 3 semaines, avec un acharnement redoutable, et ce, dès les commencements, il harcèle, le mot n'est pas trop fort, cette malade tous les jours : hypnose, massages deux fois par jour, bains chauds, bains de siège froids, imposition des mains, exigeant qu'elle dise comment et pourquoi ses symptômes. Plusieurs fois, la malade manifeste une évidente terreur en faisant à Freud le récit des rats blancs ; elle s'écrie «Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! En rajoutant «Ah ! Si je trouvais un animal pareil dans mon lit ! » On ne peut être plus clair !

Formule qu'elle répétera plusieurs fois et que Freud tentera massivement, grâce à l'hypnose, de rapporter à la remémoration.

À une question sur l'origine de ses douleurs gastriques, elle répond qu'elle n'en sait rien. Freud lui donne jusqu'au lendemain pour s'en souvenir... «Elle me dit alors, d'un ton bourru, qu'il ne faut pas lui demander toujours d'où provient ceci ou cela, mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire.»

Freud obtempère... rapportant cette mauvaise humeur à la mort du mari et il poursuit le traitement.

Toutefois, dans une longue note, Freud parle de «fausses associations», de «scission du conscient», de «compulsion à l'association» insistant sur la force d'une pareille compulsion dont il s'est convaincu, dit-il, lorsque, obligé de remplacer son lit habituel par une couche plus dure, ses rêves vont être facilités, il les note et tente de les élaborer et de les lier ensemble.

Cette réflexion inaugure un changement d'état dans sa naissance (Freud obtempère..., s'interroge sur ses prescriptions) et nous fait nous demander s'il n'y aurait pas là «**castration inaugurale**» au sens où Pierre Fédida l'évoque en écrivant dans son commentaire du texte de 1938 sur le clivage du moi, intitulé «Le passé d'un vu - la castration instauratrice» paru en 2001 dans les *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, «qu'il n'y aurait pas de cure analytique si l'analyste n'était pas sollicité par la mise en œuvre de la castration» .

Freud n'aurait-il pas été littéralement déconcerté par Emmy, faisant alors l'expérience de l'inquiétante étrangeté, puis accueillant en lui-même les pensées qui lui venaient à propos de ce traitement comme en témoignent les nombreuses notes qui accompagnent ce cas.

Cette hypothèse, en convoquant cette figure de la radicalité, me permet de penser, le mouvement formidable de déplacement auquel Freud a été contraint et ce qu'il y a déjà en germe dans l'invention même de ce qui deviendra sa méthode ; castration opérante, car tout un processus s'engage alors, qui lui fera non seulement abandonner la suggestion, puis l'hypnose, mais lui ouvrira une autre voie d'accès à ce qu'il cherche. Ce qui deviendra progressivement sa méthode des associations libres et son corollaire la règle fondamentale, pierre angulaire de l'édifice, porte ainsi dès son origine le surgissement de l'*einfall*, et dans ce terme de «*einfall*» il y a bien le préfixe «*ein*», à l'intérieur, ce qui tombe, surgit, arrive soudain à l'intérieur. L'idée de réception, d'espace de réception est bien là ; *einfall* qui prendra place dans la chaîne associative, dans le libre cours des événements du dire et du non dire, selon l'usage freudien.

Freud fera sept ans plus tard l'expérience sur lui-même de sa méthode, comme on le sait, laissant libre cours à ses associations d'idées à propos des images d'un de ses rêves, et ce sera le rêve inaugural

de l'injection faite à Irma, marquant le début de son auto-analyse.

L'*einfall* est assortie de l'exigence faite au patient de l'accueillir et de la communiquer, exigence également faite à l'analyste de saisir ses propres mouvements psychiques à l'écoute du patient.

Il est cependant intéressant de noter que transfert et résistances sont déjà là, dans le récit par Freud de ses premières cures, en particulier celle de Emmy von N. Comment aurait-il pu, d'ailleurs, en être autrement ?

L'hystérie de Mme von N, et la liberté qu'elle se donne d'imposer à Freud sa manière, y est bien sûr pour quelque chose dans ce qui s'est passé pour Freud, lequel n'a pas tardé à en faire son profit. Dire les choses de cette façon engage ma propre fiction dans un anachronisme discutable et témoigne déjà de l'importance donnée au transfert, aux modalités de sa réception et de son maniement par l'analyste, en même temps que la résistance prend la place qui est la sienne dans l'analyse. Réinterroger à ce propos, encore et encore, le modèle de l'hystérie tel qu'il apparaît dans ces premières observations de Freud, permet de puiser inspiration et créativité, face à ce qui, dans nos traitements, se révèle non négociable.

S'en remettre au **déterminisme inconscient** dès la première rencontre avec nos patients, qu'est-ce à dire ? Et pourquoi cet accent mis sur la première rencontre ? Peut-être parce que la première rencontre continue de hanter chaque analyste et lui fait espérer que chaque nouvelle séance sera aussi une première rencontre ? Une première rencontre où l'écoute de l'analyste est sollicitée par ce qui sera transféré d'emblée par le patient. **Une première rencontre qui sera décisive pour les deux protagonistes dans les suites qu'elle lui sera donnée. (modifier pour la compréhension ?)**

Expérience hors du commun et pour l'analyste, et pour le patient, que cet événement, marqué du sceau de l'**inquiétante étrangeté**. De quoi s'agit-il ? La conférence de Miguel de Azambuja en octobre nous a apporté un éclairage très saisissant sur l'*umheimlich* à propos d'un moment de cure.

Evoquer **les premiers entretiens** et en particulier **la première rencontre**, lorsqu'il s'est agi de penser les déplacements que la clinique nous impose, m'est venu de la constatation suivante : Une sensation de fatigue particulière, que je ne pouvais dénier, tant

physique que psychique, que je ressentais après certains premiers entretiens m'intriguait. Il ne s'agissait pas de la même fatigue que celle éprouvée après telle ou telle séance dont je pouvais trouver, dans le cadre d'un transfert, disons bien établi, d'autres origines.

Non, ce coût psychique, d'emblée, en tous les cas je le nommais ainsi, m'invitait à m'interroger sur ce qui s'était déroulé : je qualifiais ce premier entretien de véritable épreuve, qui, au sens d'épreuve originale, porterait en lui-même la marque de l'ouverture vers l'inconscient avec le désarroi qu'elle peut entraîner. Elle est caractéristique de ce contact inaugural et la marque du mouvement créatif engagé à ce moment là.

Un premier entretien

Une jeune femme, d'allure gracile, environ 25 ans, vient me voir. Je suis frappée par la lenteur de son pas en entrant dans mon bureau, la raideur de sa démarche, sa tenue vestimentaire peu adaptée à la température extérieure, la pâleur de son visage et l'immobilité de ses traits. C'est le Dr X qui lui a donné mes coordonnées, me dit-elle, d'une voix lente et monocorde. Avant même qu'elle ait pu me faire part de ce qui l'amène, le souvenir du coup de téléphone de ce Dr X, psychiatre me revient en mémoire : «je te confie Mlle Y, elle est très fragile, elle vient de faire un épisode psychotique aigu très sévère pour lequel elle a été hospitalisée, maintenant tout est rentré dans l'ordre... je continue à la suivre pour le traitement neuroleptique, ce serait bien qu'elle fasse une psychothérapie» L'irruption de cette pensée induite par l'impression que j'avais eue à son arrivée, avant même qu'elle ait commencé à parler, me dérange...

Elle évoque ce qui a motivé son hospitalisation avec une froideur remarquable. Son regard est fixe, s'accroche au mien, les neuroleptiques qu'elle prend y participent certainement, les mots commencent alors à se dire. Des mots semblant défilier les uns à côté des autres, comme récités, ce qui contrastera sérieusement avec leur contenu. «Elle a pété les plombs», me dit-elle d'une voix monocorde, c'est son expression, à cause de sa sœur. Puis elle reste silencieuse. Je l'encourage à poursuivre, ce qu'elle fera sans réticence ; elle m'explique que sa sœur vit avec un homme qui lui ment, qui lui raconte n'importe

quoi, qui lui fait beaucoup de mal, et elle, sa sœur ne voit rien, ne veut rien entendre, elle veut même se marier avec lui et c'est l'annonce de ce mariage qui lui a fait péter les plombs... elle décrit alors ce qu'elle nomme des hallucinations visuelles, dont le contenu étaient «des choses horribles» (sans manifester le moindre affect...) L'hospitalisation, me dit-elle, lui a permis de «prendre de la distance» avec sa sœur, maintenant elle a compris que c'est sa vie à elle, mais quand même, elle sait bien que sa sœur est malheureuse, elle a eu beau essayer de lui ouvrir les yeux (c'est son expression) rien n'y a fait. Et le mariage qui approche, cela lui fait peur. De toutes les façons elle n'ira pas à ce mariage. Elle souhaite entreprendre une psychothérapie, car elle a peur de craquer à nouveau au moment du mariage de sa sœur qui a lieu dans trois mois.

J'écoutais ses paroles désaffectées avec un intérêt qu'elle avait dû percevoir (et supporter)... Le souvenir de l'observation par Freud de Mlle Elisabeth von R. me revint en mémoire amenant là le drame de l'hystérie dans l'écoute de ce qui se déroulait avec elle. Une façon sans doute de me dégager de cette première impression lorsqu'elle est rentrée dans le bureau qui m'orientait trop fortement du côté de la psychose.

Si l'épreuve de réalité avait été mise hors d'état de fonctionner chez elle, je m'en formulais l'hypothèse, que s'était-il passé ? Ce qu'elle me présentait là me laissait dans une grande perplexité. J'écoutais ce qu'elle me disait, ce ton récitatif, ces phrases qui tentaient de se lier en un récit m'étant adressé, comme autant de morceaux d'une passion amoureuse ; il s'agissait pour moi, dans cette première rencontre, qu'ils y trouvent refuge et puissent y être traités.

Nous convenons d'un second rendez-vous ; sitôt installée, elle se dit rassurée de me revoir pendant que j'observe une augmentation de la raideur de sa posture ; rassurée, certes, effrayée, sûrement ! Sa mimique est toujours aussi figée. Elle me parle de sa sœur, qui occupera toute la séance, (il n'est plus question du futur beau-frère), en me signalant qu'elle ne la voit plus depuis son hospitalisation sans en préciser les raisons. Suit alors une sorte de portrait (de cette sœur) qui, au fur et à mesure des descriptions qu'elle en faisait, se dégradait... une anticipation destructrice semblait alors s'inscrire, allant jusqu'à la catastrophe annoncée du futur mariage de sa sœur. C'est ce mouvement que je perçus dans la séance

qui m'engagea à lui proposer de mettre en route le traitement, assorti du cadre nécessaire pour son déroulement. Difficile de dire ce qui s'était passé, ce mouvement psychique que je perçus porté par une sorte de dégradation du portrait à la Dorian Gray. Je me suis demandé par la suite si cet engagement de mon côté, n'avait pas été déjà initié par la perception de son mouvement corporel au début de notre séance, que j'avais traité psychiquement, si je puis dire, dans l'écoute de ce qui m'était adressée.

Nous convenons d'un rythme régulier et soutenu des séances, la seule façon, me sembla-t-il, pour permettre, tout en le garantissant, à ce qui se passait pour elle de trouver place et d'y être traité. Car c'était bien un enjeu d'existence qui semblait se jouer là avec elle. Elle était encore terrifiée. Son accrochage à mon regard, j'en percevais de mon côté tout le désespoir, les propos infiltrés de ce qu'elle cherchait et redoutait de voir, m'engageaient à lui proposer un étayage en face à face, au moins dans un premier temps, pour permettre au processus de s'engager.

Il aura fallu quelque temps de traitement pour qu'apparaisse, dans un moment je dirai tumultueux, de haine dans le transfert, le souvenir construit (et c'est bien selon cette modalité là d'une levée de refoulement) d'une passion amoureuse non déclarée pour un homme beaucoup plus âgé qu'elle qui avait été déplacée sur le beau-frère dans une configuration érotomaniaque, sans qu'elle décompense à nouveau.

Je voudrais maintenant revenir d'une autre façon sur cette situation de premier entretien :

Il, ou elle arrive, précédé(e) de l'appel téléphonique qui a déjà inscrit une trace en nous, la voix, le timbre, le ton, et ce sera le premier contact en chair et en os. D'emblée la rupture d'une communication socialisée, ma présence en retrait qui invite à dire... mais quelle violence dans cette invite, dans ce moment qui voudrait ouvrir et qui met d'emblée les résistances en route... j'interviendrai, ou pas, dans une modulation de ma présence et de ma parole, maintenant la nécessité de cet espace de non communication, au sens où l'entendait Pierre Fédida qui qualifiait ainsi l'espace d'une rencontre analytique. La façon dont je proposerai (ou pas) une deuxième rencontre sera déterminée par cette vue première.

Le patient est par ailleurs d'emblée saisi par l'étrangeté du dispositif, chacun y réagira à sa façon. Le corps

est là, sexué, celui du patient, le nôtre, le sexe de l'analyste est signifiant dès les premiers entretiens. Nous écoutons d'emblée le condensé de ce qui s'y passe, entrevoyons ou pas la possibilité d'un dépliage, déjà cette première rencontre est marquée du sceau de l'hermétisme, si caractéristique du rêve «comme produit asocial, égoïste, incompréhensible à l'autre et au sujet lui-même» (je cite Freud). Convoquer ici le rêve permet d'insister sur la radicalité du refus, du renoncement à toute compréhension psychologique et ce, dès le premier entretien. L'analyste ne peut se soutenir dans ses interventions d'un cadre déjà là et d'un transfert bien établi. Il aura à faire avec ce qui aura pu mobiliser sa pensée. La rencontre sera pourtant déterminante, la décision prise dépendra de la façon dont aura pu se bâtir l'espace de ce premier contact, et à ce titre, la référence à l'espace transitionnel de Winnicott soulignerait ce qui, d'un mouvement créatif pourrait alors s'engager.

Un homme auquel je donnais environ 30 ans, entre dans mon bureau d'un pas déterminé, et se met à parler d'emblée.

Il veut faire une psychothérapie... surtout pas une psychanalyse. Il aurait préféré aller voir un homme, mais X (un psychanalyste) en lui donnant mon nom lui a dit : «Pourquoi pas une femme ? » Il est quand même venu me voir, car il a très confiance en X, mais il garde son idée d'aller voir un homme... parce que, me dit-il, il n'a été élevé que par des femmes..., donc cet entretien, il me prévient tout de suite, ça ne va servir à rien... et puis il est très surpris par l'endroit où je suis installée, cela ne lui plaît pas du tout, (je louais à l'époque un bureau dans une institution qui accueille des malades mentaux), le bureau, passe encore, mais l'environnement.... Pour une psychanalyste c'est bizarre, ça ne colle pas... bon, puisqu'il est venu, il va quand même me dire ce qui ne va pas et suit une description assez minutieuse des symptômes qui le gênent, dont il aimerait se débarrasser, des maux d'estomac, des douleurs abdominales, les médecins consultés lui ont dit qu'il n'avait rien, lui ont quand même prescrit des médicaments, mais les douleurs sont toujours là, quotidiennes, en permanence. Elles sont apparues brusquement, sans raison apparente me dit-il. Il se demande bien «ce qu'il a», se demande si ce ne sont pas les signes d'une dépression, a lu que la dépression peut prendre des formes multiples, m'interroge à plusieurs reprises sur «ce que j'en

pense», les médicaments qu'il prend, la dépression, en supportant le décalage de mes interventions à minima. Ce n'est qu'en fin d'entretien qu'il évoquera sa vie actuelle sous forme de *curriculum vitae*. Quelques éléments de son histoire arriveront alors selon cette même modalité.

Je me surprends à lui dire, au terme de notre rencontre, que la psychothérapie par la psychanalyse (en reprenant ses propres mots du début de l'entretien, porteurs du conflit psychique qui m'était apparu) me semble une très bonne idée, et lui propose de me rappeler s'il souhaite me revoir... ce qu'il fera.

J'écoutais cette deuxième rencontre avec l'idée (probablement trop présente) de l'après-coup, un après-coup qui pourrait être un avant coup vers ce qui allait pouvoir se mettre en place avec lui, impliquée que j'étais dans son questionnement. Il est revenu me voir parce qu'il a été surpris, me dit-il, par mon calme. Il ne s'attendait pas à «cela». Décidément «la surprise» ou «l'effet de surprise» insistait... Il commença à me parler un peu de lui... De mon côté mes pensées en l'écoutant étaient plus mobiles, je percevais qu'un espace se construisait. L'analyse me semblait pouvoir trouver sa place. Il fut possible (non sans mal) de mettre en place les conditions nécessaires au traitement, (nombre de séances dans la semaine, divan, prix assorti du questionnement autour des feuilles de soin) dans ce moment palpable de construction des espaces de chacun. Je repense ici à un de vos articles, Dominique Clerc, que vous aviez intitulé «Les mots sur la scène» paru dans la *Revue Française de Psychanalyse* en 2002, dans lequel vous décriviez bien la nécessité, pour l'analyste, dans les premiers entretiens, de construire sa propre scène, d'y monter ses propres tréteaux.

La force de ses résistances qui s'étaient déployées dès son entrée dans le bureau, lors du premier contact m'avait surprise, sans me décontenancer, et d'emblée, l'émergence du conflit œdipien m'avait engagée dans une écoute en rapport avec le drame qui se jouait. Bien entendu l'*imago* de l'analyste qui me l'avait adressé se manifestait, assurant (au sens assurer dans l'escalade, c'est à dire ce qui permet le mouvement) probablement le début de l'installation de la scène analytique. Tempête passionnelle de son côté, ébauche de construction de mon espace dans l'ajustement de mon écoute, de mon côté. La fatigue que j'avais remarquée à la fin du premier

entretien témoignant de la mise à l'épreuve de mes défenses contre l'émergence inconsciente que cette rencontre avait sollicitée.

Un moment relativement précis au cours de son analyse me ramènera à ce qui avait pu se jouer au cours du premier entretien, suscité par le fait que je sois une femme. Une forte problématique identitaire se faisait jour dans la régression permise par le transfert. Je lui ai interprété un jour dans une formulation qui m'a échappée et qui portait sur sa nomination sexuée, (de la place qu'il m'assignait dans le transfert, je le reconnaissais homme) Je n'ai plus le souvenir précis aujourd'hui des mots que j'avais alors prononcés mais je me souviens qu'ils l'avaient été sous forme d'annonce qui pourrait s'apparenter à la parole que prononce l'accoucheur ou la sage femme pour désigner, à la vue de ses organes génitaux, l'enfant qui arrive ...

J'avais été très saisie moi-même par mon interprétation qui avait eu comme effet le retour de tout un matériel autour du moment de sa découverte de la différence des sexes ...

Continuant à suivre le fil de mon hypothèse de castration inaugurale avec les mouvements psychiques qu'elle entraîne chez les deux protagonistes, je suis amenée à m'interroger en quoi cette hypothèse pourrait avoir de créatif, côté analyste, pour penser les conditions requises dès le ou les premiers entretiens à l'instauration d'un processus analytique, en particulier avec des patients dont il perçoit la fragilité narcissique ; en d'autres termes, comment l'analyste, au fait et soumis lui-même à l'intraitable et au non négociable du déterminisme inconscient, aura à maintenir son objectif, créer les conditions nécessaires pour que le traitement du psychique par le psychique (le traitement d'âme) puisse s'y dérouler.

Une autre mise en scène en donnera peut-être l'illustration :

Le souvenir de ce premier entretien est encore très présent à mon esprit. Lorsque je lui ai ouvert la porte, j'ai vu une jolie jeune femme longiligne, toute de noir vêtue, au beau sourire. D'une démarche assurée, elle est entrée dans mon bureau, elle semblait à l'aise, presque volontaire. En s'asseyant en face de moi, je remarque son visage tendu et son regard, noir brillant. Elle m'était adressée par un analyste de mes amis.

C'est par une logorrhée, ininterrompue, qu'elle est entrée dans la séance. Un besoin visiblement irrésistible l'empêchait de s'interrompre, un déchainement quasi pulsionnel, enfiévré, la submergeait. D'emblée, ce flot de paroles m'a interrogée : par son trop plein, il contrastait avec le contrôle dont elle semblait entourer son allure. Tout en parlant, elle n'arrêtait pas de pleurer, elle avait du mal à respirer, elle suffoquait, même. Elle avait manifestement décidé d'envahir massivement l'espace de notre première rencontre.

Elle raconte qu'elle n'en peut plus de ses symptômes qui ne la quittent plus et la tourmentent jour et nuit : nausées, vomissements, diarrhées, palpitations, boule dans la gorge, sensations d'étouffement, transpiration et suees. Un tableau clinique qui me laisse perplexe. Je la sentais très angoissée. Et elle l'était. Son médecin généraliste tentait de la rassurer en lui parlant d'attaques de panique. Elle prenait des antidépresseurs depuis deux mois, qui ne l'apaisaient pas vraiment. Elle avait 30 ans. Elle souffrait de ces symptômes depuis trop longtemps, qui s'étaient fortement réveillés à l'occasion de certains événements dont j'aurai la teneur plus tard.

Laurence (ainsi se prénomme-t-elle) n'arrive pas à savoir ce qui lui fait peur, ce qui la tient à la gorge et l'empêche de respirer. Elle dit pourtant qu'elle a peur de devenir folle et de refaire un pneumothorax. En évoquant le souvenir d'un pneumothorax un an auparavant, ses symptômes de gêne respiratoire s'intensifient. Elle a vraiment eu très peur de mourir ; l'angoisse redouble d'intensité, au cours de ce premier entretien, lorsqu'elle évoque avec indignation le fait que sa mère ne se soit même pas déplacée pour venir à son chevet à l'hôpital.

Elle ne comprend pas ce qui lui arrive, cherche dans mon regard un point d'appui, il s'agissait que je l'entende dans une souffrance quasi hémorragique (j'utilise ce mot qui est celui de Freud pour désigner la mise en œuvre des contre-investissements suscités par l'apparition d'une douleur)

Elle m'explique et repère que les peurs ont toujours été plus ou moins là, mais qu'elles ont redoublé d'intensité ces dernières semaines lorsque son copain lui a demandé de vivre avec elle. Elle a déjà entendu parler de psychanalyse, se dit «prête à tout» pour que ses symptômes disparaissent. Il est probable que le fait que je sois médecin la rassure.

Le marquage de ce premier entretien était fait d'un curieux mélange, d'un état de détresse certain, de ce qu'elle donnait à voir «d'un corps dans tous ses états» et de l'intérêt qu'elle portait à ce qui, d'elle, lui était parfaitement insaisissable et qui cherchait refuge. Touchée au vif par ce qui cherchait adresse, j'étais à la réception, force était de le reconnaître, dans une activité de pensées dont je percevais bien l'amorce défensive.

Nous convenons d'un deuxième rendez-vous, la semaine suivante.

J'étais assez curieuse de la revoir, ne sachant pas, évidemment, si elle allait revenir. À l'heure dite, elle n'est pas là, je l'attends, cinq minutes, un peu plus, et le téléphone sonne. C'est elle. Je suis très surprise d'entendre sa voix, plutôt claire, déterminée, l'inquiétude me gagne lorsqu'elle m'explique la raison de son absence.

Elle m'appelle d'un hôpital psychiatrique où elle s'est fait admettre à la suite d'une ingestion importante de psychotropes au cours d'un violent accès d'angoisse ; sa mère était présente auprès d'elle à ce moment là, a été paniquée par son état d'angoisse, ce qui n'a fait qu'augmenter l'intensité de l'accès ; ce geste d'absorption médicamenteuse qu'elle n'a pu contrôler lui a fait très peur. Cela la sécurise, me dit-elle, de se retrouver à l'hôpital, «il y a des infirmières et des médecins en permanence».

Elle voudrait me revoir, je lui donne un rendez-vous pour la semaine suivante.

Ce passage à l'acte à la suite de notre première rencontre m'inquiète. Mon intérêt, même dans la réserve de mon écoute n'a-t-il pas été déjà trop pour elle ? N'y aurait-il pas là trace d'une grande fragilité de son enveloppe psychique ? Souhait meurtrier de son conflit œdipien n'ayant pu trouver sa place psychique ?

L'entrée de sa mère dans ses propos au téléphone me semble être un message d'avertissement sur les dangers qu'entraînerait la non prise en compte de la massivité du lien qui les lie.

Elle est présente au rendez-vous, contente d'être sortie de l'hôpital, elle a vu des personnes très folles, leur folie lui a fait peur, elle ne pouvait répondre aux questions que lui a posé le médecin... ne pouvant lui expliquer ce qui lui était arrivé, ce qui a renforcé sa peur de

la folie ; elle a toutefois l'impression aujourd'hui que sa mère a enfin réalisé qu'elle pouvait avoir des angoisses. Cette pensée, fugitive, l'apaise. Elle se demande ce qui se passe avec sa mère qu'elle décrit ici comme ayant toujours été angoissée

Elle ne voulait pas mourir, ce geste qu'elle n'a pu maîtriser lui fait très peur, elle a peur de recommencer. Il s'agissait que j'entende ce geste, porteur du conflit psychique qui la débordait.

Elle me laissait davantage d'espace au cours de cette deuxième rencontre et je pensais déjà aux possibilités que pourrait permettre le traitement analytique de fragmenter cette charge pulsionnelle.

Il m'apparaissait cependant hors de question (question qui s'est bien sûre posée !) qu'elle s'étende d'emblée, son passage à l'acte à la suite de notre première rencontre ainsi que le risque que j'estimais non négligeable d'une brutale somatisation m'engageaient dans cette direction ; l'étayage narcissique du regard me semblant une condition essentielle pour permettre une parole possible et l'instauration d'un processus analytique. Elle s'allongera d'elle-même au bout de quelques mois, dans un mouvement d'abandon de mon regard permis par l'intériorisation de ma présence.

Je reviens pour conclure dans le choix que j'ai fait, de partir de cette observation de Freud avec sa première

patiente Emmy. Elle m'est apparue typique de ce qui avait pu se passer chez cet homme, lourdement armé de ses connaissances scientifiques, porté par toute son ardeur thérapeutique et celle de ses recherches.

Dans son traitement de Mme von N. se trouvait en première ligne le corps, le toucher, le manipulé, et le dire et c'est *in statu nascendi*, du fait de la grâce probable de Mme von N. qui refusait son insistance, avec une brutalité dans la pauvreté des mots employés, que très progressivement, tout en continuant ses traitements, il réinvestit alors massivement sa pensée, vraisemblablement dans la souffrance, et démarre ce qui sera son auto-analyse. Ce fut progressivement le début de sa méthode.

Quelle modestie lorsque dans une note presque trente ans plus tard il réévoque ses débuts, prouvant ainsi leur importance : «Je sais que nul analyste ne lira sans un sourire de pitié cette histoire de malade. Mais il faut se rappeler que c'était le premier cas où j'employais dans une large mesure le procédé cathartique. C'est pourquoi je conserve à cette observation sa forme originale.»

Toute analyse, *in statu nascendi*, fait revivre, ne serait-ce qu'un peu, les affres des débuts. C'est l'hypothèse que j'ai tenté de développer aujourd'hui, à savoir une castration inaugurale.

Toute analyse est un recommencement !

C'est toujours la première fois...

Dominique Clerc

C'est toujours la première fois... Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre : votre clinique en porte témoignage. Témoignage où vous vous exposez, en personne et en toute franchise, et nous donnez ainsi l'occasion d'accéder au matériel de cette première rencontre, celle des commencements. Première rencontre, qui se répète, d'un nouveau patient à un autre nouveau patient, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre... Mais qui, inexorablement, se répète. Car la répétition est bien là. Elle est là, essentielle pour le patient, avec tout l'excès de ce qu'il ou elle vient mettre en jeu dans le risque pris à énoncer sa demande. Une demande qui l'habite depuis l'origine, c'est-à-dire depuis ses propres commencements au monde ; une demande qui s'est modulée et complexifiée au fur et à mesure qu'il, ou elle, a construit cette névrose à laquelle il, ou elle, tient comme à sa propre vie, et j'emploie ici le terme de névrose au sens le plus largement usité dans le langage : celui où il désigne, pour chacun, la folle maladie de l'âme. Une névrose dont on souffre et dont on jouit, certes, mais une névrose dont la visée est aussi celle de se maintenir, envers et contre tout, car sa fonction principale et essentielle, cela nous ne devons jamais l'oublier, est avant tout celle qui prétend soigner le sujet de cette demande tout en protégeant l'existence du désir qui la sous-tend. Entreprise boiteuse, certes... Mais dont la nécessité est irrévocable. Sur cette boiterie s'appuie la méthode analytique, qui anticipe de la guérison en comptant sur la reproduction de la névrose qui s'agit dans le transfert.

C'est en ce sens que la maladie névrotique, avec la construction dont elle est l'objet, est bien à considérer comme tentative d'auto-guérison, au même titre que les délires des malades (mais aussi les constructions de l'analyste !) dont parle Freud dans «Constructions dans l'analyse».

C'est tout cela qui se présente à l'analyste, c'est tout cela qui est mis en scène, massivement, à chaque

nouvelle fois, comme lors de la toute première fois. De l'exposition à cette répétition-là, aucun analyste ne saurait faire l'économie, quels que soient les tours et détours de sa formation préalable, son expérience, son âge, ou son genre sexué, qui font aussi partie des entours dont vous parlez au début de votre conférence.

Si je vous ai bien comprise, c'est à cette expérience-là, celle de la répétition, que vous donnez, je crois, le nom d'épreuve. Épreuve de l'inconnu, épreuve de l'étranger, mais aussi épreuve au sens de ce qui s'éprouve, circulant de l'autre à soi et de soi à soi. Première fois, où, à l'inconnu de l'autre vient répondre l'inconnu de soi. Où c'est, très justement, l'étrangère familiarité qu'offre cet autre, inconnu, ni tout à fait un autre, ni tout à fait le même, qui fait que surgit, avec et dans sa parole, l'inquiétante étrangeté en nous. Celle-là même que nous avons à braver toujours, par-delà le déguisement de la familiarité que présente la langue, si tant est que nous soyons analystes.

C'est en ceci que tout ce que vient éveiller la rencontre lors de cette première fois pourrait bien céder le pas à l'objectivation du «cas», tentation défensive par excellence, nous faisant alors encourir le risque de ne pas entendre ce qui constitue le fonds de la demande.

Bref ! Nous sommes déjà pris ! Dorénavant, rien ne sera plus comme avant avec celui-là, qu'il reste ou qu'il parte.

Car l'épreuve dont vous parlez est aussi un passage, au sens où en parlait Walter Benjamin et tel que le définit Pierre Fédida dans *Le Site de l'étranger*, où il écrit que le «site de l'étranger, qui ne peut pas être l'objet d'une localisation psychologique ou linguistique, est invisible fondation d'un lieu de visualité des choses dans le matériau phonique du figurable : il se désignerait plutôt comme «passage» ou plus exactement comme trans de traduction, de

transcription, de transfert.»¹ Penser le site de l'étranger, ajoute-t-il, revient à ne lui donner aucune topique ou dynamique autre que celle de la réalité de l'inconscient.

J'ajouterai que tout passage laisse après lui, et ses traces, et la trace de leurs inscriptions. Avec ce que vous évoquez de la fatigue, et pour ne reprendre que cet exemple-là, vous éclairez la question du passage d'un jour économique. La fatigue éprouvée n'est-elle pas en effet autre chose que la matérialisation de ce coût psychique dont vous nous dites qu'il est plus ou moins mis en œuvre dans toute première rencontre analytique ? Le coût psychique passe, littéralement, dans le corps.

Or, ce coût psychique, il est à la source de ce qui l'engendre, à savoir la division d'un moi ayant entrevu, dans une sorte de fulgurance, ce qui n'est que mi-dit. Cette division là pousse, au sens fort de la poussée, du *trieb*, de la pulsion. Elle pousse aussi à sa transformation sous la forme de la mise en route d'une activité de pensée qu'on se gardera bien ici de confondre avec une simple activité intellectuelle. Alors... Pensée créative ou activité défensive ? Ne pourrait-on dire, qu'en un bref instant, toute deux sont liées, à la manière du clivage, pour le motif qu'elles sont intrinsèquement liées, et cela pour chacun des deux sexes, à la question du complexe de castration. De ceci, Granoff a lumineusement parlé dans *La Pensée et le féminin*².

En 1986 paraissait le livre de Georges Favez, au titre formidablement provocateur (toute interprétation est aussi provocation !) : *Psychanalyste, où es-tu ?*³, qui rassemble des textes parus entre 1956 et 1974. Je citerais tout d'abord : «Le rendez-vous avec le psychanalyste» (1957), qui offre une perspective sur les enjeux inconscients mobilisés lors de la première rencontre tant du côté du patient que du côté de l'analyste, mais aussi : «Un rendez-vous avec l'angoisse» (1972), article dans lequel G. Favez situe comme source de l'angoisse inhérente

au rendez-vous analytique l'hostilité inconsciente, héritage de l'opposition première à l'autre, opposition fondatrice, dont la reviviscence est inhérente à toute rencontre... À l'origine de toute première rencontre serait donc l'hostilité inconsciente.

Ici me vient une première interrogation : hostilité inconsciente et résistance sont-elles une même chose et appartiennent-elles au même registre ? Il me semble qu'on aurait intérêt à les distinguer l'une de l'autre, et à ne pas les faire se recouvrir ; j'aimerais avoir votre avis là-dessus... Ainsi, quand vous parlez de castration et revenez sur les commencements, ceux de Freud, je n'ai pas eu le sentiment, (mais peut-être vous ai-je mal lue), que vous placiez uniquement la castration sous le signe de la résistance telle que la désigne le roc d'«Analyse avec fin et analyse sans fin», mais que vous faisiez plutôt référence à une certaine forme d'hostilité inconsciente première, produite par la rencontre en elle-même. Hostilité que l'on peut d'ailleurs porter aussi bien au compte de l'analyste qu'à celui du patient : il arrive bien souvent en effet, contre-transfert oblige, que ce type d'hostilité se produise chez l'analyste, qui n'en peut mais. Ne pensez-vous pas que c'est plutôt au compte de cette hostilité-là qu'on peut porter le «Ne me touchez pas !» de Emmy, plus qu'au compte de la castration elle-même et de la résistance qu'elle entraîne ? Encore que vous faites bien de poser aussi la question sous l'angle de la castration, vu la façon répétitive qu'Emmy a de congédier ses médecins les uns après les autres.

Je voudrais donc, discuter avec vous à propos de ce que vous développez avec l'idée de «castration inaugurale», que vous posez comme fondement, et que vous soulignez la présence effective dès les balbutiements de l'invention de la méthode analytique. Je voudrais vous dire tout d'abord que je ne suis pas aussi convaincue que vous du fait que Freud, tout occupé qu'il était à ses recherches, ait pu se sentir castré, ou obtempérant. Et je voudrais revenir à l'article de Pierre Fédida auquel vous vous référez : «Le passé d'un vu. La castration instauratrice».⁴ Vous le citez : «Il n'y aurait pas de cure analytique si l'analyste n'était pas sollicité par la castration.» Certes, nous ne pouvons qu'être d'accord avec une telle assertion.

Mais si je replace votre citation dans son contexte, une

1 P. Fédida, *Le Site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995, p.65.

2 W. Granoff, *La Pensée et le féminin*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Arguments, 1978.

3 G. Favez, *Psychanalyste, où es-tu ?*, Toulouse, Éditions Privat, 1986. Le texte de ce livre étant paru pour la première fois en 1976, dans un ouvrage collectif, sous la direction de D. Anzieu et R. Kaës, avec pour titre : *Être psychanalyste*, Paris, Dunod, coll. Inconscient et culture, 1976.

4 P. Fédida, «Le passé d'un vu. La castration instauratrice», *Libres Cahiers pour la psychanalyse, Les divisions de l'être*, Automne 2001, n°4, Éditions In Press.

question me vient alors à l'esprit : s'agit-il vraiment ici de la castration en elle-même (y compris dans son rapport spéculaire à l'autre) ? Ou bien ne s'agirait-il pas plutôt de ce qu'elle instaure, c'est-à-dire des constructions théoriques auxquelles donne lieu, dans la pensée, et ceci au moyen d'un clivage dans le moi, l'entrevu, celui qui surgit dans l'instant même de la perception d'une réalité du monde, et qui s'inscrit au même moment dans l'impensable de cette perception. Ce modèle-là étant aussi bien celui qui s'exerce dans l'écoute et répond au mi-dire de la parole du patient. La négation (*Verneinung*) telle que l'expose Freud dans son article de 1925 est l'illustration même de cette division ; quant au clivage, il en est l'expression la plus radicale, qui parvient, par un solide maintien de l'assemblage de la perception et de son déni, à garder en soi tout le vif de cet entrevu.

Les théories sexuelles infantiles ordinaires se forment ainsi, se constituant sur le moment en fermes croyances, croyances que la civilisation contraint bientôt à abandonner. Mais elles n'en restent pas moins durablement actives du fait des traces qu'elles ont laissé, et ce, bien longtemps après que leur disparition ait eu lieu : est-il bien certain que chacun d'entre nous ait définitivement abandonné la vieille théorie de la cigogne ? Freud pose en quelque sorte la question dans «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin» en 1937, lorsque, à propos de la nécessité des éclaircissements sexuels donnés aux enfants, il met en doute l'effet préventif qu'il y aurait à accorder à cette mesure, au demeurant tout à fait novatrice et libérale : «Les enfants, écrit-il, savent maintenant quelque chose qu'ils ne savaient pas jusqu'ici, mais ils ne font rien de ces connaissances qui leur ont été offertes. (...) Longtemps encore, après avoir reçu les éclaircissements sexuels, ils (les enfants) se conduisent comme les primitifs auxquels on a imposé le christianisme et qui continuent en secret à adorer leurs vieilles idoles.»⁵ Le clivage est sans aucun doute infini ! Et Freud, à la toute fin de sa vie, dira de lui qu'il est un processus normal, constitutif du moi lui-même. De cette *Spaltung*, à partir de quoi Lacan théoriserait la conception de refente, on peut dire qu'elle est l'agent indispensable qui permet que s'effectuent passages et transformations, ce dont l'évolution même de l'humanité porte aussi témoignage.

⁵ S. Freud, «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF, 1987, p. 249.

N'est-ce donc pas ce même clivage qui se re-produit, au présent, et qui vient à s'exercer, et à exercer ses effets, lors de toute première rencontre ? Sans clivage, ni surtout sans l'effet qu'il induit en nous, nous ne donnerions pas suite : qu'en pensez-vous ?

Tout cela pour vous dire que je vous rejoins tout à fait sur la question que vous ouvrez quant à l'importance de l'éprouvé de la castration dans la rencontre, à la condition cependant de la placer, cette castration, sous le signe de ses conséquences pour la pensée qui écoute.

C'est là où, pour ma part, je ne situerais pas comme vous le faites l'origine de la méthode lors de la rencontre avec Emmy von R., mais plutôt dans celle qui aura lieu plus tard avec Elisabeth von R., la *Fräulein*, la jeune fille, déjà...

Car il me semble qu'Emmy est encore, aux yeux de Freud, ce qu'on peut appeler «une malade» au sens où c'est surtout l'activité intellectuelle du scientifique qui trouve ici à se déployer. Celle du chercheur, au sens large et pragmatique du terme, qui se voit contraint d'adapter la technique en fonction de la résistance du matériau, certes, mais toujours dans la visée, aussi, de l'atteinte de résultats probants. En 1889, le but est causaliste : il faut trouver la cause des symptômes, une cause qui satisfasse la logique de la raison médicale, et cette visée-là est intrinsèquement liée à la question de la reconnaissance par les pairs. Il faut donc impérativement trouver la cause qui permette de découvrir le sens de ce qui, restant caché, est demeuré jusque-là obscur, pour le malade comme pour le médecin, mais qui, une fois révélé à la conscience, apportera la guérison et satisfera ainsi une représentation-but que les deux protagonistes sont censés partager. On voit comment la causalité psychique est loin d'être, à l'époque, dégagée d'un modèle général du rapport de causalité

Quelques années passent, et quelques «cas», aussi... En 1892, et la technique longuement éprouvée de l'hypnose ayant sans doute donné tout ce qu'elle avait à donner, Freud rencontre *Fräulein Elisabeth*. Hésitations autour du diagnostic d'hystérie, cependant bientôt confirmé. Et là, trouble à nouveau : Freud remarque que l'attention de la jeune fille semble «tournée vers quelque chose d'autre», dont les douleurs ne constitueraient qu'un phénomène

concomitant, «sans doute, pense-t-il, vers des pensées et des sentiments liés à ces souffrances.»⁶ Pensées et sentiments seraient donc liés, et le tout ne fonctionnerait pas seulement comme un «corps étranger» dans le conscient de la patiente (révision de la théorie), mais serait là l'effet d'un secret. Cette découverte, de la dimension agissante du secret (banalité révélée et point d'accroche énigmatique tout à la fois) amène Freud à renoncer à utiliser l'hypnose. On peut penser qu'il s'est saisi là, à son insu, de ce qu'il a perçu comme une intentionnalité de l'inconscient, intentionnalité précise-t-il, qui n'a rien à voir avec ce qu'on pourrait qualifier de simulation.

Il décide alors, et l'attitude inhérente à la décision est d'importance pour la suite, d'appliquer une méthode qui consiste à «se faire raconter par la malade tout ce qui lui est connu» et à noter tout ce qui se présente de manière énigmatique dans les associations de pensée, ou encore, tout «maillon» manquant dans ce qu'il appelle «la chaîne des motivations». Donc, tout ce qui ne relève pas d'une pensée rationnelle ou d'un récit préconstruit sera retenu : nous avons là le prototype même de l'*Einfall*.

D'une telle méthode de travail, Freud attend qu'elle permette l'élimination, par couches successives, des matériaux psychiques pathogènes ; méthode semblable, précise-t-il, pour la première fois peut-être, à «la technique de défoulement d'une ville ensevelie.»⁷

Pourtant, le long récit de l'histoire d'Elisabeth, celui qu'elle fait de l'histoire familiale tout comme celui qu'elle produit de l'histoire de sa maladie, tout le récit enfin de ces circonstances qui ont fini par faire d'elle «la malade de la famille», sont porteurs de déception : «Il ne s'agissait là que d'une banale histoire de secousses morales, qui n'expliquait ni pourquoi l'intéressée devait être atteinte d'hystérie, ni pour quelle raison l'hystérie avait pris justement la forme d'une abasie.»⁸ Le secret est bien gardé !

Un secret donc, entrevu parce que retenu, énigmatique du fait même de la banalité qui le caractérise : quelle jeune fille célibataire qui ne soit tombée amoureuse d'un homme jeune, bon et beau, présent dans l'entourage familial immédiat, un homme pour ainsi

6 S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'Hystérie*, Paris, PUF, 2002, p. 107-108.

7 *Ibid.*, p. 109.

8 *Ibid.*, p. 114.

dire à portée de main, situation fréquente au XIX^{ème} siècle, mais dont force est pourtant de constater qu'elle est demeurée tout aussi actuelle aujourd'hui qu'autrefois. Perception donc, par Freud, de la complexité que tisse cet entrevu autour de laquelle sa pensée va se mettre en mouvement.

Car le secret est un secret de Polichinelle, et ne tient sa valeur de secret que parce qu'il la tient de l'ignorance de celle qui le garde, et de l'ambiguïté du désir qu'il enchâsse. Là est la vraie découverte, d'où découlera l'invention de la méthode. Freud, percevant alors, dans le mouvement de sa propre pensée, l'étendue de l'intentionnalité psychique inconsciente à l'œuvre chez la patiente, celle-là même qu'il éprouvera plus tard de la façon la plus vive et désignera comme telle, après qu'il l'aura arrimée à la découverte du transfert chez Dora l'hystérique.

La découverte est de conséquence, et se produit du fait même que la banalité soit au rendez-vous : «Ce petit masque-là fait augurer un sens caché»⁹ avait noté Freud, dès le début de sa rencontre avec Elisabeth. La découverte de l'agir du désir, maintenu au secret, révélera que le sens caché n'est pas celui qu'on avait jusque-là pu penser pouvoir décrypter directement depuis le symptôme, mais qu'il est bel et bien celui-là, présent ici et maintenant, posé par un désir dont le sujet lui-même ignore tout, désir qui se présente, masqué par une demande qui le porte, et plus encore, le transporte.

D'où ma question : le désir n'est-il pas ainsi toujours mis en scène lors d'un premier rendez-vous ? Ne se présente-t-il toujours ainsi masqué, et à ce titre, d'une certaine façon, toujours hystérisé ? Vos exemples cliniques en témoignent : c'est bien ainsi, je crois, que le désir de l'hystérique mis en jeu dans la rencontre avec l'autre demeure tout à fait paradigmatique de la rencontre analytique.

J'ajouterais encore une chose, à classer au chapitre des commencements ; une chose essentielle à mon sens, à propos de la cure de Fräulein Elisabeth, qui contribue pour moi à faire de cette cure le premier modèle, et fait d'elle le modèle de la première rencontre. Le secret ne saurait être révélé que par le biais du langage, celui du corps certes, mais surtout celui des mots : Freud, écoutant les mots d'Elisabeth, apprend, je le cite, à se servir de l'éveil

9 *Ibid.*, p. 109.

de la douleur qu'ils provoquent «comme d'une boussole» : toute première invention de la méthode, qui s'étaie sur une technique en marche ! Traces, inscriptions événementielles, seront donc, désormais, transportées via le langage. Il n'y aura jamais de retour en arrière sur ce chemin-là de la théorie. Comme l'affirme Pierre Fédida à propos de l'interprétation : «si l'inconscient est «constitué» de représentations-choses entrant comme matériau dans la nature phonique des mots, non seulement on peut tenir les traces mnésiques pour les inscriptions d'événements par le langage (...) mais surtout on dénierait à toute parole la fonction d'une interprétation si elle ne comporte pas dans la modalité de sa prononciation l'imagination sensorielle du mot en affinité attractive avec la trace mnésique.»¹⁰

Ce n'est donc, à mon sens, qu'avec la découverte du langage et de sa fonction, que Freud nomme alors à l'époque «symbolisante», que s'instaure véritablement la méthode.

Le langage, dès la première rencontre, est ce par quoi nous sommes saisis. Le langage... Son expression, ses expressions. C'est sans doute aussi du fait du langage que la première rencontre se place toujours plus ou

¹⁰ P. Fédida, *Le Site de l'étranger*, op.cit. p. 63.

moins sous le signe de l'urgence. La clinique que vous nous avez proposée nous invite ainsi à débattre de la question de l'urgence, toujours présente dans la première rencontre, au sens où elle y est «présentée» : «Sans urgence, pas de psychanalyse», remarquait un jour Jean-Claude Lavie, et c'est bel et bien l'urgence, disait-il «la pression actuelle de l'insupportable (...) qui incite à l'entreprise, malgré son coût énergétique et financier.» Ajoutant à cela que le maintien de cette pression agence d'emblée la situation analytique, «dont le déroulement s'organise autour d'une urgence au long cours.»¹¹

«Une urgence au long cours» : belle définition de ce qu'on appelle processus. Mais le processus, ce qui est en marche, n'est-il pas déjà là, dès avant la première rencontre ? Et l'urgence qui infiltre toujours le premier rendez-vous, voire le premier appel, ne serait-elle pas comme le parangon d'une castration anticipée ? Fulgurance de ce qu'on entrevoit, condensation dont on se fait le réceptacle, et l'espérance du dépliement de la pensée, comme réponse à l'urgence de la perception.

¹¹ Ces propos sont extraits d'un argument introductif sur le thème de «L'urgence en psychanalyse» proposé par J.-C. Lavie lors d'un groupe de travail de l'Institut de formation de l'APF, le 14 octobre 1986.

Invention et instauration(s) de la méthode : suspens et détour du regard

Dominique Heuzé

Le sens étymologique du mot Méthode, la «direction qui mène au but» (*Dict. historique de la langue française*) suggère une destination mais aussi un cheminement, puisque «*hodos*», c'est «la route». Sur cette route, pour quelques instants, c'est le parcours effectué par Freud pour parvenir à sa méthode analytique dont je souhaite suivre les traces, repérer quelques épisodes, en particulier ceux qui l'ont conduit d'une position d'emprise maximale par rapport aux objets successifs de ses investigations à celle d'une «déprise» optimale. Ce mouvement, ce progressif déplacement plus particulièrement repérable au niveau du tactile et du visuel me semble être à l'origine de son élaboration.

La méthode s'appuie sur l'articulation des deux principes fondamentaux que sont la libre association pour le patient et l'écoute en égal suspens pour l'analyste. Ce sont elles et leur mise en œuvre qui génèrent ce qu'il est convenu d'appeler le processus analytique.

Ce dispositif d'ensemble à partir duquel la cure s'engage suppose, comme pour le rêve, une régression topique, temporelle et formelle et passe par le même mode d'abandon de soi que requiert l'endormissement.

Certains patients, peut-être tous, peu ou prou, y résistent d'emblée et parfois d'une façon massive et durable parce que cette demande de se laisser aller à la dérive de soi-même vient atteindre le sujet dans les assises de son identité. Jusque dans une certaine mesure elle impose la perte de vue et de contact avec l'autre et avec soi-même, mais jusque dans une certaine mesure seulement, puisqu'en fait il s'agit d'aller vers les retrouvailles de soi.

La trajectoire suivie par Freud l'aura en quelque sorte conduit d'une porte à une autre. L'une se fermant dans son dos en 1882, celle de l'Institut de Physiologie, après que son maître Ernst Brücke l'eut quelque peu poussé dehors en lui ayant fait comprendre qu'il

n'y avait guère d'espoir pour lui de faire carrière dans le laboratoire : l'autre se fermant sur son nez quelques 18 années plus tard, claquée par Dora qui mettait un terme à une cure d'à peine 3 mois même si, historiquement, à 6 séances par semaine, c'était déjà pas mal... Ce départ devait amener Freud à «découvrir» le transfert.

Durant ses années de recherche dans le laboratoire de Brücke, Freud est immobile, penché sur l'objet étudié qui est là, tout prêt, pris entre les deux lames de verre, pris entre ses mains, «calé» sous l'optique du microscope. Il est on ne peut plus proche, juste sous l'œil qui observe, qui fouille, qui veut que rien ne lui échappe.

Dans le cabinet de Freud en 1904, date de l'article «La méthode psychanalytique de Freud», l'objet n'est plus objet d'investigation, ou plus seulement. Pris dans les divers mouvements régressifs qu'impose la méthode, il est là certes, mais aussi là-bas et ailleurs encore. Il y est maintenant et autrefois, en même temps. Il est désormais à distance et plus dans le champ visuel.

L'œil et la main... Tenir et scruter... Il faut se souvenir que Freud, qui utilisera un schéma optique pour sa première modélisation de l'appareil psychique, s'est notamment distingué durant ses années de recherche en histologie nerveuse par la découverte d'un procédé pour y voir encore mieux, encore plus, en utilisant du chlorure d'or pour colorer les tissus. Mettre de l'or dans les tissus... Voilà au moins un point commun entre Sigmund Freud et Gustav Klimt...

Durant son séjour chez Meynert, il va franchir une nouvelle étape. L'objet de recherche n'est plus maintenu passivement soumis à l'investigation, mais va prendre une part de plus en plus active à celle-ci. On sait comment, bien plus tard, Ferenczi, pris par la passion de la technique, s'aventurera dans l'exploration des limites de cette voie avec notamment l'analyse mutuelle.

Pour ce qui est de Freud, vers 1885, cela va passer par une étape intermédiaire. Le chercheur devient aussi l'objet de la recherche. Cette même démarche sera répétée quelques dix années plus tard avec le rêve et l'auto-analyse, Freud illustrant là avec force son refus de toute discrimination patient/analyste du point de vue du fonctionnement inconscient.

C'est avec sa recherche sur la cocaïne qu'il va inaugurer ce mouvement de retournement sur soi de l'investigation. Comme pour le rêve, comme dans l'auto-analyse, cette «expérimentation» lui vaudra de passer par des moments de forte exaltation, d'excitation, mais aussi d'abattement extrême et de culpabilité dans la confrontation à la mort.

En effet, ces recherches sont indissolublement liées au décès de son ami Fleischl, dont le nom résonne un peu comme celui de Fliess et pas seulement par assonance mais aussi par les soubassements transférentiels de son amitié. À son propos il écrivait notamment : «... il a toujours été mon idéal et je n'ai pas eu de cesse qu'il ne devint mon ami, pour avoir le droit de tirer une joie pure de son talent et de sa réussite.» (Lettre à Martha, 17 juin 1882 – cité par M. Robert, *La révolution psychanalytique*, p.b.p. p.67). C'est lui, Freud, qui conseillera à Fleischl qui n'arrivait plus à se soulager par la morphine de douleurs liées à une névrite, de faire un usage constant de cocaïne, ce qui aura pour conséquence d'ajouter aux tourments et aux souffrances déjà nombreuses de son ami, celles de crises douloureuses intenses.

Ses recherches sur la cocaïne furent également à l'origine d'une de ses premières déconvenues scientifiques puisque c'est à un ami, Carl Koller, (ils avaient ensemble expérimenté la cocaïne sur eux-mêmes), que sera attribué tout le bénéfice de la découverte des effets anesthésiques de celle-ci. Freud s'était arrêté à l'intuition de ces effets, ne poussant pas plus avant sa recherche parce qu'il aurait été trop pressé de rejoindre sa fiancée. C'est du moins ce qu'il nous en dit... Si je rappelle ces épisodes, c'est parce qu'il me paraît intéressant de pointer, sur le parcours que je retrace et qui conduit Freud à se détacher progressivement, dans sa pratique, du désir de voir, que c'est précisément sur l'anesthésie de l'œil que son intuition comme la découverte de Koller ont porté.

Un dernier détail encore : Freud, après quelques temps de tension plus ou moins envieuse vis-à-vis de Koller qui a obtenu un grand succès, va se réconcilier avec son ami, et se retrouvera à ses côtés en 1885 pour pratiquer avec lui l'anesthésie locale de Jacob Freud, son père, alors opéré d'un glaucome... (Anzieu D. - *L'auto-analyse de Freud*, p.73).

En 1886 Freud est de retour de Paris, de la Salpêtrière et de ses exhibitions. Il reste marqué par sa rencontre avec Charcot. De lui, il écrivait à Martha: C'est «un homme... ..avec des yeux sombres étonnamment doux (un œil plutôt, l'autre est sans expression, affligé d'un strabisme convergent)». Il me semble, à ce propos, que cet homme admiré par Freud et à l'œuvre de qui il rendit un élogieux hommage posthume pour, deux années plus tard, porter à celle-ci des coups très durs avec les *Etudes sur l'hystérie*, cet homme donc, Charcot, n'est peut-être pas totalement absent du rêve fait en 1896, «On est prié de fermer les yeux/ un œil», rêve d'ambivalence, de culpabilité et de demande d'indulgence concernant le père, pas plus du reste que de celui de 97 dit du «Médecin borgne», rêve concernant un professeur secourable et un médecin redouté....

En 86 donc, de retour de la Salpêtrière, Freud avait fait devant la Société des médecins viennois un premier exposé sur les idées de Charcot concernant plus particulièrement l'hystérie masculine. Cet exposé fut froidement accueilli. Encouragé par Meynert, il récidivera quelques semaines plus tard en présentant un cas clinique d'hémi-anesthésie hystérique chez un homme, exposé qui lui, nous dit Freud, reçut des applaudissements. Le cas mérite que l'on s'y arrête quelque peu, car il fut le premier à partir duquel la question du visuel prit une autre dimension que celle limitée au fonctionnel. Charcot avait déjà commencé à souligner l'importance du symptôme visuel dans l'hystérie. Elle se confirme ici.

Il s'agit du cas d'un jeune homme dont les troubles ont commencé après avoir eu une violente dispute avec un frère aîné. Il présente une anesthésie de tout le côté gauche, des troubles de la vision complexes portant essentiellement sur la perception des couleurs et une héli hallucination négative du corps propre. Freud présente là sans le savoir son premier trouble psychogène de la vision.

À propos de cette présentation de cas, on ne peut s'empêcher de pointer, comme l'a fait G. Bonnet dans «La violence du voir», l'aveuglement de Freud, 10 ans certes avant les *Etudes sur l'Hystérie*, concernant les causes probables des troubles décrits et les raisons possibles de cette cécité. En effet, c'est à propos d'une dette (et on sait que Freud contractait fréquemment des dettes auprès de ses amis, notamment Fleischl) que ce jeune homme de 29 ans (Freud en a alors 30) s'est disputé avec son frère et celui-ci serait allé jusqu'à le menacer avec un couteau. À aucun moment Freud ne fait le lien, dans sa présentation en tout cas, entre ces circonstances et les symptômes présentés. On peut imaginer que c'est peut-être parce que ce cas d'hystérie masculine, par sa singularité même l'a, dans une dimension spéculaire, confronté d'emblée au complexe fraternel. Ce complexe, on le sait, a été au cœur de sa problématique et a joué un rôle déterminant dans ses amitiés, dans sa recherche d'*alter ego* successifs et jusque dans sa façon de s'inspirer de leurs suggestions pour y découvrir ce que eux n'avaient que pressenti.

Avec l'utilisation de la méthode cathartique de Breuer, Freud fit, en 89, un pas de plus dans la direction de sa propre méthode. L'hypnose, la suggestion, le toucher, se mettent au service d'un objectif sur lequel toute l'attention du médecin est maintenant «focalisée» : faire émerger la scène traumatique dans toute sa précision imageante, faire surgir les images et le tout de chaque image pour qu'elles livrent leur secret dans un moment cathartique.

Un nouveau changement s'opère ici. Le désir de voir plus investit désormais les images internes, la réminiscence, les traces. Un pas de plus est donc désormais effectué, mettant à distance la réalité tangible, palpable. On passe du monde des choses visibles à l'œil nu au monde du dedans, monde obscur, inaccessible directement et nécessitant une exploration interne. Freud découvrira plus tard avec son travail sur le rêve la voie d'accès qui rendra cela possible, permettant de réaliser, selon la formule de J.-B. Pontalis, une «endoscopie psychique». Une étape importante sur cette voie sera la traversée de la crise liée à ce qu'il nomme l'effondrement de sa *neurotica* et qui l'amène peu à peu à comprendre ce qu'il en est de la réalité psychique et des fantasmes. Il est sur le point de construire sa propre méthode.

Et tout d'abord, il renonce à hypnotiser ses patients. Pour autant il ne renonce pas totalement à l'hypnose puisque, les faisant allonger et maintenant des consignes suggestives, il leur demande de fermer les yeux, les incitant ainsi à une auto perception hypnoïde.

Il s'agit dès lors de passer d'un regard extérieur, suspendu au regard de l'autre, à un voir intériorisé. Enfin, réalisant combien le toucher influence ce «voir intériorisé» et les pensées qui en résultent, il renonce au contact physique qui consistait à poser sa main sur le front des patients en énonçant sa consigne suggestivante. Il supprime également la consigne de fermer les yeux.

Pourtant, l'abandon de la suggestion ne sera jamais total, et en premier lieu pour la simple raison que Freud repère, avec la «découverte» du transfert, que celui-ci est en fait à l'origine même de la suggestion. Mais il entend désormais utiliser celle-ci en la mettant au service de la levée des résistances et de l'établissement d'un attachement suffisamment fort pour pouvoir «supporter» les interprétations. Rappelons par exemple comment, dans «De la psychanalyse «sauvage»» il prescrit qu'une interprétation ne doit pas être formulée avant que «le patient ne soit attaché au médecin (transfert)» afin «que la relation de sentiment avec celui-ci lui rende impossible de fuir de nouveau». Notons au passage le caractère quelque peu inattendu de ce «de nouveau» qui conclut cette phrase. En effet, il ne constitue le rappel d'aucune première évocation de fuite, ni dans la phrase, ni dans celles qui la précèdent. Alors «de nouveau» par rapport à quoi ? Je suggère que cela pourrait constituer comme une allusion implicite à Dora grâce à qui il a pu comprendre ce qu'il vient d'affirmer.

Peu à peu Freud, avec l'aide de ses patientes, abandonne également la méthode cathartique pour prendre du recul, mettre de la distance, cesser de vouloir scruter l'image de la scène traumatique avec la même intensité que celle qui l'animait dans ses observations des cellules nerveuses. Il passe de la réalité tout court à la réalité psychique, du souvenir au fantasme, de l'association suggérée à l'association libre. On arrive alors à une conception de la méthode exigeant prioritairement une mise en suspens de la maîtrise. Pendant les 10 à 12 ans qui précèdent l'auto-analyse de ses rêves et la découverte de la psychanalyse Freud avait été, comme le pointe D.

Anzieu, plus homme de vue et homme de main qu'homme de parole.

Tenter d'approcher la réalité psychique ne requiert plus désormais d'avoir une démarche active, insistante, suggestivante et manipulatrice. Bien au contraire, il convient de se déprendre de cette attitude, de lâcher prise, de ne plus presser le patient pour en extraire le souvenir refoulé, toutes choses qui seront synthétisées dans cette formulation célèbre de 1922.

Il s'agit de s'abandonner «dans un état en égal suspens, à sa propre activité d'esprit inconsciente, (en évitant) le plus possible la réflexion et la formation d'attentes conscientes et, de ce qu'on a entendu, ne rien fixer de façon particulière dans sa mémoire, capter de la sorte l'inconscient du patient avec son propre inconscient» (O.C. XVI p. 187).

Désormais, ne plus «vouloir saisir», ni «vouloir voir», est la condition première pour que, peu à peu, s'amorce le processus. C'est dans les temps du début, dont on sait qu'ils peuvent durer, que la méthode est, me semble-t-il, plus particulièrement précieuse, qu'elle sert de balise pour avancer sur le chemin étroit entre le «trop près» de l'identification réciproque, de la suggestion, de l'emprise par la proximité et le «trop loin» d'un monde du pur signifiant, de la désincarnation, celui du «bel indifférent» dénoncé par Victor Smirnoff.

Le dispositif divan/fauteuil vise à annuler la frontalité d'un regard mutuel, à constituer un obstacle au visuel du mauvais-œil, celui qui menace de faire disparaître l'autre. Il doit faciliter l'exercice d'un voir qui se donne à voir et à entendre. Mais, bien évidemment, ce seul dispositif ne suffit pas en soi. Encore faut-il qu'un temps et un lieu soient instaurés, posant un cadre ou, plus justement, une scène, comme le rappelait J.-Ph. Dubois dans «La scène de l'engagement», et sans laquelle la méthode ne peut s'appliquer. Élément organisateur, cette scène a une fonction de continuité opérant indépendamment de la volonté des deux protagonistes. Elle délimite une aire permettant la mise en situation analytique et le jeu des transferts. Je prends-là le terme de jeu dans une des utilisations métonymiques du terme, relative à un espace et un mouvement, comme quand on dit d'un objet qu'il a du jeu ou encore quand on parle de jeux d'eau, mais aussi dans son sens théâtral ou dans son sens étymologique, puisque jeu vient de *jocus*, «jeu en paroles». Le jeu des transferts s'opère sur la scène

analytique, elle-même construite en référence à la scène du rêve, à la scène de l'inconscient. La méthode, avec les consignes de libre association et d'écoute en égal suspens, désigne les modes d'accès à cette scène. «Se laisser aller» à la parole «comme on le fait par exemple dans une conversation où l'on tombe dans des discours à perte de vue» (*La Méth. PsyA*, p.13), se laisser aller à l'écoute «ne rien fixer de façon particulière... capter l'inconscient du patient avec son propre inconscient».

Ce lent mouvement régrédient qui doit s'opérer simultanément chez le patient et chez l'analyste est éminemment singulier pour chaque cure, pour chaque séance. Il s'agit donc, dans ces «laisser aller», de, nous dit Freud, «créer un état qui présente une certaine analogie avec l'état d'endormissement». L'endormissement requiert un sentiment de sécurité minimale, tant interne qu'externe. Les causes de son empêchement sont donc nombreuses. Mais c'est sur celles inhérentes à la qualité de présence de l'analyste que je voudrais m'arrêter quelques instants. Beaucoup de patients, surtout en début de cure, éprouvent un état d'inquiétude, d'alerte et de vigilance bloquant le «laisser aller» dont parle Freud. Ils sont comme l'enfant inquiet qui ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il y a une présence hostile, menaçante, tapie dans l'obscurité de sa chambre. La peur qui paralyse le rêve... Fréquemment, ces patients sollicitent alors dans le transfert une présence protectrice, rassurante, maternelle. Sans y répondre au premier degré, l'analyste peut néanmoins et si j'ose dire, venir border cette inquiétude, tenter de l'apaiser peu à peu, pensant que cela facilitera le mouvement vers l'association libre. Il y a de fortes chances pour que cela serve surtout à l'installer dans la position d'une mère cherchant à endormir son enfant qui lui, sait qu'en ne s'endormant pas, la maintient là, à portée de main... Après un certain temps, on ne sait plus qui raconte une histoire à qui, qui veut endormir qui. Il y a comme un impératif à établir et maintenir une proximité maximale avec l'analyste, le tenir, s'agripper à lui, ou encore faire en sorte que ce soit lui qui s'agrippe en déployant devant ses yeux des images captivantes, excitantes, fascinantes. Il est des patients dont on dit qu'ils sont visuels. Freud lui-même en parle à propos de ses patientes hystériques. Mais de fait tous les patients cherchent, peu ou prou, à certains temps de la

cure et peut-être plus particulièrement au début de celle-ci, à nous en mettre plein la vue. Ils déploient parfois devant nous des scènes d'une grande acuité, d'une grande précision, cherchant à nous fasciner, nous hypnotiser, nous passiver ou nous exciter. Leur résistance à la règle fondamentale s'exprime là d'une façon particulièrement vive, prenant parfois des formes singulières.

Un exemple concerne cette anecdote qui m'a été rapportée et que certains parmi vous doivent connaître puisqu'elle s'est déroulée lors d'un des premiers «Mardis techniques». Elle concerne Christiane Guillemet.

Elle avait évoqué les séances pénibles qui lui étaient imposées par une patiente. Celle-ci traversait à ce moment de la cure une phase de grande activité sexuelle et lui racontait, séance après séance, ses nombreux ébats dans toute leur intensité et leur variété sans omettre le moindre détail, tant et si bien que, n'y tenant plus, elle avait fini par lui dire : «Mais enfin, vous n'êtes pas obligée de tout dire !!!».

La formule peut paraître paradoxale sauf à considérer que «dire tout ce qui vient» n'est pas tout à fait synonyme de «tout dire». Elle traduit en tout cas une réaction face à un insupportable lié à l'inflation exhibitionniste des propos sollicitant le voir sexuel dans l'écoute, celui de la dimension scopique. Ces images-là sont d'autant plus fascinantes, envahissantes, qu'obéissant à des enjeux transférentiels au sein desquels la résistance occupe bien souvent une place centrale, elles visent à lutter contre l'absence de l'analyste dans son écoute, cherchant à le maintenir dans une proximité incestueuse et, dans l'exemple cité ici, ayant trait à la scène originare. Face à une telle prise en masse dans des images suggestivantes, hypnotisantes, la méthode prescrit, parce qu'elle est née du travail sur l'interprétation des rêves, de faire donc comme avec le rêve et de fragmenter le récit pour le traiter détail après détail et non dans sa globalité paralysante. Prescription technique bien sûr, qui trouvera des modalités d'utilisation dont la variabilité reste soumise au jeu des transferts. Une autre modalité de lutte contre la mise en œuvre de la méthode et qui me semble plus éprouvante à soutenir concerne ces situations où l'analyste est maintenu au plus proche du seul fait qu'il est envahi, annexé.

Ainsi de cette patiente...

Elle avait, dès la deuxième séance, évoqué la perte de sa fille, morte quelques heures avant l'accouchement. Il y avait 15 ans... Elle n'en avait guère dit plus. Les larmes étaient venues.

Des larmes... des vagues, un océan de larmes ! Et avec, des sanglots, des tremblements, des secousses. Pelotonnée en boule sur le divan, le visage enfoui dans les mains, agitée de spasmes, de plaintes et de cris sourds, de brusques retournements, de «moucherries» interminables... Cela durait toute la séance. Cela dura séance après séance, semaine après semaine. Je me sentais suffoqué, assailli, sans possibilité de faire ne serait-ce qu'un pas en arrière pour avoir un minimum de distance. Une seule pensée : que faire, que dire pour sortir de là, pour arrêter cette inondation ? Je redoutais chaque séance, allant ouvrir la porte de la salle d'attente en ne pensant qu'au moment où je refermerai sur elle celle du cabinet. Durant les 4 à 5 mois que cela a duré, je suis passé par bien des états d'humeur. De la compassion à la colère, de l'effort de construction à l'éprouver de panique interne, cherchant désespérément à garder la tête hors de cette eau salée qui voulait m'engloutir. J'étais la mère rejetante attendant, souhaitant la mort de l'enfant haï, j'étais l'enfant suffoqué en train de se noyer dans le liquide amniotique. Comme une basse continue, toujours la même pensée. Sortir, s'en sortir, m'en sortir... Faire un pas, puis deux, trouver de l'air, de la distance. Trouver un moyen, une méthode, une technique. Changer quelque chose, s'y prendre autrement. Je me sentais à sa merci. Je n'étais plus qu'un contenant/dépotoir qu'elle remplissait peu à peu de ses larmes, de ses Kleenex, de ses gémissements. Je m'en voulais de m'être embarqué dans cette cure. Je n'étais pas assez compétent pour ce type de pathologie. C'est à un confrère plus chevronné, plus aguerrri dans ces prises en charge difficiles que j'aurai dû l'adresser. Elle finirait par aller encore plus mal, hospitalisée ou suicidée. Pour autant, je ne me sentais pas persécuté par elle. Je me sentais menacé par ce qui se représentait pour moi comme une rupture de digue chez elle qui se déversait en moi et dont je ne voyais pas la fin. Comment inventer, créer un espace quand tout est fait, justement, pour qu'il n'y ait pas d'espace ? Je prêtai-là à ma patiente la cause de mon désarroi... Et puis une plainte était venue, à trois ou quatre reprises, un reproche. Quelque chose commençait vraiment à s'adresser à moi, enfin. C'est en tout cas comme cela que je le ressentais

alors. Elle avait froid, il faisait froid dans cette pièce. Elle ne comprenait pas pourquoi je ne chauffais pas davantage. Et puis elle ne comprenait pas non plus pourquoi mon fauteuil était si loin du divan... Un jour, en maugréant, elle s'est à moitié enroulée dans le tissu recouvrant le divan et y resta immobile et silencieuse jusqu'à la fin de la séance. À partir de là c'est de la colère qui est apparue. Reproches, agacements, se terminant la plupart du temps par ses départs intempestifs, plus ou moins tonitruants et en bourrasque. Je ne comprenais rien à rien. Je ne savais pas l'aider, lui dire comment faire, elle perdait son temps et du reste, elle en avait assez perdu comme ça, bonsoir !! Mais cela était devenu pour moi bien plus supportable. Mon espace m'était rendu et avec lui ma capacité de penser, de m'évader moi aussi des séances. Je pouvais aménager en moi une place pour elle. Une place où je pouvais l'accueillir, attendre son apaisement, mais aussi d'où je pouvais intérieurement l'envoyer balader. C'est ça, bon vent !! Dans cette période là, je n'ai jamais pensé qu'elle ne reviendrait pas. Je pus lui dire un jour, probablement parce qu'elle pouvait l'entendre, que ses pleurs, ses cris, ses départs furieux étaient l'expression de ce qu'elle avait pu se représenter de la détresse, de la colère, des éprouvés de sa fille. (Je précise là que ce qui vint aussi, mais bien plus tard, c'est qu'ils étaient également comme l'expulsion de projections négatives massives auxquelles elle avait été soumise de la part de sa mère).

Une scène, laissée de côté jusqu'alors lui revint. Elle se revoyait devant le cadavre nu de sa fille, osant à peine la regarder et répondant à l'infirmière qui l'y incitait, qu'elle ne voyait pas l'intérêt de l'habiller. Elle ajouta que ce qu'elle regrettait surtout, c'est de ne pas avoir insisté suffisamment pour qu'on donne une sépulture à cette enfant, morte avant de naître, mais qu'elle avait pourtant nommée. Aujourd'hui encore elle souffrait de n'avoir aucun lieu où se rendre pour, dit-elle, «y poser ma peine, me débarrasser de cette image».

Je n'ai évoqué cette situation que parce qu'elle me semble singulièrement illustrer comment certains patients peuvent faire barrage à l'instauration de la méthode. Ce cas en est une expression singulièrement forte puisque poussant la nécessité de proximité jusqu'à l'incorporation, jusqu'à la «placentarisation» de l'analyste. C'est parce que j'ai finalement pu

endurer ce déferlement, attendre, tant bien que mal et « survivre », que l'analyse a pu, peu à peu, se mettre en place. Cela c'est fait au prix de mouvements contre-transférentiels très contrastés et à visée prioritairement défensives, mouvements que j'ai tenté de repérer sans toujours véritablement y parvenir, étant amené par là à reconnaître et accepter ce qui en moi, était de l'ordre du manque, de la défaillance. Mais c'est aussi grâce à la force et l'énergie déployées par cette patiente pour pouvoir, premièrement, se montrer activement détestable et détestée par elle-même avant tout autre et, secondairement, pour parvenir peu à peu à sortir de son deuil et de sa colère, en repérant notamment l'incroyable puissance que lui donnait sa profonde détresse. Le divan s'était me semble-t-il inconsciemment imposé d'emblée à cette patiente comme la représentation de l'absence de lieu de sépulture pour sa fille. Il lui était dès lors impossible de s'y tenir pour son propre compte tant qu'elle n'avait pu en quelque sorte la rendre de nouveau présente, la considérer comme morte, et lui donner par là, avec ce statut, une existence et une place dans son propre psychisme.

Un autre versant de cette question d'une proximité ressentie d'emblée sur le mode d'un envahissement menaçant, mais du côté du patient cette fois, se retrouve fréquemment dans la mise en place d'une cure avec des adolescents. Il a pour effet d'empêcher le démarrage de celle-ci ou de les faire rapidement tourner court. Rappelons à ce propos que Dora n'avait que 18 ans, même si l'adolescence durait beaucoup moins longtemps que de nos jours. Il arrive que l'adolescent ou le post-adolescent opèrent une sorte de récusation brutale du lien transférentiel dans des conditions souvent mouvementées, voir violentes, verbalement ou non.

Jean Guillaumin écrit à ce propos (*Adolescence et Désenchantement* p. 12 et sq.) que ce « mouvement de terminaison est effectué avec un sceau d'urgence, de franchissement d'une limite vitale » l'adolescent se précipitant presque vers une rupture brutale et douloureuse comme pour échapper à un risque vital. Ce mouvement profond et soudain qui conduit à l'interruption du lien transférentiel est à concevoir nous dit Guillaumin comme « un véritable appel au traumatisme... dont le sens est à chercher du côté d'une invocation à une médiation violente du réel » permettant de sauvegarder une individuation menacée par « une néo-relation maternelle archaïque

infiltrant peu à peu et comme paradoxalement le travail de différenciation psychique en cours».

J'aurai pour ma part tendance à attribuer une seconde cause possible à ces ruptures précoces du lien thérapeutique ou analytique avec les adolescents. Elle concerne le fait que, trop souvent, l'analyste méconnaît ou sous estime la propension chez une très grande majorité d'adolescents à considérer a priori toute parole de l'adulte qui s'adresse à lui comme ayant une visée suggestive, manipulatrice, ce qui est, il faut bien le reconnaître, assez souvent le cas, même chez les thérapeutes. C'est cette visée suggestive, intentionnelle ou non qui est ressentie comme une séduction et précipite le départ du jeune patient.

Dans *Fiction et vérités freudiennes* (p. 46/47), Laurence Khan place la méthode analytique sous l'égide d'Hermès, dieu de la frontière et du passage. Elle rappelle en effet et nous l'évoquions déjà tout à l'heure, que la règle fondamentale demande au patient de se tenir en lisière entre veille et sommeil, dans un état proche de celui de l'endormissement. Suffisamment endormi pour que des représentations non voulues adviennent, suffisamment vigile pour y prêter attention et les restituer. Cette gageure n'est possible qu'à partir du transfert. Elle ne l'est également que si et seulement si, dans la simultanéité, un mouvement de régression équivalent s'accomplit chez l'analyste, mouvement lui aussi pris dans les effets de transfert.

Ce que j'ai voulu développer ici c'est comment la méthode est à la fois ce qui impose d'avancer sur ce chemin étroit, chemin des contrebandiers, et ce qui propose les seuls outils possibles pour y parvenir. Sauf que la mise en place de ce dispositif se fait rarement de façon simple et rapide, peut-être plus particulièrement en ces temps où les manifestations des troubles évoluent vers des formes complexes souvent définies en des termes tels que «états limites».

Il y a assez souvent, dans cette période «d'installation» du dispositif de la cure, - c'est en tout cas le cas pour moi - une sorte d'affrontement, un jeu d'influence où l'analyste, s'appuyant sur la suggestion du transfert, essaie de doser entre une certaine présence bienveillante et une distance lentement accrue et perceptible dès la première rencontre. Plus que de la distance entre les corps c'est bien de la distance dans la présence à l'autre qu'il s'agit, excluant peu à peu le familier, une forme de bienveillance, afin que s'anime la relation à l'inconnu. Il faut que le

patient, apprivoisant lentement sa peur, arrive à se confronter avec l'autre, l'inconnu de l'autre et la charge d'hostilité potentielle que cela contient ne serait-ce que parce qu'elle conduit à l'inconnu en soi, au sexuel, à l'infantile. Dans son éloignement l'analyste inquiète. Il a, pourrait-on dire, une drôle de bobine... Et sur cette bobine le patient tire énergiquement pour la maintenir à proximité, tenant serrée la ficelle de la résistance. Mais la méthode impose un cap. «À trop insister sur la capacité empathique de l'analyste à l'égard de son patient et notamment en vue d'engager le traitement, on négligerait volontiers ce qui revient ici à l'angoisse et à l'hostile comme nécessaire capacité d'étrangement du patient pour qu'une analyse ait lieu». La mise en garde est de Pierre Fédida. Il devient possible alors de quitter le champ des représentations conscientes, celui qui cherche à tenir l'analyste dans le rapproché d'une écoute trop bienveillante et compréhensive, contemplant l'album de famille que le patient ouvre devant lui.

Ce sont d'autres images qui vont pouvoir advenir, celles qui sont en lien avec les représentations-choses de l'inconscient, celles de l'infantile et des traces qui la peuplent, celles du rêve. Le visuel quitte le monde du visible, le figuratif laisse la place au figurable. Ce sont ces traces et ces images dont P. Fédida écrit dans *Le Site de l'étranger*, qu'elles constituent le matériau, l'instant de la surface phonique des mots. C'est ce qui constitue, pour lui, «la rétine de la langue». Dans ces zones frontalières où il reste l'étranger, l'analyste se place dans un lieu de visualité des traces repérables dans le matériau phonique. La familiarité dans laquelle le patient cherche régulièrement à le remettre lui fait courir le risque de perdre l'intimité des mots, de quitter l'endroit d'où il perçoit les anamorphoses de la langue.

L'adagio de la sonate n° 3 pour violon seul de J.-S. Bach, commence comme une plainte lancinante dont la dimension poignante tient au dépouillement extrême d'une mélodie répétitive, mais aussi au sentiment que l'on a d'être à un point de rupture. Quelque chose se fêle. Pour peu on trouverait que ça sonne faux, que l'artiste perd la maîtrise de son archet. Le violon grince... ça va se déchirer. Seul ce risque de la dissonance met l'auditeur dans ce sentiment de vacillement, de perte de repères. Une écoute funambule, étrange, comme entre deux mondes, aux portes de l'inconnu.

Après la discussion de l'exposé de Dominique Heuzé

André Beetschen

Merci, cher Dominique Heuzé, de m'avoir demandé d'être le discutant d'un exposé dont chacun a pu apprécier la subtilité. Voici donc quelques questions qui témoigneront, je l'espère, de l'intérêt que j'ai pris à vous lire.

La méthode : le cheminement et le but, comme vous le dites justement d'emblée. Vous connaissez bien sûr la phrase de Freud de 1922 : «Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé pour l'investigation de processus animiques, qui sont à peine accessibles autrement ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de vues psychologiques, acquises par cette voie, qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle»¹. La psychanalyse, donc : chercher, traiter, voir.

Méthode, technique, procédé ne sont sans doute pas des mots équivalents. Mais si la méthode, comme le rappelle Jean Laplanche, conjoint règle associative-dissociative pour la parole et l'écoute, et instauration de la situation analytique comme condition de déploiement et de reconnaissance du transfert, c'est bien *l'objet* à découvrir et à explorer qui impose sa mise au point progressive. L'objet : l'inconscient, sa nature et sa prise dans la sexualité infantile, sa constitution par refoulement ou non, ses manifestations parlées et agissantes. «Inséparable, dit encore Laplanche, de la méthode et de l'objet». Invention et instauration de la méthode, proposez-vous. Là encore, un écart se glisse entre les deux mots : l'un, l'invention, est du côté des débuts (et c'est une curiosité que de voir deux de nos débats explorer la méthode analytique de ce côté-là : moment de l'invention, mais aussi débuts de cure difficiles, «résistances d'emblée», dites-vous) ; l'autre, l'instauration, s'attache à l'acte qui fonde et qui exige sa réitération ; car la situation analytique a sans cesse à être réinstaurée.

Le parcours de Freud que vous nous faites suivre, et que vous placez sous le destin du regard et du voir – «de l'emprise maximale à la déprise» – ressort plus, je crois, de la préhistoire de la méthode analytique que de ses enjeux actuels. Votre construction, car c'en est une quand elle s'attache autant au découvreur de la psychanalyse, n'est pas sans évoquer justement le «Constructions dans l'analyse» de Freud ! Avec l'insistance que vous mettez sur la transformation du «voir» (son refus, son déplacement, son détour) vous nous proposez quelques rapprochements saisissants : l'œil de Charcot, l'intérêt pour la cocaïne, le premier cas de trouble psychogène de la vision... Pourtant, dans ce trajet de «la déprise» chez le découvreur, de l'abandon du vouloir voir pour se laisser voir (l'influence du rêve et de son interprétation est ici déterminante), j'ai le sentiment que vous laissez un peu de côté le fait, justement, que c'est l'objet de l'investigation – l'inconscient – qui impose le changement du mode d'approche : la scène traumatique oubliée sera recherchée jusque dans la théorisation de l'après-coup, la réalité psychique trouvera son socle dans le fantasme inconscient. Jusqu'à ce que Freud parle de la «complexité de l'objet psychique» dans «Constructions dans l'analyse»², là où, question méthode, se séparent le psychanalyste et l'archéologue. L'établissement progressif de la méthode analytique tient à ce que l'objet exploré – l'inconscient, la réalité psychique et plus encore le transfert et son agissement – n'est pas accessible directement et sans détour, n'est évidemment pas visible. La méthode tente d'établir les conditions de son accessibilité, et de son dévoilement, dans la situation analytique.

Au «voir», pourtant, je ne crois pas que Freud ait jamais renoncé, ni dans la tâche pratique, ni dans l'élaboration

¹ S. Freud, (1922), «Psychanalyse et théorie de la libido», *OCF-XVI*, PUF, 1991.

² S. Freud (1937), «Constructions dans l'analyse», *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985.

métapsychologique. Dans le texte de 1904³, on peut lire, après l'indication donnée de «construire (*déjà*) le matériel inconscient», cette phrase : «On doit reprocher à l'hypnose d'avoir recouvert la résistance et d'avoir ainsi empêché le médecin de *voir clair* dans le jeu des forces psychiques». Et il y aura, tout au long de la tâche pratique, le souhait maintenu de combler *toutes* les lacunes du souvenir, d'obtenir *l'image fidèle* du passé. Bien sûr, dans la mise en œuvre de la méthode dans la cure, avec le privilège désormais accordé à la seule parole, il y a ce refusé du voir et mieux, ce détour du regard : suppression de la frontalité et de l'échange socialisé, présence en retrait de l'analyste et règle donnée au patient de se confier à la parole associative. «Une discussion à perte de vue» : vous rappelez heureusement ces mots de Freud. Comme cette phrase à l'adresse de l'analyste : «Capter l'inconscient du malade avec son propre inconscient». C'est là, cependant, que les difficultés commencent ! Car la formule lapidaire est énigmatique : capter est en tout cas un mot qui ne se prive pas d'être actif ! La phrase nous oblige à en prolonger le questionnement : en quoi et comment l'inconscient de l'analyste manifeste-t-il ses qualités réceptives ? Par quels processus psychiques associatifs ou imaginatifs ? Certes, vous privilégiez le refusé et l'acceptation d'une position passive : mais comment penser l'attention maintenue contre la négligence, et l'économie du travail psychique qui la fait demeurer «en égal suspens» ? Comment penser, encore, le temps et le mode de l'activité interprétante ? Et le devinement du transfert, tout autant que l'acte d'une construction ?

Pour rester dans le champ où vous vous situez, celui du trajet du voir jusqu'au «voir intériorisé», puis celui de l'articulation du voir et de l'entendre, il faudrait je crois serrer de plus près le statut de *l'image* (avec ce que, originairement, elle doit au rêve), des *images* plutôt, car comme le dit Georges Didi-Hubermann : «Les images sont toujours au pluriel. Il faut affirmer à propos de l'image la primauté du montage qui la met en situation»⁴. Tout comme il faudrait décomposer le statut de la *scène*, dont l'usage que vous faites me semble ambigu (entre la scène analytique

- lieu, dispositif, cadre - la scène du rêve, l'autre-scène de l'inconscient, et la scène du transfert : le visible, le visuel et l'agissement se mélangent dans le recours univoque à la *scène*). L'opposition visuel/visible invite à penser ce qu'on peut appeler, chez l'analyste, l'imagination des *régressions* et la visualité des mots entendus, surtout quand l'image impose parfois son immédiateté brutale, qui est sa part de réalisation hallucinatoire. Vous le dites à propos de «la psychanalyse sauvage», quand l'urgence du voir et de l'image échappe au nécessaire ralentissement de la langue, qui, elle, défait toujours et détourne. L'image pour le patient, qu'elle soit de rêve ou de souvenir, est toujours d'un double registre : apaisante pour une part et servant alors le refoulement, trouée d'autre part par l'intensité, celle de l'activité hallucinatoire pulsionnelle qui lui donne parfois, dans le compromis entre poussée du refoulé vers le haut et résistance, l'éclat de l'*überdeutlich*, l'excessivement net, cet à-côté du souvenir remémoré que Freud évoque dans «Constructions dans l'analyse», quand il assoit la conviction sur «le travail correctement mené», c'est-à-dire sur un accomplissement de la méthode. Conviction : il y a eu analyse au-delà des retrouvailles des images de souvenirs oubliés, au delà des changements symptomatiques ; la méthode à ouvert à la réalité psychique inconsciente grâce à la maladie et à l'excès infantile du transfert. Mais pour cela, méthode et situation doivent être maintenues jusqu'à la fin de la cure, ce qui est difficile quand la familiarité a gagné du terrain, qu'elle a apaisé l'intraitable du conflit psychique, et que le patient s'est peu à peu approprié avec bonheur, et pour le bonheur de l'analyste, le processus analytique.

La difficulté de la tâche pratique est bien dans le maintien de deux scènes séparées : et la rigueur de la méthode ne garantit pas l'inventivité de l'analyste ! D'autant que l'usage de la méthode ne s'inscrit pas vraiment, aujourd'hui et pour chacun de nous, dans le trajet historique que vous évoquez pour Freud ! L'ontogenèse de l'analyste ne reproduit peut-être pas la phylogenèse ! L'usage de la méthode s'enracine d'abord dans l'expérience acquise et conservée de notre ou de nos cures personnelles, dans notre formation d'analyste (la supervision n'est-elle pas, dans ses aspects féconds, un ressourcement de la méthode ?) et dans le travail analytique quotidien avec les difficultés voire les échecs de la pratique, avec le maniement difficile du transfert,

3 S. Freud (1904), «La méthode psychanalytique de Freud», OCF-VI, PUF, 2006.

4 G. Didi-Hubermann, «Toute relation aux images se donne comme une prise de position», *Philosophie magazine*, n° 22, septembre 2008.

avec la réaction thérapeutique négative. Bref avec l'affrontement aux résistances, quand la répétition ne trouve pas la ressource de l'*Einfall*, de la pensée incidente, qui la dérouté. Vous le dites d'une autre façon en évoquant ces «patients visuels» chez qui la suggestivité et l'excitation des images, avec la visée parfois désespérée d'accrocher l'analyste, tentent de convoquer sans relâche sa présence contre le risque de son éloignement. «Dire tout ce qui vient» n'est pas «tout dire» : Freud, dans son remaniement de la technique d'interprétation des rêves – cherchant sa «condition d'interprétabilité» - l'avait noté à propos des rêves de complaisance

Je reviens au détour du regard, que vous mettez au service du «voir intériorisé» : ne peut-on dire qu'il suit, qu'il est contraint de suivre, dans l'appareil psychique soumis à l'attraction de l'inconscient et aux forces qui s'y opposent, le trajet imposé par le déplacement et la déformation ? L'associativité des pensées, en effet, est moins remarquable par l'agrandissement qu'elle offre à la vie psychique que par le déplaisir qu'elle rencontre inévitablement : sa productivité passe toujours compromis avec la résistance. Il faudrait examiner, d'ailleurs, comment l'associativité contrainte et psychiquement déterminée fait, en rompant les systèmes de cohérence, surgir l'image comme recours, celle d'une scène fantasmatique ou celle du souvenir oublié. Pourtant, l'accession au «visible» ne peut être invoquée seule dans le procès du «devenir conscient» : celui-ci s'instaure aussi dans l'obscurité du changement économique que fait advenir la «perlaboration» des résistances. Mais il arrive aussi que l'objet que vise la méthode se dérobe, perde de son pouvoir d'attraction et de sa négativité, que ni le déplaisir ni la résistance ne se manifestent autrement que dans une dangereuse déliaison de la destructivité. L'associativité elle-même ne fait plus alors entendre ni deviner, n'invite plus à interpréter, ce qui la produit : le déterminisme psychique. En 1920⁵, Freud discute avec Havelock Ellis qui, traitant la psychanalyse de production artistique plus que scientifique, évoque l'antériorité pré-analytique de la technique de libre association. Freud lui répond en affirmant ce qui spécifie justement à ses yeux la psychanalyse : «la conviction du déterminisme général de tout advenir animique, conviction fermement maintenue à la manière d'un préjugé».

5 S. Freud (1920), «Sur la préhistoire de la technique analytique», OCF-XV, PUF, 1996.

Ce déterminisme psychique agissant comme un préjugé est bien au fondement de la méthode, il est une blessure du moi pour le patient comme pour l'analyste. Une blessure évitée quand la méthode est mise en échec.

L'abandon d'une recherche active, le renoncement au «vouloir voir», la soumission nécessaire à l'accueil du transfert en actes pour qu'advienne une possible construction, vous nous les faites saisir remarquablement avec le début de cure de votre patiente. L'installation précaire de la situation analytique survient dans une problématique traumatique où la parole et la vue sont comme englouties par les larmes et la détresse. Or la méthode est ici, dans son sens habituel, en échec ou peu opérante devant la massivité de l'affect douloureux. Vous montrez la tentative de maintenir – supporter, survivre, avec un flot d'images, justement – la situation analytique en acceptant de subir l'emprise de l'affect, dans une passivité douloureuse consentie. Ma question, ici, serait d'interroger ce qui permet, à votre avis, un tel maintien : l'héroïsme fait-il appel au masochisme de l'analyste, comme force de liaison ? C'est-à-dire comme ce qui donne espace et réalité non seulement à l'impuissance éprouvée mais aussi à l'investissement de la haine ? Vous nous montrez cependant combien la méthode est ici d'invention et de construction, jusqu'à la tolérance envers des pensées un peu folles (je pense au tremblement et aux pensées hallucinatoires dont nous avait parlé Miguel de Azambuja) : être l'enfant mort, ou l'analyste «placentarisé», imaginer le divan comme le cercueil de la petite fille morte... J'ai trouvé particulièrement intéressants les deux moments de cure qui inaugurent un changement : le soudain «j'ai froid» de la patiente, un «je suis morte» en quelque sorte, qui signe l'identification mélancolique à la petite fille morte, mais qui ouvre aussi aux reproches haineux adressés dans le présent à l'analyste non secourable ; haine de transfert qui permettra qu'advienne le mouvement haineux de la patiente envers elle-même et sa fille morte. Et cet autre moment, après l'interprétation - dont vous indiquez le long temps de maturation - qui a rassemblé, et incarné, la mère rejetante et l'enfant qui se noie : surgissement soudain, dans la séance entre vous deux, de cette image dont la patiente cherchait de toutes ses forces à se débarrasser, celle de l'enfant nue et morte - «j'ai froid» - qui va rendre psychiquement possible une perte jusqu'ici insupportable.

J'entends la fin de votre exposé, même s'il y a là comme un brusque saut du voir à l'écouter, dans la suite de ce que votre cas a engagé : revenant sur la situation analytique en vous aidant de la pensée de Pierre Fédida, vous insistez sur le matériau phonique – «la rétine de la langue», dit Fédida - jusqu'à cette belle évocation de la sonate de Bach et de sa dissonance. Un autre musicien, Arnold Schoenberg, dans le moment d'invention de la musique atonale et de sa dissonance, ce moment contemporain de la découverte de la méthode psychanalytique, écrit à Busoni : «Ma seule intention est : n'avoir aucune intention !... Ne rien mettre en travers du flux de mes sensations inconscientes. Ne rien y laisser s'infiltrer qui serait l'effet de l'intelligence ou de la conscience»⁶.

Je reviens, pour finir moi aussi, à la question de la méthode : cheminement et but, donc. La langue dit aussi : ensemble des moyens *raisonnés* pour aboutir au but, ensemble des règles et des principes sur lesquels repose une pratique (scientifique, artistique ou d'enseignement). J'y reviens avec deux questions :

1. La méthode aujourd'hui. Vous nous y invitez avec le cas difficile que vous présentez et avec vos remarques sur les cures d'adolescents. Aujourd'hui, cependant, ne s'oppose pas à un passé tout d'une pièce : la découverte par Freud du transfert et les conditions de son maniement-devinement dans la cure furent déjà un premier temps d'infléchissement de la méthode inaugurée avec le traitement des patientes hystériques. Mais la rencontre, dans l'expérience analytique, de la destructivité non liée, de la précarité du refoulement vis-à-vis du déni et du clivage, des manifestations de la réaction thérapeutique négative, invitent-ils à forger de nouveaux outils pour explorer les régressions, ou les couches archaïques de la psyché ? Au premier rang de ceux-ci, il y a, certes, l'élaboration des formes diverses (de pensée, d'affect et d'image) du contre-transfert, même si le terme est souvent d'un usage trop massif. On voit par ailleurs la difficulté que se maintienne, dans l'insistance mise sur les «pathologies-limite», la référence au sexuel infantile, sur laquelle se sont pourtant construites la découverte de l'inconscient et la méthode pour l'explorer. J. Canestri, dans «La ressource de la méthode»⁷, se demande

⁶ Schoenberg-Busoni ; Schoenberg-Kandinski, Editions Contrechamps, Genève, 1995.

⁷ J. Canestri, «La ressource de la méthode», *Courants de la psychanalyse contemporaine*, RFP, PUF, 2001.

ainsi si «la méthode psychanalytique s'est enrichie, a accru sa complexité et a diversifié ses instruments» ; et il ajoute : «Nos recherches actuelles, du moins pour de nombreux analystes, visent à enrichir les instruments et les concepts nous permettant de rendre représentable et dicible ce qui n'a pas de représentation». Cette référence à l'irreprésentable, devenue envahissante, pose justement problème dans son apparente nouveauté : non seulement parce qu'elle n'a rien de nouveau quant à l'agissement occulte du transfert dans toute cure, mais aussi parce qu'elle vient affadir la tension représentation chose-représentation mot, en évacuant la référence à un inconscient radicalement séparé, où les représentations sont des «choses» ou des «présentations d'action». Mais j'amorce sans doute là le thème de notre prochain samedi-débat.

2. L'autre question, liée à la précédente, est celle du rapport entre méthode et métapsychologie, si du moins l'on continue à soutenir l'exigence d'une dimension scientifique pour la psychanalyse. Votre exposé, d'ailleurs, ne parcourt-il pas le trajet freudien d'une science à une autre ? Question, en effet, que celle de la place et de la nécessité d'une théorisation métapsychologique dès lors que la méthode, même si elle soutient la tâche pratique, ne peut se soustraire à la conceptualisation de «l'objet psychique» qu'elle dévoile. Peut-être la métapsychologie a-t-elle été le parent pauvre de nos débats sur la méthode...

Ainsi, lorsque vous parlez de présence ou de distance, de trop près ou de trop loin, ou encore de «retrouvailles de soi», ne courez-vous pas le risque d'une inflation de la «personne» et d'une phénoménologie de la cure, qui occuperaient la place que requiert la métapsychologie ? Ce risque, vous le pressentez d'ailleurs, en évoquant Ferenczi, avec votre critique d'une présence «maternelle» trop occupée à «border», à rassurer. La situation psychanalytique, c'est aussi deux appareils psychiques travaillant dans une dissymétrie fondatrice ! Et la présence exige de se fragmenter - sinon elle devient image leurrante - par la prise en compte de la topique psychique et des modes de souffrance, autant que de défense, du moi et de sa part inconsciente (impossible synthèse, identifications conflictuelles, inclusions mélancoliques).

Je suis frappé de lire comment, dans son chapitre «De la technique psychanalytique» de *L'abrégé*⁸, Freud

⁸ S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1978.

inscrit la tâche pratique dans la tenaille du rêve et de l'édifice métapsychologique : l'inaugural «Ainsi le rêve est une psychose» est en effet suivi du tableau rapidement esquissé de la topique psychique (moi, ça, surmoi) : «C'est sur cette manière de considérer les choses, écrit-il, que nous établissons notre plan de traitement.»

Grincement du violon, dites-vous, à propos de la sonate de Bach, et le mot évoque avec pertinence la fécondité d'une déchirure, d'une perte de maîtrise, bref de l'état de vacillement du moi qui ouvre l'écoute. Ce mot de grincement, on sait que Jean Laplanche, auquel l'APF rend aujourd'hui l'hommage qu'elle lui doit (et la dette est grande, en effet, pour beaucoup d'entre nous) aime en user pour interroger vigoureusement la métapsychologie freudienne⁹ : avec cette qualité de la «faire voir» en la conflictualisant toujours, il ne dissocie pas la méthode de «l'urgence d'un modèle» concernant l'objet qu'elle entreprend de découvrir. Métapsychologie «seconde», «abstraite» et «scientifique», dit-il, puisqu'elle seule peut faire preuve de sa rationalité, susciter désaccord ou même réfutation. Toute construite qu'elle est par une négativité à laquelle elle s'affronte, la méthode ouvre par la métapsychologie à une positivité qui la

distingue de la technique. Quelle est la place de la métapsychologie dans la cure ? Celle-ci ne saurait être évidemment une vérification expérimentale de la théorie ! Mais en même temps, comment penser topiquement et économiquement le «surplomb» de l'analyste ? On ne peut pas non plus rejeter, pas plus que les autres, les pensées secondarisées qui surgissent à l'écoute des patients, d'autant moins qu'elles se trouvent parfois liées à des objets théoriques investis par l'intérêt ou la recherche («guérir et chercher», encore). C'est le paradoxe général de toute méthode que d'être, pour le champ scientifique un «impératif» soutenant la recherche, et pour le champ artistique la condition nécessaire, mais à oublier, de la pratique.

L'expérience psychanalytique se soutient aussi de ce paradoxe : la méthode qui explore et construit «l'objet psychique», depuis la diversité des matériaux que fournit la cure, impose le suspens et l'oubli d'une exigence métapsychologique qui trouvera à s'accomplir plus tard, dans l'écriture ou les échanges de la communauté analytique. Ce paradoxe rencontre, dans la situation analytique, l'asymétrie et le maintien de l'«étrangèreté» qui sont les conditions d'effectivité de la méthode et qui la mettent au service, pour le patient et pour l'analyste, d'une activité de déliaison par laquelle la chose inconsciente se laisse approcher et construire.

⁹ J. Laplanche, «Buts du processus psychanalytique», *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, 1999

Réunion scientifique du 16 mai 2009

ARCC - La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui

Évelyne Sechaud

Invités à rendre compte de notre atelier de recherche nous sommes confrontés à l'actualisation d'une question récurrente dès qu'il s'agit de parler de clinique analytique, question démultipliée par l'adresse institutionnelle : qu'allons nous présenter qui puisse donner lieu à représentation ? S'agit-il d'une sorte de reportage, récit chronologique ou thématique ? S'agit-il de rapporter par indiscretion ce qu'il conviendrait de taire comme l'indique le deuxième sens du mot rapporter ? Mettre en tension l'objectivité d'un rapport et la subjectivité d'un échange pris dans le pulsionnel et animé des fantasmes originaires... comment témoigner de l'expérience acquise durant ces trois années, expérience de la spécificité de la méthode ? La méthode avant tout, au-delà de la multiplicité des concepts.

ARCC : atelier de recherche clinique et conceptuelle ou Arc bandé pour décocher des flèches en particulier à la recherche empirique souvent considérée comme la seule recherche « scientifique » ? Mais ces flèches ne se retournaient-elles pas contre nous dans un effet « boomerang » plus ou moins traumatique ? Un groupe de dix analystes de l'APF : hommes et femmes représentant toutes les positions institutionnelles, analystes en formation, sociétaires,

titulaires, présentent chacun à leur tour le matériel de trois séances d'analyse. Quels sont les effets de cette présentation sur l'écoute analytique ? L'absence de consigne préalable interroge l'objet de la recherche, confrontant le groupe à une dimension inconnue, étrange, inquiétante et excitante. Le « verbatim » des séances qui s'est imposé a fait l'objet d'interrogations et de discussions. Très vite est venue l'idée que « le matériel c'est nous » ! Le dispositif du groupe révèle les enjeux en cours dans la cure présentée, et en les animant permet l'explicitation des processus spécifiques au travail d'analyste. L'écoute opère un traitement psychique, véritable travail de transformation et de déplacements ; elle œuvre sur « le métier du transfert » et se confronte à la « part manquante » de toute présentation, travail du refoulement inconscient voire d'un ombilic inconnaissable. Cette « écoute » est celle de l'analyste en séance, celle de notre petit groupe, celle aussi de l'institution APF à laquelle nous présentons nos réflexions aujourd'hui.

Évelyne Sechaud pour l'atelier

Leopoldo Bleger, Cécile Cambadélis, Yvette Dorey, Adela Driben, Corinne Ehrenberg, Gilberte Gensel-Tomassi, Jean-Michel Lévy, Anne Robert-Pariset, Évelyne Sechaud, Jean-Yves Tamet.

Diffractions

Leopoldo Bleger

Notre ARCC s'est réuni pour la première fois en novembre 2006. L'invitation à parler cet après-midi nous est parvenue en mai 2008, un an et demi après. Cette invitation a donc totalement infléchi notre travail en l'accélérant et en lui donnant une adresse très définie. Bien qu'il fût prévu dès la création des ARCC qu'ils auraient à rendre compte de leur travail à l'institution, le nôtre s'est trouvé comme « pris de court ». Il nous aurait certainement fallu ce temps qu'il faut à un groupe pour un repli, pour laisser poser l'animation du travail et recueillir peu à peu ce qui se décante au fond de sa démarche, parfois subtil et évanescent, parfois plus massif mais aussi difficilement saisissable. L'invitation a brusquement mis la question de l'adresse au premier plan.

Depuis les années 80, hors de France, la recherche est devenue un des leitmotifs, sinon *le* leitmotiv, du mouvement psychanalytique. Pourquoi cette promotion de la « recherche » par les instances internationales ? Plusieurs questions se nouent là autour. À commencer par la manière de répondre à la prétendue « pression de la réalité » : certains insistent sur le défi que constituent les neurosciences et les psychothérapies, d'autres sur la décrue de l'intérêt pour la psychanalyse de la part des jeunes. À ces facteurs, admettons extérieurs, s'ajoutent les vieilles tendances, au sein même des groupes analytiques, à vouloir procéder à une sorte d'*aggiornamento* de la psychanalyse. On connaît l'argument : aux supposées nouvelles pathologies on ne saurait répondre avec des concepts façonnés par la pensée scientifique du XIX^{ème} siècle.

Qu'on le veuille ou non, notre ARCC est, et dans une large mesure à l'insu de ses participants, totalement immergé dans cette réalité, disons, historique.

Hasardons une hypothèse sur le fond du débat.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des contradictions entre théorie et pratique ? Pourquoi ne pas construire une théorie au plus près de la clinique, une théorie qui

serait le mot de la fin en psychanalyse ? Après tout, d'autres sciences le font, alors pourquoi pas nous ? C'est à quoi rêvent beaucoup de psychanalystes, y compris ceux qu'on peut admirer comme de formidables cliniciens : élaborer une théorie qui rendrait « vraiment » compte de la pratique.

Certains analystes souhaitent de bonne foi qu'on clarifie les choses, qu'on puisse évaluer les pratiques et les théories à tête reposée : tel point de la théorie correspond-il vraiment à ce que nous faisons cliniquement ?

Prenons par exemple l'argumentation d'un ancien président de l'IPA dans les années 80, un homme formé dans le courant anna-freudien de la Société britannique qui a essayé de faire converger les points de vue de trois courants théoriques de la psychanalyse anglaise, Joseph Sandler¹. Selon lui, les analystes ont le sentiment que ce qu'ils font dans leur pratique est bien différent « *des définitions officielles ou courantes* », qu'il y a un hiatus entre ce qui est enseigné comme psychanalyse, ce qui est soutenu officiellement, et ce qui se fait dans la réalité des cabinets des psychanalystes. De là, selon lui, le sentiment qu'auraient les analystes que ce qu'ils font vraiment « *n'est pas kasher* » comme il le dit avec

¹ C'est R. Wallerstein lui-même, promoteur d'une idée de « common ground » en psychanalyse, qui écrit dans « La trajectoire de la psychanalyse », numéro hors série de la *Revue Française de Psychanalyse*, sous la direction d'André Green, *Courants de la psychanalyse contemporaine 2001* : « ...le travail de Sandler (1987) en Grande-Bretagne qui a effectué la transformation progressive du modèle psychanalytique traditionnel freudien, axé sur la structure et les pulsions, fondée sur une économie et une dynamique des pulsions et des énergies, en un modèle davantage centré sur la relation d'objet, une économie et une dynamique d'états sensibles ancrés dans des relations d'objet intériorisés, réalisant par là peu à peu la convergence des préceptes techniques et même, dans une certaine mesure, des concepts théoriques des trois principaux courants théoriques qui ont marqué la psychanalyse en Grande-Bretagne ».

beaucoup d'humour². Et puis, avec beaucoup moins d'humour, il ajoute que dans les Instituts de formation nous sommes restés attachés à de vieilles lunes telles que le chapitre VII de *l'Interprétation des rêves*.

Ce large courant des psychanalystes, probablement majoritaire, considère que la psychanalyse a, en quelque sorte, besoin d'être réfondée et que la recherche devrait s'orienter vers une élaboration théorique de cette pratique effective. Par quel moyen ? Eh bien, en s'intéressant à tous les fragments d'élaboration auxquels se livrent les analystes d'expérience puis en trouvant la manière de faire émerger ces fragments pour pouvoir les articuler. Voilà donc un des terrains de recherche à privilégier.

Façon de penser qui a des conséquences : la position très concrète de l'analyste et ce qu'un savoir est pour lui. Quel est, en effet, le travail de l'inconscient ? Question clé : quelle conception se fait-on « vraiment » de l'inconscient lorsqu'on travaille ? Si on pense que l'écoute analytique porte en elle, forcément, une dimension de refoulement, cela veut dire qu'on n'y échappe pas, que ce sont les conditions qu'impose justement l'activité inconsciente. Mais comme certains patients peuvent dire parfois pour tenter de s'extraire de la contrainte de l'inconscient : « *tout ça c'est très intéressant, mais on peut pas s'arrêter pour parler ?* ».

Bien sûr, on peut nous rétorquer que la table de travail n'est pas la situation d'analyse. Certes, mais est-ce que la force inconsciente s'arrête pour autant ? Est-ce que, à notre table de travail, on dit « *pouce* » comme notre patient ?

En poussant jusqu'au bout, on arrive à une position dont la bonne foi n'est plus assurée, celle d'un autre président de l'IPA, celui nouvellement élu, qui écrit que « *si deux théories analytiques sont contradictoires, toutes deux ne peuvent pas être vraies en même temps, et si l'une est vraie, l'autre est fausse* » et que le temps est venu de choisir³.

Ce n'est pas le seul terrain de recherche. D'autres psychanalystes considèrent qu'il faut répondre

2 Joseph Sandler, « Réflexions sur quelques relations entre les concepts psychanalytiques et la pratique psychanalytique », *RFP*, 6/1985 (traduit de l'IJP, 1983), p. 1530.

3 Charles Hanly, cité par Marianne Robert, « Perspectives psychanalytiques sur le développement du trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité » (TDAH), Compte-rendu de la IX^{ème} conférence de recherche « Joseph Sandler », 9 février-2 mars 2008, Francfort-sur-le-Main, *RFP*, 4/2008, p. 1214.

aux critiques sur l'efficacité de la psychanalyse en évaluant le traitement psychanalytique au moyen d'entretiens avec d'anciens patients⁴.

Voilà donc quelques-unes des multiples tendances de la recherche actuelle. Suivre en détail toutes ses ramifications depuis 30 ans serait un travail ardu. On peut se demander à quoi bon et en quoi cela nous concerne.

D'autant plus que, on le sait, la voie majoritairement choisie en France est toute autre : faire ressortir la singularité de la démarche freudienne, la manière dont l'objet de la psychanalyse impose ses conditions, la tension entre la théorie et la pratique, perspective qui est solidaire de ses « résultats ». Plus encore : l'impossibilité de séparer psychanalyse et recherche. Laurence Apfelbaum l'a rappelé très clairement : « *la méthode de l'investigation qui fait la théorie est la méthode thérapeutique elle-même* »⁵.

Pour dramatiser, on peut confronter deux tendances : celle qui veut réduire l'écart entre théorie et pratique et celle qui pense que cet écart est essentiel et vital pour la psychanalyse, une tension source de productivité. Jean-Luc Donnet l'énonce en écrivant qu'il y a « *une pénétration agie de l'inconscient dans la théorie censée le représenter* »⁶. C'est de ces deux conceptions du savoir – qui recouvrent celle de la théorie de l'inconscient – que découlent les positions opposées.

Davantage : ce hiatus - cet écart entre clinique et théorie qu'on souhaite réduire - est le lieu même où la recherche freudienne se fait !

Face à la déferlante du mouvement international, faut-il tourner le dos à la recherche, considérer la voie sans issue ? Notre atelier est une tentative de faire nôtre cette question pour l'interroger. Des groupes d'échange clinique fonctionnent depuis longtemps mais cette pratique a pris un nouvel essor au niveau international à la faveur de la « nouvelle politique scientifique » de l'IPA et la FEP. Ces groupes

4 Marianne Leuzinger-Bohleber, « Un exemple de recherche en psychanalyse : le suivi de psychanalyses et thérapies psychanalytiques de longue durée », in M. Emmanuelli et R. Perron, *La recherche en psychanalyse*, PUF, 2007.

5 Laurence Apfelbaum, « Introduction à la discussion de l'après-midi », Journée des membres de l'APF, 17 novembre 2001, *Documents & Débats*, 59, décembre 2002, p. 17.

6 Jean-Luc Donnet, « L'opération Méta », *Le divan bien tempéré*, PUF, 1995, p. 298.

cliniques sont principalement utilisés comme un outil d'investigation ou comme un moyen pour que les analystes puissent se parler.

Notre idée est toute autre : dans quelle mesure un groupe d'échange clinique est-il un site analytique ?

Mais nous n'avons pas commencé par là : tout ceci ne nous est devenu – un peu plus clair qu'au fil du temps. Ce n'était pas du tout ainsi au début. Il nous a fallu inventer peu à peu les consignes et les modalités de travail d'une manière plus précise que le simple énoncé initial : «*la présentation clinique de trois séances de préférence consécutives*».

Au début, l'analyste qui présentait son matériel clinique s'exposait au risque de provoquer des interventions plus ou moins violentes ou sauvages, ou encore, de placer les auditeurs en position de « supervision ». L'accent s'est déplacé ensuite sur ces effets plus ou moins violents. Bientôt le « matériel » ne fut plus le récit mais ses effets. Plus précisément : le matériel était le récit avec ses effets. C'est l'introduction d'une nouvelle tâche qui l'a mis en évidence : faire, à tour de rôle, des comptes-rendus de chacune de nos réunions. Ainsi le récit du matériel clinique est porteur d'une force cachée, émanant autant de l'histoire du patient que celle de la situation analytique elle-même. C'est le dispositif qu'on s'était donné qui a permis que cette force cachée devienne « tangible ». Mais on s'en est rendu compte bien après. Ne nous précipitons pas.

Nous parlions clinique sans avoir à l'esprit le destin de ces discussions ni leurs buts. Les différentes présentations cliniques ne cherchant pas à cacher ou à « maquiller », l'impact les premières fois fut fort. Désaccords plus ou moins ouvertement évoqués concernant le matériel présenté, prises de position parfois tranchées ; plus encore, une certaine méfiance, justifiée d'ailleurs par l'incertitude de la proposition. Il y avait de quoi ne pas avoir envie de continuer ! Si nous réunissions l'ensemble de cette contestation sous l'appellation de « mise en cause », celle-ci ne concernait pas que le matériel présenté, loin de là, d'autant plus que c'était une modalité nouvelle à l'APF. Lors d'une réunion en l'absence de son instigatrice, figure transférentielle de l'autorité, le groupe a d'ailleurs redoublé les critiques concernant la modalité de travail. Était-ce une manière de se donner une adresse ?

Deux remarques. La première : on peut tout simplement penser que c'était une façon comme une autre de « faire connaissance », autrement dit, de constituer un groupe. La seconde est plus intéressante : la « mise en cause » s'est peu à peu déplacée sur l'objet de notre travail se transformant en une interrogation sur chacun des éléments du dispositif. Par exemple, pourquoi trois séances consécutives et non choisies, plutôt qu'un moment particulier de la cure ? Pourquoi un récit au plus près de la clinique et de préférence sans le fil associatif de l'analyste ? Pourquoi le *verbatim*, le mot à mot ?

Peut-être cette contestation était-elle l'autre face de l'acceptation de venir un peu à l'aveuglette dans un groupe aux buts mal définis avec ce que cela peut comporter d'un sentiment de soumission... ou de curiosité et d'esprit d'aventure.

Aussi longtemps qu'il s'est agi de donner forme au dispositif de travail en présentant le matériel clinique, ce qui a eu lieu dès la première réunion, il était logique (mais on ne peut le dire qu'après-coup) qu'il y ait des heurts entre les participants. Une difficulté intéressante, et qui aurait pu faire « éclater » l'ARCC, a pris la forme du « personnel ». Par là on entendait toutes les interventions où il semblait qu'on allait glisser sur un terrain plus intime, plus propice à la manifestation de la névrose de chacun, où, pour essayer d'être plus clair, lorsque ce qu'on appelait « contre-transfert » se confondait - trop - avec son propre transfert.

Bien que cet aspect ait une portée plus vaste que notre groupe, il occupe le centre de son fonctionnement et de sa réflexion : l'analyste lui-même comme outil. La formule énoncée dans l'ARCC était plus frappante : « *le matériel c'est nous* ». On retrouve là une question très large mise au travail par bien des collègues. Nous l'avons « re-découverte », nous avons en quelque sorte éprouvée son impact et son importance.

Ainsi, rapporter dans les comptes-rendus des réunions, des situations concrètes, *a fortiori* les évoquer maintenant, parler du fonctionnement du groupe, s'accompagne-t-il du sentiment de commettre une indiscretion. Comme si on vous livrait quelque chose de trop intime. Question « délicate » dont Freud parlait au pasteur Pfister dans ces termes : « ...*la discrétion est incompatible avec un bon exposé d'analyse ; il faut être sans scrupules, s'exposer, se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme un artiste qui achète*

des couleurs avec l'argent du ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle. Sans quelqu'une de ces actions criminelles, on ne peut rien accomplir correctement»⁷. Freud incitant un pasteur à commettre des « actions criminelles » : on appréciera l'ironie.

Or, ici le « cas » à raconter c'est « nous ».

Le travail de l'ARCC lui-même, nos réunions, avaient quelque chose d'un choc. La « contestation » n'allait pas sans un sentiment de violence : d'un point de vue descriptif, c'était « traumatique ». C'est ainsi que le groupe l'a qualifié.

Le traumatisme, la spécificité de son traitement en France ont été régulièrement abordés dès les premières réunions. Comment penser le récit et l'écoute du traumatisme ? Il nous semblait qu'il y a un temps premier où le récit est nécessaire et qu'il ne peut être pris que dans la limitation précise de ce qu'il dit, autant chez le patient que chez l'analyste qui raconte. Puis, le temps fait son effet : en somme, le fantasme est sous-jacent entre récit et silence. En France on accorde davantage de crédit au travail de la langue soumis à une épreuve s'apparentant à la « magie lente » qui permet que se dégage, à son heure, le fantasme. L'écoute est travaillée et après (mais parfois longtemps après) elle peut inclure un discret décalage celui-là même que l'on retrouve dans l'humour par exemple.

Deux difficultés d'un ordre différent. D'abord le risque de retomber sur une idée assez reçue parmi nous, à savoir que c'est l'écoute analytique qui permet, autant le déploiement et l'accueil du traumatique que sa transformation, et que c'est l'écoute de l'analyste qui opère le déplacement de tout ce matériel dans le registre du sexuel infantile. Tout ceci ne fait-il pas un peu récitation d'une leçon bien apprise ?

En parlant du « traumatique » dans les récits cliniques, il nous est bien plutôt apparu que nous parlions du groupe lui-même. Ce « traumatique » est peu à peu devenu un « témoin », comme on parle du témoin que l'on place sur la fissure d'un mur pour mesurer l'impact de forces invisibles, opérantes mais pas perceptibles à l'« œil nu ». Peut-être notre groupe était-il ce « petit outil » (sic) qu'on appelle un « témoin » pour donner une idée de la qualité explosive, ou, du moins de la force que la situation analytique met en

jeu : quelque chose que l'on sait mais que l'on n'en finit pas d'apprendre.

Rien de mieux pour « traiter » le traumatique que de se mettre au travail : en fragmenter l'intensité en le soumettant à l'élaboration au cours des discussions et de l'échange lors des réunions et par la rédaction de comptes-rendus et de fiches de lecture. Notre ARCC a beaucoup travaillé et nous en sommes tous plus ou moins « contents ». « Contents » ? Peut-être parce que la tâche n'était pas simple et que, si nous n'avons pu la mener comme on dit à « bien » (nous avons surtout des questions !), du moins pouvons-nous nous féliciter de ce qu'elle n'ait pas fait éclater le groupe.

L'analyste ne peut que faire l'expérience de l'« entretissage » de nombreux fils dans une séance: depuis les « simples » mots utilisés (pourquoi ce mot-là, justement, et non son synonyme ?), les silences parfois si précis et d'autres fois si énigmatiques, les pensées ou impressions qui nous viennent lorsqu'on va ouvrir la porte au patient (« *tiens ! c'est curieux, je me sens soudain inquiet* »... ou « *pourquoi est-ce je me trouve soudain dans une rêverie ?* »).

Vouloir mettre à plat, déployer tous ces fils, vouloir tout simplement les « saisir » est une tâche *quasi* impossible et toute sélection révèle la manière dont la situation clinique travaille celui qui la fait.

Écrire sur une séance ou sur une cure est une manière de « se donner de ses nouvelles » comme l'un des nous l'a écrit. Le *verbatim*, lui, ne semble pas tenir compte des visions dont l'analyste est forcément hanté, la manière dont, dans sa voix, d'autres voix parlent. Il faudrait peut-être penser qu'il existe plusieurs *verbatim* possibles d'une même séance, à la manière dont un même événement est raconté selon des points de vue différents, comme le montrait *Rashomon*, le film japonais de 1950 d'Akira Kurosawa (le sujet en était d'ailleurs un crime !).

La question du *verbatim* a été dans l'ARCC l'objet d'un intense débat. Sa mise en cause nous a permis de nous interroger sur ce dont il est porteur. Et un point capital se dégage: le *verbatim* est un choix de modalité d'échange clinique parmi bien d'autres et il est traversé par beaucoup d'enjeux, il n'est nullement « neutre ». Ce qui peut paraître une évidence parmi nous, ne l'est nullement en dehors de nos frontières : il suffit d'en faire l'expérience.

⁷ « Lettre du 5 juin 1910 », *Correspondance Freud-Pfister* (1909-1939), Gallimard, 1991, p. 74.

Variante de ce problème : la question de choisir ou de ne pas choisir les séances qu'on présente. Les choisir implique qu'on pense avoir quelque chose en particulier à rendre plus audible par ces séances-là. À l'autre extrême présenter trois séances «quelconques» suppose l'idée que la cure se déroule dans un travail séance après séance et que peu d'éléments suffissent pour se faire une idée de l'ensemble. Bien sûr, le choix d'une modalité ou de l'autre est fonction d'une idée - explicite ou pas - de la conception de la cure.

Il est à noter que le *verbatim* auquel nous nous sommes plus ou moins « soumis » a malgré tout permis qu'une transmission parfois silencieuse parfois bruyante se fasse. Nous avons souvent évoqué la manière dont le matériel clinique présenté faisait sentir sa force au groupe sous différentes formes.

« *L'écoute de la lecture d'une séance met en mouvement, à l'insu des participants, une reproduction de ce qui a eu lieu au cours de la séance elle-même (... mais) plutôt que de travailler sur la situation elle-même, comme cela se pratique dans d'autres champs, (nous avons travaillé sur le) déplacement de la situation vers une autre qui prend valeur de "réplique"* ». C'est la description faite par l'un de nous du travail du groupe.

Transmission, reproduction, réplique, déplacement... ce sont quelques-uns des termes que nous avons utilisés pour décrire l'impact sur le groupe du matériel clinique, c'était le lexique du groupe. Or, nous avons plus rarement utilisé le mot « transfert ». Pourquoi ? On peut tout autant le penser comme une réticence du groupe que comme le déploiement de diverses figures du transfert, ou plutôt de la diffraction du transfert. Rendre compte maintenant du travail de l'ARCC à notre Association en renouvelle l'effet.

Avec le transfert on rend présente la question de l'adresse. Cette question se trouve posée de manière implicite dans un simple « détail » du dispositif : le fait que, sans exception, chacun des dix participants, qui se trouvent à des moments très différents de leur parcours institutionnel, a présenté du matériel clinique.

Une remarque : les pages que je vous lis ont été fabriquées à partir des comptes-rendus, des phrases, des passages entiers parfois, ont été repris des divers textes qui ont été rédigés et ont circulé dans notre groupe (et il y en a eu pas mal !). Bien que j'aie pris la responsabilité de le mettre par écrit et que ça

ait été discuté dans l'atelier, cela n'efface pas les différences d'opinion ou les désaccords. Question : quel est donc le statut de cet écrit ?

Un compte-rendu, même encouragé par la règle fondamentale à ne rien omettre, à ne rien écarter, ne pourra pourtant pas rendre compte du refoulé. Car par définition, le refoulé ne se présentera pas à la place où se font ces comptes que l'on rend ; l'idée de Freud est justement que c'est dans la *réplique* de l'événement et à la faveur du lien qu'instaure la relation analytique, qu'il sera traitable. Chaque retour refoule et maintient en vie en refoulant, ce qui fait que le refoulement de l'écoute qui rend compte est paradoxalement une condition de la levée du refoulement. Nous en sommes ainsi arrivés à postuler une paradoxale « écoute refoulante ».

Dans les groupes cliniques organisés à la FEP, et auxquelles plusieurs personnes de l'ARCC ont déjà participé, cette « réplique » devenait parfois assez évidente ou directe : certains aspects transférentiels de la situation clinique racontée étaient mis en jeu dans le fonctionnement du groupe lui-même.

Dans notre ARCC il y a eu des effets très intenses provoqués par le matériel présenté mais sans cette « réplique ». C'était plutôt une diffraction, le groupe devenait une surface de déploiement du transfert. Les groupes cliniques à la FEP fonctionnent avec un modérateur et un « observateur » qui en fait un compte-rendu et n'intervient pas dans la discussion : peut-être la « réplique » dans le groupe n'est-elle pas perceptible aux participants mêmes, du moins pas de manière immédiate.

Notre présentation aujourd'hui est avant tout le récit de la construction d'un dispositif, un outil de travail. Inventer un dispositif, avoir l'illusion d'inventer un dispositif, implique des choses différentes que de l'appliquer.

« *Spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui* » est l'intitulé de notre ARCC. La spécificité est, pour reprendre la définition d'un dictionnaire, ce « *qui présente une caractéristique originale et exclusive* »⁸. Ainsi la spécificité de la psychanalyse ne peut pas varier au gré des circonstances ou de l'histoire, elle ne peut être liée à une condition temporelle. Or le « *aujourd'hui* » de l'intitulé vient le contredire. Soit on

⁸ Trésor de la langue française, article « *Spécificité* », Cédérom, 2004, CNRS.

s'attelle à ce qui fait l'originalité de la psychanalyse, soit on étudie ce qui se fait comme « *traitement psychanalytique* » aujourd'hui.

Si l'on dresse l'oreille, la contradiction finit pourtant par circonscrire un terrain, un champ, où l'intitulé de notre ARCC ouvre des questions très intéressantes et très pertinentes. Puisque, pour aller vite, ce qui révèle la spécificité aujourd'hui ce sont précisément les conditions actuelles de la psychanalyse, de ce qui se fait, comment et pourquoi. C'est bien la psychanalyse « en son temps » telle qu'elle est traitée et face aux défis et aux interrogations que les conditions actuelles lui imposent. Il ne s'agit donc pas de prôner un changement de la psychanalyse en fonction de pressions et des difficultés « d'aujourd'hui » mais de suivre pas à pas la manière dont la psychanalyse se dépatouille avec ce qu'on pourrait appeler d'un terme générique, « politique ».

Mais pour cela, il faudrait peut-être commencer par faire du terme « *mouvement analytique* » autre chose qu'une simple réalité sociologique, historique ou psychologique, il faudrait en faire une notion psychanalytique.

Dans la formule du « *traitement psychanalytique aujourd'hui* » est inclus aussi cet aspect du transfert d'être « aujourd'hui », d'être ce qui, aujourd'hui, s'actualise et peut être traité, ce qui, advenu ailleurs dans le temps et dans l'espace, a laissé les traces de son nouage refoulant. Difficile de ne pas faire le constat que notre groupe, composé exclusivement

d'analystes formés à l'APF, dit quelque chose de cette « spécificité aujourd'hui » de l'institution, entre autres de l'état de l'échange clinique inter-analytique et peut-être aussi un constat de l'« *état du transfert* » de l'institution qui nous réunit.

Or, avec le travail *de* groupe on a l'impression de faire entrer le loup dans la bergerie. C'est le politique qui envahit l'analytique, ce sont les « effets de groupe » qui viennent obscurcir ou rendre difficile les enjeux analytiques. Voilà une idée assez répandue « chez nous ».

Si l'intitulé de notre ARCC formulait une question (assumons-le) nous pouvons répondre de manière catégorique et abrupte : oui, il existe une spécificité du traitement psychanalytique et elle est justement toute entière dans ce mot de « traitement », dans cette manière singulière dont la psychanalyse traite ceux qui viennent à elle avec une forme ou une autre de demande, plus encore la manière dont *un* ou *le* psychanalyste « traite » tous les éléments du matériel qui se présente à lui, à commencer par ses propres expériences psychiques. Serait-ce une caractéristique d'aujourd'hui ? Certainement pas : mais peut-être, oui sa prise en compte plus soutenue, plus vive.

C'est finalement une manière de penser la situation du psychanalyste dans le monde actuel : l'impact et l'intensité de ce qu'il a à traiter et la manière dont il le fait. On retrouve ici, avec le traumatique et le traitement psychique, deux thématiques essentielles dans l'invention de la psychanalyse par Freud.

Libre synthèse

Yvette Dorey

Que peut-il bien se passer lorsqu'une dizaine d'analystes se rencontrent régulièrement, avec l'envie de se mettre au travail, et de se prêter au jeu de la mise en place d'un dispositif, plutôt inhabituel dans leur parcours ?

Il s'est passé que, chacun, avec une certaine liberté, a présenté trois séances d'analyse, a mobilisé son écoute, puis a proposé un mode de pensée, a déroulé une manière de travailler, tout en émettant des convictions et des doutes, en formulant des idées et des objections, et en faisant part d'éprouvés et de théorisations ; tout ceci, non sans plaisir et inquiétude, exprimés, ou bien tus.

Ici, à l'inverse de sa position coutumière, l'analyste adopte une attitude active : il expose et il s'expose, il explicite ses mouvements intérieurs, il rencontre ceux de l'autre et y réagit, il lit, il rend compte, il écrit ; ce qui lui a permis progressivement, par ces diverses transformations, de s'approprier de l'objectif de départ – tenter de saisir ensemble des éléments qui seraient caractéristiques des cures qui sont menées aujourd'hui.

Assez rapidement, ils se sont accordés pour dire qu'ils ne constituent ni un groupe de supervision collective, ni un groupe d'évaluation, ni un groupe d'échange des pratiques. Ils ont été amenés à constater que le matériel de leur étude est plutôt délicat puisque, en fait, il n'est à proprement parler ni l'extrait de cure présenté, ni le patient, ni l'analyste ; « le matériel c'est nous », sont-ils convenus. Ce sont donc leur propre écoute et leur propre production au sein du dispositif ainsi créé, avec les effets qui s'y produisent, en particulier « ceux qui ne se racontent pas », qui permettraient de dégager ce qu'ils cherchent ; tout en sachant qu'une part de ces effets leur échappe, et que leur rapport à ce qu'ils laissent se produire est probablement ce qui spécifie leur travail.

La tentative de mise en mots de ce qui est appelé en soi suite à l'écoute des trois séances ou des

associations qui s'ensuivent, génère à certains moments des séquences repérables, lesquelles sont mises à l'épreuve dans leur mise en commun, et conduisent vers des formations qui sont partagées, ou pas. Le surgissement d'une image, ou bien d'une scène, ou bien d'un mouvement, suscité en eux, ou par eux, à partir de l'écoute de l'extrait de cure, et cela, le plus souvent à leur insu, pouvait, étrangement, correspondre à une figure ou à un fantasme représentatif ou révélateur du travail mené par l'analyste, indicatif des transferts qui y sont à l'œuvre, approchant quelque peu de l'intimité psychique de la situation. L'apparition de décalages entre la perception et le transfert des membres du groupe d'une part, et ceux de l'analyste et/ou de son patient, d'autre part, pouvait aussi avoir un effet de « supervision ».

L'animation et la mobilisation engendrées par « l'écoute de l'écoute de l'analyste », sous-tendues, entres autres, mais essentiellement, par une circulation d'identifications, de déplacements, puis de dégagements de ces processus, leur ont semblé proches du travail d'une cure, en particulier du travail favorisant l'interprétation. A partir des considérations sur les séances faisant apparaître une « tendance », un mouvement d'une cure, ils se sont interrogés sur la manière de saisir et sur la manière de traduire cette tendance perçue et agissante, qui peut se présenter comme vague ou comme lame de fond ; ils se sont interrogés aussi sur la possibilité de trouver une langue qui conviendrait à ce qui peut agir comme fantasme fondamental ; de trouver une forme qui pourrait, par exemple, s'expliciter en une phrase, voire en un mot. L'après-coup des séances de travail ou des comptes rendus a occasionné le repérage d'une « écoute refoulante » ou bien d'une « écriture refoulante » des uns ou des autres, omettant parfois l'essentiel dans « le tout-dire » ou dans « le tout-entendre », relançant ainsi les associations et la réflexion, offrant par là la possibilité de ressaisir un autre aspect de la complexité de leur travail.

L'unique indication de départ – travailler sur la présentation de trois séances (issue d'autres expériences dans d'autres lieux) – a été vécue par eux comme « une absence de consigne » ; elle a laissé les choses venir, instaurant un certain flou et des tâtonnements, comparables, finalement, après de nombreux échanges, aux effets de la règle fondamentale. La première présentation a donné le ton, à savoir une prise de notes dite « verbatim » des séances, en général pendant la séance, et sa lecture intégrale au sein du groupe; *verbatim* est à nuancer puisque la transcription ne peut en réalité se conformer au mot à mot, selon sa définition. Verbatim dont on a pu dire, entre autres nombreux points, qu'à la fois il favorise et empêche l'écoute flottante – cela pendant la prise de notes au cours de la séance ; mais aussi qu'à la fois il contient (dans les deux sens du terme) le pulsionnel et comporte une résistance – ceci au cours de la présentation; ces deux facettes rendraient compte de l'écoute analytique. L'une des présentations a mis en avant l'intérêt de proposer une lecture des séances sans aucun préambule sur la cure, ni aucun élément d'identité du patient ; une méthode particulière par laquelle le mode de pensée associatif est « bien rendu à l'écoute, dans une séance, d'une séance à l'autre, en écho d'une séance et au cours de l'exposé. La mise hors jeu des signes d'identité infléchit la nature de l'écoute, fait chercher en soi ce qui fait discours latent ; elle est indicative de la « prise transférentielle », fait surgir les choses sans que l'on sache de quoi il s'agit, produisant ainsi chez l'auditeur quelque chose de la spécificité de la situation dans la séance, dans l'analyse. »

Ils en sont venus à poser que leur dispositif produit une situation qui pourrait prendre valeur de « réplique » de la situation de la cure présentée. Non pas une copie conforme, ni une réduplication, mais plutôt la mise en scène d'enjeux en cours dans la cure en question ; mais aussi la mise en jeu et l'explicitation possible de processus spécifiques au travail d'analyste. Voilà une hypothèse qui permettrait de contourner les problèmes méthodologiques posés aujourd'hui par la recherche et par l'évaluation en psychanalyse. En exportant une part infime de cure dans un tel dispositif – ce qui est déjà un geste transgressif –, le répondant et les répliques des analystes-auditeurs font caisse de résonance ; ils opèrent un travail de transformations et de déplacements et œuvrent sur « le métier du transfert » ; ils s'attèlent à la tâche de

son traitement, cherchent à apprécier son « état » et ce qu'il véhicule, découvrant et redécouvrant la succession de « répliques », de « décalages » et de « restes » qui échappent au dire ; une succession dans l'analyse présentée, mais aussi dans la présentation même de la séquence d'analyse, ou encore dans les mouvements du groupe, et peut-être celle, à venir, issue de la présentation au sein de l'institution.

Notons que la perspective de cette dernière a marqué un tournant dans l'évolution des échanges, un véritable virage : comment dire, quoi dire, qui dira, que transmettre, est-ce transmissible, comment cela sera-t-il entendu, est-ce audible? Après que les uns et les autres ont porté une adresse à leurs collègues, en comité restreint, voilà que celui-ci se doit, prématurément, d'exporter à son tour vers un auditoire plus vaste pour ouvrir à nouveau et à un autre niveau, un « espace tridimensionnel ». A peine ont-ils eu le temps d'éprouver la nature de leur travail en commun et de leur objectif, à peine ont-ils pu mesurer une part de la passion, du plaisir et de l'investissement qui ont été les leurs, mais aussi une part des entrechoquements, voire de la violence et des effets possiblement traumatiques inhérents à la transmission – voici qu'ils ont maintenant à en anticiper d'autres et à s'y préparer. Se sont alors redéployées des résistances, des débats portant sur la transgression, sur la trahison, sur l'intimité de la situation, sur la présentation de la clinique et de la « sauvagerie » possible de son dire, de son écoute, des réactions qu'elle suscite, sur la forme à lui donner.

Bien des échanges ont donc tourné autour du fait même de déloger la cure de son site, de sa portée et de ses éventuelles conséquences avant, pendant et après. Cet acte transgressif s'est aussi exprimé en terme « d'arrachement », arrachement du patient à la passivité de la situation clinique, arrachement de la confidentialité, de l'intimité pour l'exposition « à la fécondité du groupe » ; le terme de « dessaisissement » de l'analyste de son propre travail marque également la nature de la violence que se fait l'analyste dans le mouvement d'adresse aux autres, faisant par là écho aux diverses étapes de sa formation. Une séparation forcée et féconde, une tentative de restitution, voire « d'exhumation », de traces disparues ou inouïes, pour faire « revivre » une situation pour d'autres et pour soi.

Toutes les associations et réflexions qui ensuite jalonnent la discussion établissent un espace dans

lequel se tissent et s'entretissent des fils se liant d'une manière ou d'une autre à la situation, créant une « surface de contact » avec le patient, avec la séance. Les effets de transmission qui en résultent sont patents ; transmission consciente et inconsciente, transmission bruyante (parfois...) et transmission silencieuse (aussi et surtout), approchant les modalités des transferts.

Face à cela, l'analyste/narrateur, retrouve ou découvre des fils de la trame tissée en situation, se voit parfois surpris par ce que son travail a engendré, s'y reconnaissant ou pas ; il en sort en tout cas enrichi d'un matériel par rapport auquel il éprouve de la familiarité, voire du plaisir, mais également de l'étrangeté comparativement à ce qu'il connaît de la situation. Il arrive aussi qu'il exprime une certaine insatisfaction quant au rendu qu'il est conduit à faire selon la méthode utilisée ; s'il a pu faire revivre des choses, il lui arrive cependant de formuler l'existence d'une part de la situation qu'il lui est difficile de transmettre ; une part qui ne se prêterait pas aux mots. Une part qui relèverait plutôt d'un « indicible », proche d'un éprouvé, que l'analyste peut désigner en tant que telle, tout en précisant qu'elle serait difficilement partageable, voire pas partageable du tout. Comment, alors, transmettre cela ? Est-ce transmissible ? Cette part déclarée comme non communicable de la situation analytique ne semble pas toujours recouvrir la part d'insu qu'elle comporte, et susceptible d'être, à certains moments, saisi, par les autres ou par soi-même.

D'autre part, il s'avère régulièrement qu'il existe un écart important entre le temps effectif des trois séances et le temps occupé par la lecture des notes dans le groupe ; cette chute temporelle, d'environ deux tiers, a été qualifiée de « part manquante », une expression désormais entrée dans le vocabulaire commun. On pourrait aisément attribuer cette chute aux diverses transformations que subit le matériel original : passage du déroulement et du contenu de la séance à l'écriture en situation ; passage de cet écrit à un remaniement, aussi minime soit-il, nécessaire à la communication, passage à la lecture. Certes, tout cela se tient, mais d'autres remarques sont venues. Les mouvements, lors de la lecture, s'inscrivent dans un temps différent du temps intime de la séance, lequel comporte de multiples éléments qui échappent à l'écriture, puis à la lecture de l'analyste qui parle pour son patient et pour lui-même, hors du contexte, instaurant par

là même un écart dans le dire. Les indications et les formulations sur des éléments comme le rythme, le débit, les pauses, ne suffisent pas à rendre ce qu'ils sont dans la séance ; de même pour le « climat », l'ambiance, les bruits, les silences ... Ainsi, par le verbatim, « tout le maillage de la situation analytique » se voit-il « réduit à la transcription de ce qui a été 'dit' dans la séance » ; l'analyste a l'impression qu'il livre à l'autre une version « énigmatique et 'crue' », « sans tout l'habillage de sensations, de pensées et d'impressions qui sont la chair même du transfert », ne proposant « qu'un très pâle reflet de ces séances ».

Ces manques et ces pertes, il semble que l'analyste les regrette mais aussi qu'il y tienne particulièrement, comme s'ils constituaient quelque chose de précieux et de caractéristique de l'analyse, à maintenir tel quel, à préserver ; quelque chose qui s'expérimenterait plutôt que de se parler ; qui serait non communicable, non partageable, voire irréductible, et qui serait indispensable au repérage de la spécificité de la situation analytique.

Véritable paradoxe alors, pour une démarche qui tenterait de cerner et d'explicitier ce spécifique, qui serait, par essence, indicible et insaisissable !

Il a pourtant aussi été ressenti et dit que les échanges, les discussions, les associations, pouvaient donner accès à une saisie d'une part de « l'insaisissable » de la cure, voire de « l'intransmissible » de la cure : « les indications sur le contre-transfert (données par le verbatim) transmettent quelque chose d'indicible et d'intransmissible », a-t-il été dit et écrit.

Mais cette part là, concernant le contre-transfert correspond-elle à cette autre part que l'analyste indique ? Cela poserait la question de l'entre-fissage des couples conscient/inconscient - transmissible/intransmissible, probablement au cœur du travail mené par le groupe (?). Ce qui est indiqué par le constat, conscient et formulé, de l'analyste, recoupe-t-il ce qui n'est pas prévisible par lui, pris qu'il est, à son insu, dans une configuration particulière ?

Ce terme là, d'intransmissible, a certes été utilisé, écrit, répété, mais a inspiré, dans le même temps, une certaine défiance, le situant comme un terme « limite », qu'il serait risqué de proposer à un auditoire d'analystes... Il reste encore flou, sans véritables contours, relativement obscur, désignant peut-être des phénomènes différents. Il y a cependant bien là

quelque chose qui est désigné à travers lui, même s'il est relié, peut-être avec une certaine facilité, aux autres termes d'indicible ou d'informulable. Quoiqu'il en soit, il marque une butée dans l'adresse à l'autre, une incomplétude quant à la possibilité de restitution de la situation psychique des séances. Il peut renvoyer aux idées de « roc de l'analyse », ou bien « d'ombilic du rêve », qui posent, entre autres, l'idée d'une limite vécue comme infranchissable par l'analyse, mais qui n'en est pas pour autant un terme, une fin.

L'échange entre analystes provoque probablement un effet de décentrement par rapport à cela. La visée de tenter de le mettre au jour, de le mettre en représentation, marque peut-être un certain

rapport que l'analyste entretient avec son travail, reconnaissant et intégrant une partie qui choit dans la communication.

Alors,

« Est-ce que le dispositif permet de transmettre ce qui ne peut pas se dire et constituerait donc un outil pour repérer certains critères de la spécificité du travail analytique ? »

Mais, quoiqu'il en soit,

« Je crois que c'est tout ce mode de pensée analytique que nous avons cherché à « prouver » et à éprouver ou à ré-éprouver (par opposition à d'autres modalités de travail ailleurs). »

À propos du Séminaire des membres associés - juin

Sophie Bouchet - Martine Serres

Le 27^{ème} séminaire des membres associés s'est tenu cette année à Turin et ce fut agréable de découvrir ses façades baroques et ses cafés fin de siècle sous un soleil printanier. L'accueil fut extrêmement chaleureux et l'ambiance décontractée grâce à l'organisation de Franco Borgogno qui avait à cœur de créer une rencontre non protocolaire afin de faciliter les échanges entre les participants. Nous avons été accueillis dans le centre historique de Turin, situation appréciable en ce qu'elle permet des échappées après le rythme de travail soutenu au sein des groupes. Une quarantaine de participants européens mais aussi venus d'Australie, d'Israël, de Serbie, répartis dans sept groupes étaient accueillis dans de petits salons affublés de noms prestigieux : Freud, Ferenczi, Jones, Sachs, Rank, Eitington... Tout un dispositif avait été soigneusement mis au point pour favoriser un brassage maximal des membres associés : tirage au sort des *Training Analysts*, rotation permanente des participants, et de ce fait nécessité de se rencontrer et de communiquer. Nous avons constaté, au sein des groupes auxquels nous participions, le désir d'une certaine authenticité dans les présentations cliniques et à première vue, un moment de partage européen réjouissant qui a aiguisé notre curiosité à l'égard du voisin étranger. Tous les ingrédients étaient donc rassemblés pour favoriser et animer ce moment de rencontre psychanalytique. Mais force est de constater que le souhait que nous pouvions avoir d'être disponible à ce qui vient d'ailleurs a été battu en brèche par des moments de trouble (de désorientation ?) dans le temps de la confrontation à la diversité des pratiques. L'expression dans une langue autre que maternelle nous confrontait aux limites de la compréhension et imposait une certaine modestie, tout en venant redoubler l'étrangèreté des échanges. Nous étions toutes deux soulagées de pouvoir vérifier dans les temps de pause que nous partagions le même étonnement et que nous parlions bien la même langue ! En effet quel étonnement devant l'affadissement du propos, les écarts (pour

ne pas dire les grands écarts) par rapport à la force subversive des "3 essais sur la théorie sexuelle" : sexualité infantile, contenu de l'inconscient, levée du refoulement, n'étant visiblement pas le matériau de la charpente des récits de cures qu'il nous a été donné d'écouter. Dans ces derniers la fiction œdipienne était ramenée au besoin du patient d'être aimé par un analyste qui prendrait soin de lui (*to take care*) jusqu'à intervenir activement dans sa vie. Une pratique qui flirte avec les techniques actives ; une écoute plus centrée sur une réalité événementielle que sur la dynamique fantasmatique activée et actualisée dans le transfert du patient et de l'analyste. Plus d'une fois nous avons été saisies par l'impact de l'intrusion de la réalité dans ces cures, que ce soit la réalité de l'institution psychanalytique ou la réalité politique d'un pays donné : emprise transférentielle d'un superviseur et carcan du cursus analytique dans une société récemment intégrée ; intervention des tutelles de l'état sur la durée et le déroulement de la cure dans une autre ; proximité fréquente avec la pratique psychiatrique perceptible dans les longues anamnèses et les récits de soutien narcissique au patient. Dans le temps des échanges la difficulté semblait souvent grande de résister à la tentation du diagnostic et de la conduite à tenir. Par ailleurs il nous a parfois semblé que le sentiment d'appartenance et d'inclusion dans la FEP était inversement proportionnel à la complexité de l'histoire du mouvement analytique dans un pays donné. Ceci générant au moment de conclure le séminaire, des réactions diverses. Certains participants remerciaient simplement et chaleureusement d'avoir pu être là, d'autres se demandaient s'ils avaient bien disposé de toutes les informations nécessaires pour être vraiment là, d'autres encore (suivez notre regard) pris par une angoisse existentielle, s'étonnaient d'avoir été là. Ce fut donc une expérience complexe, entre liberté des échanges et contrainte de la réduction au minimum consensuelle. Peut-être à l'image de l'Europe elle-même, liberté d'échanges et limitation des partages.

Rencontre avec un monde sémiologique obscur qui nous fait prendre conscience de la difficulté à s'ouvrir à d'autres voix, et qui engendre le repli sur ce que l'on connaît par expérience. Ainsi à notre tour ferons-nous l'expérience de notre exotisme lorsque nos présentations cliniques seront qualifiées de *typically french*.

Finalement « nous avons fait un beau voyage » qui nous a obligées à tourner le dos au confort d'une culture

psychanalytique partagée, à accepter le vacillement de nos certitudes en nous obligeant à nous décentrer par rapport à nos normes. Eloignement qui a permis dans un second temps de prendre conscience des spécificités de notre pratique, de saisir dans ce mouvement où nous nous situons. Tout en conservant un certain scepticisme, il s'agissait d'accepter de se dépouiller, momentanément bien sûr, des schèmes que l'on porte en soi, afin de pouvoir ressaisir quelque chose de neuf dans son royaume.

18 rue de Varenne

Brigitte Éoche Duval

Cher Jean Laplanche

Je me souviens du 18 rue de Varenne. C'était une petite salle au premier étage, d'allure un peu scolaire, nous nous installions avec un cliquetis de chaises derrière nos tables, vous arriviez et votre enseignement commençait, ces dernières années dans un dialogue avec Christophe Dejours. Nous étions à chaque fois une douzaine, noyau de réguliers et à chaque fois d'irréguliers, d'autres venant de disciplines ou d'écoles psychanalytiques différentes, ou de pays étrangers. Il y eut ainsi des moments inoubliables : lorsque vous fîtes venir Maurice Godelier à propos de l'inceste, et qu'il nous conta son étrange assignation et changement de genre chez les Barruya ; lorsque vous fîtes venir Theresa de Lauretis qui nous donna une relecture de votre théorie sur la pulsion sexuelle de mort dans une optique féministe et *queer* (sur fond de vampire «the hunger») ; et dernièrement Michel d'Muzan qui vint parler avec vous de masochisme et de pulsion de mort. Auparavant vous aviez fait venir ce grand poète, Yves Bonnefoy.

Pour moi, qui ai assisté, ainsi que d'autres qui sont là, à vos dix dernières années de séminaire pour l'APF, c'est d'abord cela l'expérience de votre enseignement : non seulement cette ouverture à l'autre, aux autres, mais aussi ce «primat de l'autre» dans l'élaboration de votre travail de pensée et recherche théorique. C'était extraordinaire de vivre cette expérience avec vous, participer ainsi à la mise en mouvement de votre pensée et d'en constater le passage de votre séminaire dans vos articles et œuvres publiés.

L'autre versant de l'expérience théorique que vous nous avez fait vivre, c'est dans votre retour à Freud, retour sur ses concepts fondamentaux et ses théorisations, pour les revisiter et leur faire subir les remaniements qui propulsaient votre propre spéculation théorique et métapsychologique. «Faire travailler Freud» est votre exigence de travail intraitable, laisser travailler son œuvre et la faire travailler dans ses lignes de force

inconscientes, jusque dans ses contradictions et ses impasses. Opération de traduction/retraduction qui ne laisse pas indemne psychiquement ! Ainsi m'avez-vous confrontée à vivre votre travail de recherche théorique comme un véritable lieu d'expérience analytique, une expérience intérieure, par cette réouverture aux énigmes de l'inconscient, souvent bien à l'abri derrière leurs représentations théoriques habituelles ! Ce n'est en effet pas sans inquiétude et résistance de reprendre la fameuse lettre de *l'Equinoxe* (c'est ainsi que vous la nommiez, et dès lors elle résonnait pour moi de façon étrangement prémonitoire !), d'accepter de penser que tout adulte dans son lien à l'enfant porte en lui la potentialité inconsciente d'un adulte pervers polymorphe, que tout message (verbal et non verbal) venant de lui est compromis par sa charge inconsciente de sexuel infantile, ce qui fonde votre théorie de la séduction généralisée et de la situation anthropologique fondamentale, nous renvoyant inéluctablement à une passivité originaire. Sans en compter les effets dont l'un des moindres en est la relégation de l'Œdipe au rang de mythe organisateur et de schéma narratif !

L'autre expérience encore que vous nous avez donnée à vivre dans votre séminaire, c'est le partage de votre travail de recherche avec la remise en question méthodique des concepts psychanalytiques, nécessitant parfois la mise en place d'autres modèles pour penser les données cliniques les plus contemporaines. Et toujours dans ce mouvement de pensée théorique complexe mais ouvert aux moments d'intuition, avec cette alternance de conviction et de réserve qui donne à votre pensée toute sa force créatrice. Ainsi revisitez-vous la lettre 52 avec la notion de message énigmatique, ainsi réouvrez-vous la lecture du chapitre VII avec les notions de travail de rêve et travail du rêve, ainsi proposez-vous de repenser la sublimation des primes origines dans le champ de l'inspiration et de l'altérité.

Mais surtout, cher Jean Laplanche cette riche expérience n'aurait pu avoir lieu pour nous sans que vous l'incarniez avec ce mélange d'extrême bienveillance pour nous tous, d'attention et de respect pour les textes travaillés, avec votre humour teinté de ce reste d'infantile qui nous faisait communiquer et partager avec plaisir, éveil et curiosité. Qui ne se souvient parmi nous de vos boutades facétieuses qui nous faisaient rire ? Souvenez-vous de celle sur le pied du soldat de seconde classe et de celle sur l'interné et la poule ! Et aussi de vos boutades plus mordantes qui vous faisaient dire, lorsque le texte d'un auteur ne

correspondait pas à votre engagement de pensée : «celui-là, connais pas ! »

Alors voilà, vous nous donnez envie de continuer ce travail théorique, travail incessant de reconquête sur nos refoulements, avec bien sûr l'œuvre freudienne, mais aussi avec la vôtre, si féconde et puissante, avec cet esprit de fidélité/infidélité que vous nous avez transmis.

Cher Jean Laplanche, je vous remercie pour cette transmission formidable que vous nous avez donnée, que nous avons reçue, et je remercie aussi votre épouse Nadine, votre plus fidèle accompagnatrice.

Hommage à Jean Laplanche

André Beetschen

Au moment où je prends la parole, cher Jean Laplanche, je me sens aussi intimidé qu'en ces Entretiens de Vaucresson de décembre 1984 ! C'était le jour de mon premier exposé à l'APF, J.-B. Pontalis était directeur de discussion et je devais parler après vous, après votre exposé fort et malicieux, comme ils le sont toujours : « Traumatisme, traduction, transfert, transcendance et autres transes. » Avec les transes du trac d'alors, devant ces deux figures intimidantes de l'APF, j'étais dans mes petits souliers !

Mais comment, aujourd'hui encore, ne pas rester dans ses petits souliers devant une œuvre qui, si elle a heureusement franchi les frontières de l'APF, demeure pour celle-ci une fierté et une source ? Car nous ne travaillons plus, désormais, sans le « Laplanche et Pontalis », et nous ne cessons de revenir à vos « Problématiques »

C'est cependant de l'intérieur de notre Association, qui vous honore aujourd'hui, que je souhaite d'abord parler : car la trace que vous y avez laissée, « implantée » plutôt, est profonde et durable. Homme de fondation, vous l'êtes depuis ce 6 juin 1964, où en compagnie de Jean-Claude Lavie et Daniel Widlöcher (tous trois encore « élèves », comme on disait alors), vous vous êtes éloigné de l'emprise de Lacan, votre analyste à tous les trois, pour fonder à la fois notre Association et les conditions d'une éthique de la pratique analytique. Homme de fondation encore, et dans le geste théorique cette fois, avec vos *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*.

La fondation n'est pas chose à jamais faite : elle appelle toujours à refondation. C'est sous votre présidence (1969-1971) que sera mise en chantier, au risque couru du conflit institutionnel, la réforme du cursus de formation et de la sélection de notre association. Mise en œuvre sous la présidence suivante de J.-B. Pontalis, cette réforme, qui nous gouverne encore aujourd'hui, singularisera pour longtemps l'APF vis-à-vis des autres sociétés de psychanalyse. Les acquis n'en furent pas minces : suppression de l'analyse

didactique, dite « sur commande », suppression des visites préalables à l'engagement d'une analyse, suppression de la liste des didacticiens, suppression de l'admission à l'enseignement donnée à l'analysant par l'analyste, examen pour l'admission aux contrôles de tout candidat, quelque soit son divan d'origine. Ce radicalisme fut, et demeure, fondé sur l'exigence maintenue de restituer à l'analyse personnelle sa place autonome et singulière : aussi loin que possible, donc, de toute représentation-but, qu'elle soit adaptative ou de formation, et soumise par là à la pesée de l'institution analytique. « Extraterritorialité » a-t-on dit : d'abord, éthique de l'analyse et de sa méthode contre tout ce qui peut la menacer, à l'intérieur d'elle-même aussi, jusqu'à en compromettre l'entreprise de désaliénation.

Comme la suite de votre œuvre le montrera, fonder est tout autant réinterroger l'origine (tel est votre travail de traducteur, notamment) que tracer des frontières, dire ce qui, du point de vue de la découverte freudienne de l'inconscient, est dedans ou dehors. Le dire, et le manifester parfois à la façon d'une ferme admonestation adressée à notre Association, quand l'essentiel vous semblait en jeu : ainsi êtes-vous resté, vis-à-vis de l'APF, dans une *fidélité infidèle* (c'est la position que vous revendiquez vis-à-vis de Freud). Vigilant toujours, mais vous éloignant quelque peu de sa vie scientifique régulière, alors même que vous avez continué d'animer jusqu'à aujourd'hui un séminaire, et que vous y avez donné quelques contributions majeures. Il faut dire que les réunions et congrès scientifiques provoquent souvent de votre part quelques coups de griffes sur la « parlotte psychanalytique ou le « groupisme », coups de griffe qui surprennent un peu quand on sait votre gentillesse accueillante et votre manière de prendre au sérieux la pensée d'autrui, pourvu qu'elle ne se berce pas de complaisance ou de « chichis » !

Mais c'est que vous ne lâchez pas, jamais, la question de l'inconscient freudien, de son réalisme et de

sa genèse, et donc celle du sexuel, que vous ne lâchez jamais la méthode de sa découverte. Aussi le geste théorique est-il toujours vigoureux, polémique souvent, jusqu'à s'inscrire à « contre-courant » ! On n'est pas fondateur sans être homme de « principe » : souvenons-nous que le principe est tout à la fois cause agissante, proposition première et règle d'action, morale évidemment. Et à côté des principes freudiens de plaisir-déplaisir ou de constance, vous nous avez donné le *principe d'altérité ou de dissymétrie radicale* : altérité radicale de l'inconscient et principe copernicien ont soutenu une théorie renouvelée de la séduction, fondée sur « la situation anthropologique fondamentale » entre adulte (avec un inconscient) et enfant. C'est sous l'égide de ce principe que vous réinterrogez Freud, que vous faites travailler « l'immense penseur » - dites-vous - en le prenant « au meilleur de lui-même », avec une *exigence* qui, comme la sienne, est d'abord soumise à ce qu'impose l'objet inconscient. Et dans une lecture exemplaire qui suit le mouvement-même que vous avez assigné à la cure, celui d'une ellipse déployée (un déplacement vectorisé qui repasse par les mêmes points), vous nous menez jusqu'à ces « bifurcations », ou parfois même « ces fourvoiements » selon vous, qui relancent la pensée de l'analyse freudienne là où elle s'affronte à la plus grande résistance . Là où elle est en conflit avec elle-même.

Car les frontières tracées que j'ai dites tout à l'heure, vous les faites passer à l'intérieur même de psyché et de la théorie : votre pensée n'avance qu'en reprenant sans relâche des oppositions et des distinctions essentielles .Chez Freud, entre ses différents dualismes : auto-conservation et sexuel, pulsion de vie-pulsion de mort, sexualité infantile et sexualité adulte. Chez vous entre savoir et théorie, entre herméneutique et interprétation, entre genre et « sexual ». Un gain de clarté, toujours, mais qui n'est peut-être pas exempt d'idéalisme théorique : certes, vous n'aimez guère l'indifférencié, le flou, le « moi-non moi », et pourtant, la réalité clinique vous impose les

orientations nouvelles de vos derniers travaux ! Mais la méthode séparatrice demeure : j'en veux pour preuve ce *et* qui lie et distingue si fréquemment les termes opposés des titres de vos travaux, comme plus récemment votre article assez provocateur et réjouissant sur « Psychanalyse et psychothérapie ». Provocation du transfert, provocation de l'écrit... jusqu'à la proposition sacrilège de réécrire le chapitre VII de *L'interprétation du rêve...* ! Cette provocation n'est pas étrangère au plaisir si vif et qui va parfois jusqu'à l'éclat de rire, que je prends à vous lire : ce cadeau du rire n'est pas si fréquent dans les lectures psychanalytiques ! À notre tour, cependant, de « faire grincer Jean Laplanche » maintenant ! C'est bien le moins que nous vous devons, et qui a déjà commencé parmi ceux qui se réclament de votre œuvre.

Psychanalyste freudien, donc, et auteur, vous l'avez été et vous l'êtes en répondant toujours de votre acte et de votre parole. Mais l'*autorité* que vous avez acquise, elle, ne se conquiert pas : elle est toujours donnée, conférée par l'*autre*, quand se perçoivent aussi intensément l'éthique de la pensée psychanalytique devant ce qui ne cesse de la blesser, et l'amour filial exigent envers l'inventeur de la psychanalyse, position qui n'est jamais servitude (c'est là une leçon pour nous) mais remise de l'œuvre sur le métier.

L'autorité appartient au « grand homme », sans doute, au sens que lui a donné Freud. De lui, et pour vous en ce jour où vous devenez membre d'honneur de l'APF, ces lignes tirées de « L'homme Moïse et la religion monothéiste » : « Peut-être ne sera-t-il pas tout à fait inutile de demander dans quelles conditions nous discernons ce titre honorifique... Tenons donc pour acquis que le grand homme influence ses contemporains de deux manières : par sa personnalité et par l'idée pour laquelle il s'engage ».

En associant à notre hommage Madame Laplanche, dont nous savons avec quelle affection elle vous a toujours accompagné, nous vous disons simplement, cher Jean Laplanche : merci .

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Laurence KAHN
Vice-Présidents Dominique CLERC - François VILLA
Secrétaire général Jean-Yves TAMET
Secrétaire scientifique Jean-François DAUBECH
Trésorier Dominique BLIN
Président sortant Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-François DAUBECH
Catherine CHABERT, Jean-Philippe DUBOIS,
Jean-Michel HIRT, Sylvie FERRY, Françoise LAURENT

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité d'André BEETSCHEN, il est composé de Claude BARAZER, Odile BOMBARDE, Dominique CLERC, Bernard de LA GORCE, Adriana HELFT, Patrick MEROT et Philippe VALON

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice. La réalisation des numéros est actuellement confiée à François VILLA, Sophie AUBRY BOUCHET et Martine BIAU

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Claude BARAZER
André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM
Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI
Raoul MOURY, Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire André BETSCHEN
Jacques ANDRÉ, André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Dominique CLERC,
Michel GRIBINSKI, Jacques LE DEM, Henri NORMAND, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Leopoldo BLEGER
Membres ex officio Laurence KAHN, Jean-François DAUBECH
Membre représentant du Collège des titulaires Edmundo GÓMEZ MANGO
Laurence APFELBAUM, Anne-Marie DUFFAURT
Paule BOBILLON, Éric FLAME, Jenny CHOMIENNE PONTALIS

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 Paris cedex07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie 75012 paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 58 39
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	14, rue Pirandello 75013 Paris	01 85 41 89 59
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey -54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames 75017 Paris	01 45 22 17 32
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH Londres -UK	00 44 20 7622 7814
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16

Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY- M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER

Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DAR COURT - Dr Colette DESTOMBES

Dr Bernard DUCASSE - Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT

Dr Bernard JOLIVET - Mme Monique LAWDAY

Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Robert PUJOL

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46

e-mail : lapf@wanadoo.fr

site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org